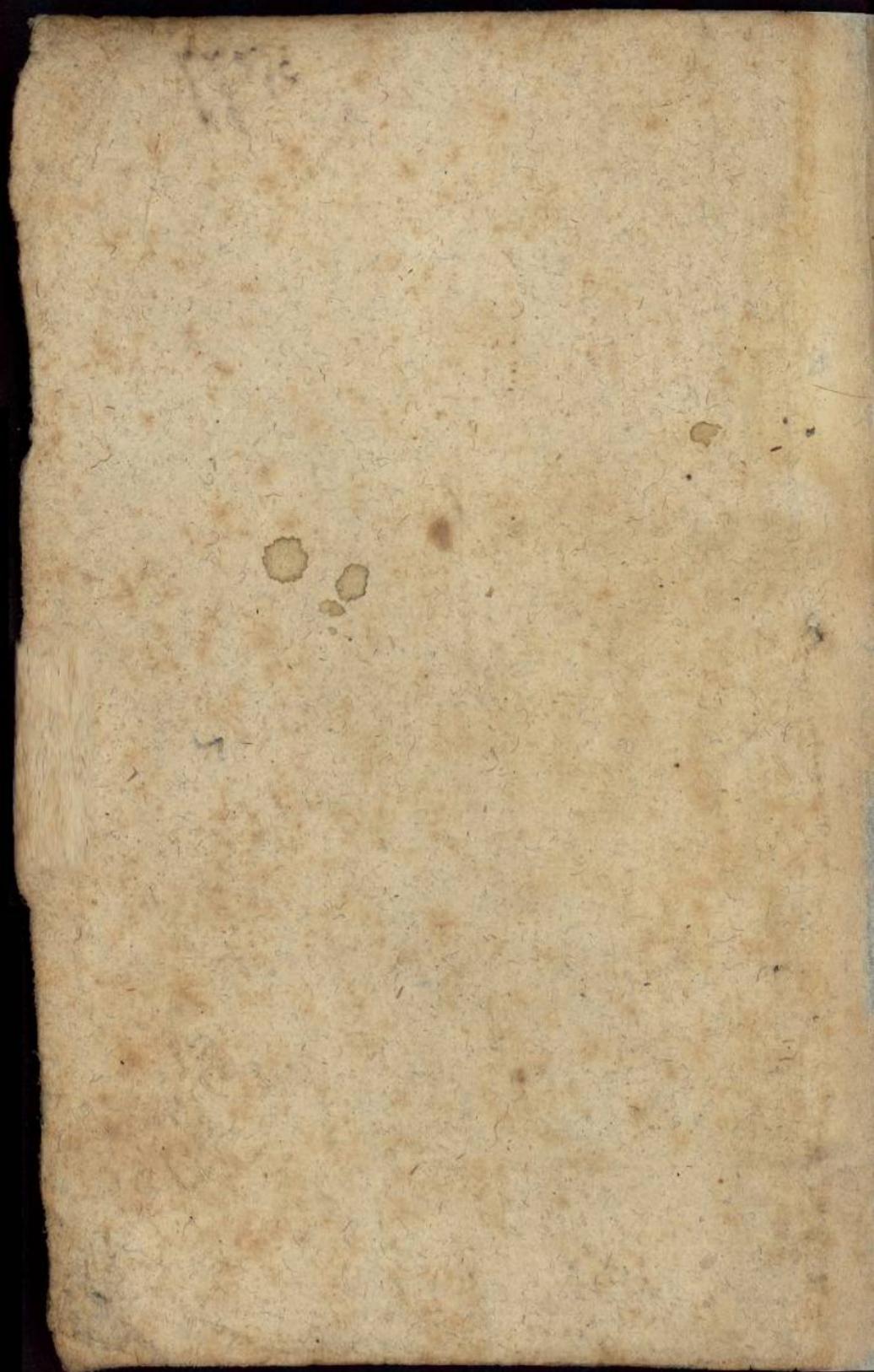


Ru 35277



35277



Rs 38277

ŒUVRES

D'ARNAUD DAUBASSE,

PEIGNIER EN CORNE.



A VILLENEUVE, chez le Citoyen
CURRIUS fils, Imprimeur.

M. CC. LXXXXXVI.

1714

DUYRES

BARNAUD - TABASSE

PARIS - EN COURSE



A VILLENEUVE, chez le Clerc

CORRECTION, Impression

M. CC. LXXXV.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

ARNAUD DAUBASSE, auteur de poésies, que nous donnons enfin au public, est un de ces Phénomènes, que la nature produit rarement; plutôt pour étonner la Terre, que pour faire voir de quels miracles elle est capable, quand elle veut-être prodigue. Il semble qu'elle ait eu besoin de la durée de tous les siècles écoulés, pour se préparer à nous donner au milieu du seizième, Arnaud Daubasse. Ce grand homme, n'acquît à Moissac sur le Tarn, d'une famille que la fortune avoit pris plaisir d'oublier. Elle avoit été si rigoureuse à son égard, qu'elle l'avoit mis dans l'impossibilité de donner au jeune Daubasse, les premiers principes de l'éducation la plus commune. Il vécut & mourut, sans avoir jamais sçu lire, ni écrire; s'il eût reçu l'éducation des Racine & des Voltaire, la nature eût tiré moins de gloire de son chefs-d'œuvre.

Arrivé à l'âge, où les enfans sans ressource du côté de la fortune, sont forcés de prendre un état pour s'affurer du pain, il se décida à prendre le métier de peignier en corne. Sa jeunesse ne faisoit rien pressentir, de ce qu'il devoit être dans la vigueur de l'âge. Timide par tempérament, il s'embloit toujours se déplaire, partout où il n'étoit pas vis-à-vis de lui-même. Il ne paroïssoit moins absorbé dans ses idées, que lorsqu'il entrevoyoit quelque espoir de devenir utile. Dans ces occasions heureuses on voyoit une modeste gaieté sous rire sur ses lèvres.

Dès qu'il se crut assez instruit du mécanisme de son métier pour se persuader, qu'il pourroit

A

A V E R T I S S E M E N T.

gagner sa vie, il crut de son intérêt de quitter son pays, pour aller dans des nouveaux climats chercher à se perfectionner. Après quelque courses qu'il ne lui furent pas inutiles, le hasard voulut qu'il passât à Villeneuve-sur-le-Lot. Soit que la beauté du climat lui plut; soit qu'il prévît que son travail pourroit fournir suffisamment à ses modiques besoins, il se fixa dans cette petite ville, où il se maria après quelque temps de séjour. Les qualités de bon époux, de père tendre, d'ami solide, de citoyen paisible, de voisin serviable, lui méritèrent bientôt l'attention & les amitiés des Villeneuvois, qu'ils se firent un délice de la société. Ils ne sçavoient pas encore qu'ils avoient acquis quelque chose de plus qu'un honnête homme. Daubasse ne se doutoit pas lui-même d'avoir porté quelque chose de plus au Villeneuvois. Encore le démon de la rime ne l'avoit pas tenté.

Ce ne fut que vers la 34^{me} année de son âge, qu'il commença à s'apercevoir qu'il auroit pû figurer dans la carrière des lettres, & sur-tout dans celle de la poésie, si un commencement d'éducation lui eut ouvert les portes des sciences. Il avoit heureusement une mémoire facile & ténace, une raison saine, un goût fin & délicat, un jugement sûr, une imagination pénétrante, qui devint brillante quand il essaya d'en faire usage.

Avec ces dons précieux, qu'il ne devoit qu'à la nature, il tâcha de suppléer à ce que l'indigence de ces parens, l'avoit mis dans l'impossibilité d'acquérir. Quand un travail nécessaire ne le tenoit pas enchaîné à ses cornes, ou qu'il eut besoin de quelque délassement, il couroit

A V E R T I S S E M E N T.

les chercher, non dans les plaisirs, mais chez les personnes, qu'il croyoient instruites. Il les interrogeoit pour apprendre, & formoit assez souvent des objections, pour mieux s'affermir, dans ce qu'il avoit déjà appris. Il s'appliqua sur-tout à bien connoître sa religion. Son assiduité aux instructions publiques, le mirent bientôt en état d'en donner lui-même des leçons. Les divers poèmes qu'il a composés sur des matières pieuses, prouvent assez combien cette sainte religion lui étoit chère. Des vieillards qui l'ont connu, assurent qu'elle avoit sur son cœur un empire de préférence. Il avoit toutes les vertus des grands hommes & aucun des défauts des gens de sa condition. Un Orateur, un poète croyoient avoir l'approbation de toute la ville, dès qu'ils avoit celle de Daubasse.

Dans ce même temps il y avoit à Villeneuve un Poète, qui se fit une certaine réputation. Il remporta quelque prix à l'Académie des jeux floraux à Toulouse, & concourut pour quelque autre à l'Académie Française. Jamais il ne hasarda aucune de ses productions, qu'il ne l'eut soumise aux corrections de son illustre compatriote. La jalousie le rendit dans la suite, l'ennemi de son bienfaiteur. Il ne peut voir sans humeur que l'Artisan en cornes, eût des préférences distinguées qu'il ne recherchoit pas, sur lui suppôt de Thémis, qui les eût achetées au prix de l'or. Il ne passoit point à Villeneuve de feigneurs distingués qui ne voulussent connoître l'ouvrier en cornes, & s'entretenir avec lui; ce qui est arrivé bien, & bien des fois.

Nous ne pouvons donner qu'une bien petite portion des poésies de notre respectable compatriote. Cette collection précieuse éparse en dif-

A V E R T I S S E M E N T.

férentes mains , toute petite qu'elle est , nous fera long-temps regretter, celles que les Descendans de notre Poëte ont laissés égarer, en les prêtant sans précaution. Depuis l'an 1720, qu'arriva la mort de Daubasse , ces poésies transcrites plusieurs fois, par des mains diverses , ont éprouvé des grandes altérations , & même des mutilations qu'il a fallu suppléer , le moins mal possible. Daubasse , disoit un de ses contemporains , ne m'étoit pas plus de temps à composer cent vers , qu'il en employoit à façonner cent dents d'un de ses peignes.

Le grand nombre de poésies de Daubasse , qui ont passé jusqu'à nous sont composées dans l'idiôme du pays. Qui pourra les bien comprendre , trouvera peut-être qu'elles ne sont pas les moins belles. Il ne pourra s'empêcher d'admirer celles qu'il a hasardées dans le langage français. On trouvera toujours admirable , qu'un homme qui n'avoit jamais sçu lire , ait pu posséder la langue Française avec autant de perfection , & la parler avec une pureté , que le gros des personnes élevées dans les belles-lettres , devoient envier.

Ses pièces fugitives sont consacrées , les unes à la louange , et les autres à la satire , selon que les occasions se présentoient de louer ou de blâmer. Fontenelle dans ses poésies légères n'a pas loué plus finement ; ni Rousseau mieux déchiré dans ses épigrammes. Tout ce qu'il traitoit , il le faisoit toujours en homme supérieur à sa matière. Ne sçachant point lire , il n'étoit guère possible de préparer ses matériaux. Ses poésies les plus courtes , ont toutes été des *impromptus*.

A

Œ U V R E S

D'ARNAUD DAUBASSE, Maître Peignier
en corne, Citoyen de Villeneuve-sur-le-Lot.

É P I T R E

DE L'É D I T E U R,

A

V I L L E N E U V E S A P A T R I E.

O Toi, que mon amour, n'a cessé de chérir,
Et que je chérirai jusqu'au dernier soupir,
Berceau de mes ayeux, de qui je tiens la vie,
Du recueil de ces vers, que mon cœur te dédie,
Daigne bénignement accueillir le tribut.
Dans tout ce que je fais, je n'ai point d'autre but ;
Que celui d'honorer les mânes d'un grand homme,
A qui l'antique Grèce, et la célèbre Rome,
Eussent avec respect élevé des autels.
Daubasse confondu parmi tous ces mortels,
Dont la funèbre tombe absorbe la mémoire,
Eut dû depuis long-temps occuper dans l'histoire,
Une place d'élite au-dessus des Boileau,
Des Gresset, des Racine, et même de Rousseau.
Des beaux vers mieux qu'eux tous il avoit le génie,
Et mieux que tous encor la force et l'énergie.
Les rimes sous sa main se façonnoient d'abord
Et les vers lui naissoient sans faire aucun effort.
Telle que d'un rocher s'écoule une fontaine,
Telle que de sa source échappe l'hipocrène,
Chez Daubasse tel fut, dans ses travaux divers,

L'art plus que précieux , de composer ses vers.
 Boileau sans Juvenal , et Rousseau sans Horace ,
 N'eussent jamais été ce que devint Daubasse.
 Ces modèles parfaits qu'ils avoient sous les yeux ,
 Les aidoint à former leurs vers harmonieux.
 Je doute même encor , qu'avec toutes leurs veilles
 Aucun ait de Daubasse égalé les merveilles.

D'où vient donc , Citoyens , qu'autant d'aussi
 beaux vers ,
 Ont resté si long-temps cachés à l'univers ?
 Pourquoi ce long oubli , pourquoi l'indifférence
 Pour un Concitoyen , qu'eût admiré la France ?
 Quand nous avons chez nous de quoi nous illustrer ,
 Pourquoi d'un grand honneur plus long-temps
 nous frustrer ?

Pourquoi ne pas tirer d'une antique poussière ,
 Des vers qu'eut applaudi la muse de Voltaire ?
 Bientôt il paroîtra ce recueil désiré ,
 Que réclame à grands cris tout français éclairé ;
 Notre ville ignorée aux rives du Permesse ,
 Y viendra figurer à côté de Lutèce.
 Quand Toulouse dira qu'elle a son Goudouli ;
 Villeneuve et Moissac sorties de l'oubli ,
 Montreront en vainqueurs , leur immortel Dau-
 basse ,

Brillant comme un soleil au fête du Parnasse.
 Puissent nos jeunes gens , par cet exemple ins-
 truits ,

De l'étude et des mœurs bien connoître le prix.
 A quoi peut leur servir cette vie immorale ,
 Que leur oisiveté doit rendre si fatale ?
 Est-ce donc un état que d'être Muscadin ,
 De battre le pavé du soir jusqu'au matin ?
 A quoi peut profiter leur pénible existence ,
 Qu'à nourrir des travers la coupable licence ?
 Qu'à se nuire à soi-même , à pervertir les mœurs ?

A hâter de la mort les précoces douleurs.
 Et toi qui vois le Tarn serpentant sur tes rives,
 Rouler plus lentement ses ondes fugitives,
 Pour pouvoir contempler l'homme obscur et fa-
 meux,
 Qui doit nous illustrer bien mieux que nos ayeux.
 Moissac, par indivis partage notre gloire,
 Nous avons tous le droit de vivre dans l'histoire.
 Tu lui donnas le jour, il vécut parmi nous
 Ces deux titres sont beaux; soyons tous deux
 jaloux.
 De notre honneur commun jouissons en vrais
 frères,
 Comme on jouit de l'air sous tous les hémisphères.
Votre très-dévoûé Frère et Concitoyen.

Las quatre fis de l'homme.

P O E M É.

Mondé, aquos pla bértat, qué tu n'és qu'un
 Phantomé,
 Que travailléz sans cesso à la perte dé l'homme.
 Din bien d'oustals où Diou répend sa bonne
 audou
 Tu bas pana lou sa t per lou fa peccadou.
 Coumo montaren douc oux loxout las planéto
 s'enbrassan lous plazés dont nous fas embéxéto
 Aquos feit sé per tu, nous laisan éndourmi;
 Dél Cel din lou moumén, perden lou bou camé.
 Traités et bils plasés dont lous rémors tracassoun
 Débrion estré honnits per des hommes que pas-
 soun.
 Quadun és aici-bas coumo un Pic sur la branquo,
 Que sé pauzo un moumén, et de suito décampou.

Aben débans lous eils la longuo éternitat ,
Et soubén y dintran sans y abé pensat.

Lou tems passat n'es plus , lou présent nou
éscapo ,

L'abéni nous atten ; à péi quand nous attrapo ,
Nous traino débant Diou xustomen irritat ,
Contro lou peccadou remplit d'iniquitat :

Qué l'hommé es abuglat ! Ques sot et misérable !
Dé quita la bertu qués so dé plus aimablé ,
Per de plazés trompurs dont l'hommé es abertit ,
Qué nou l'y restara qu'un tristé repentit !

Estré éstat per un Diou , touxours frex coumo
marbré ,

N'abé xamai pourtat aquel benisit arbré ,
Où sur lou mount calbero un Diou crucificat ,
Espoutignet l'Infer , la mort et lou pecat.

Quand l'amo de son corps sé sera despartido ,
Qu'no sanglanto croux se randra sa partido ;
Coumo aquel sang précieux sera notré aboucat ,
Que fara lou bon Diou qu'auren crucificat ?

Lou noumbre de peccats que nous autrés auren ,
A quadun apprendra son tristé xuxomen.

Per bounhur aquel sang que lou Christ nous
accordo ,

Tant qué sé aici bas crido miséricordo :

Mais à son xuxomen noumat unibersel ,

Aquel sang cridara plus fort que lou d'Abel.

Aquel xour de terrou , dé plous , et de biu-
lenço ,

Beiren toux aquel sang demanda sa benxenco.

Lou Christ y fara beiré sous membres massa-
crats ,

Et la péssô dé boi ont érount elabelats.

A lous qu'aurant pagat l'amour d'ingratitude ,

A quel grand Rei , qu'es mort de la mort la plus
rudo ,

Et

Et que nous a dubert las portes de sa cour,
 Condamnara l'ingrat à burla n'ex et xour.

Lou darré xuxomen, que l'abenir présente,
 Fara que morts et bieu's seran saziés de crento.
 La lune et lou souleil que son al firmomen,
 Sans faulto marpuaran aquel grand xuxomen.
 Despouillat de l'amour qu'abio tant en coustumo,
 Plé de sa majestat, montat sur uno brumo,
 Armat d'un coutelas as deux tals agusar,
 A drex comme al rebers frapara l'homme ingrat.
 La raxo de l'infer per lors descadenado,
 Toux lous démons sur pé, rengats coumo une
 armado,

Rénéguant toux-al-cop, coumo dé malhuroux,
 Plongearant la terrou dins lous corps pecca-
 dous.

L'agnil que per nous aus s'immoulet sur calbero,
 Sé beira tout claufit de raxo et dé coulero;
 El, qu'alors perdounet, jusques à sous bourreus,
 N'aura contro nous aus qué foudrés et carreus.
 Qual homme prou hardit gauzara sé resoudré,
 A s'aprouseca d'un Diou's, armat dé son tou-
 noudré?

Quand l'agniel sé sera combertit en lyon,
 Qué de suzou beiren coula de nostré fron!
 Diou lou pai n'ou pouira, faxat à toute outrenço,
 S'empaxa de son fil de préne la benxensou.

Nou cé parlara plus, de gracio, ni perdou;
 Mais soulomen d'arrests contro lou peccadou.
 Bézés sé n'ou sgnia pas bien de rasou de craigné,
 Quand lou xuxé de toux, Diou estré nostré
 seigné?

Lous maïçans pouirant plus, imploura dé se-
 cours;

Sans égard la xustico axira sans detours.
 Cadra bé persigur que l'homme se démonté;

Quand se beira fourçat de rendre un fidél
compté.

Nou pourra rés caxa daban un Dious que sat,
Jusqu'al noumbre de piéls qu'abén à nostré cap.
Lou pécat de luxuro, et dé la médisenso,
Parestran so que sont, en sa santo présenso.
So qué nous-aus cresen estré prin coumo un fiél,
Lou beiren alabex ta gros coumo un grumel.
La consienso dira dabord; jou me déclari,
Per estre des peccats lou témoin oculari.
Tabé tant que l'esprit resto dins soun fourreu,
Nou cesso d'exerça l'officé dé boureu.
Aqos lou soubéni, quand la paou acouleto,
Un pauré criminel qu'és déssus la séléto,
Conbencut dé soun crimé, et counfus de son tort,
Aten sans se bouxa, sa sentenso de mort.

Tout hommé diou s'attendré à la mêmé seutenso
Sa n'a fai tout au mens qualqués xans pénitens
Es dit qué lous élus, sigurs d'estré salbats,
A quel xour auran paou d'estré dé réprou-
bats.

Lou Démoun à labex d'aban lou fil de l'hommé,
De fautos à fouisou mostrara mai d'un tomé.
Que l'hommé sera tristé, et son cor abatut,
Quand beira tout contat et res de rabatut!
Cadra compra des pei la plus mendro pensado,
Qués partido del cor dins la bito passado,
Lous désirs len del cel, lous inutilés mots;
Tout à cos à quel xour nous sera més sus pox.

A mon anxé direi: rescond mé sur ton alo
Quand Dious. Pronoçara sa sentenso mourtalo.
Car sé Dious mé mério de son coustat esquer,
Acos serio sigur, qu'anirioi in infer.
Qué debendren nous aus: car la sancto écrituro
Dis qu'acos és réél, et non pas en figuro.
Lou verbo del bon Dious nous abertis à toux,

Qué per gagna lou céel , nous qual pourta :
croux.

Toux lous que sout houroux , acos bai pla sans
diré ,

An fuxit lous plasés , ou sont morts per martire.

Tabé dins l'ébanxile , és dit et rémarquat ,

Qui lou soul bon lairou l'agut à bon mercat.

Lous uns y sont bengux à forco de biulensos

Et lous autrés en fain dé rudos pénitensos ;

A mai an crézégut après tant dé trabal ,

N'ou labé pas crompat lou quart dé cé que bal.

Farian nostré salut , affa que nous regardo ,

S'abian dé fé tant gros , qu'un soul gra de
moustardo :

Sé crésian coumo qual cé qué la fé nous dis ,

Crérian toux un infer , amai l'ou paradis.

Ount-és aquel infer , per puni touto offenso ?

Es oun sé trobo Diou exerçant sa benxensio.

Bastit à l'escuraigno en dé brasiers ardens ,

Nat damnat n'y sera sans régania las dents.

Estré dins un infer qual estat déplourable !

Caxot quéro bastit uniuomén pel diablé ;

Oun tout nés que blasphemos et maledictious ,

Dambé lou soubéni de la perto d'un Diou.

Quel malhuroux éstat per uno amo damnado !

Estré dins un infer touxour encadenado ,

Sans y béré xamai , ni luno ni soulel !

Quand un hommé es damnat tout es finit per el.

Jou disit qu'un damnat que la flamo déboro

Souffro millo cops mai qu'un romput sur sa rodo

Un patien aici bas bés finir son tourmen ;

Mais in infer touxour on souffro égalomen.

Estré per de démons toutturat sans espargnio

N'abé que de damnats , dé carbous per com-
pagnio !

Qu'al sort que de souffrir touto uno éternitat ,

Dont millo milars dans nou fan pas l'amitat !
 Daquels xours éternels qué nous occupount
 gairé !

Sous ans surpassaran lous atomés de l'airé ,
 Las feilles de pés boscs, del sablé toux lous
 gras ,

Sans que Diou que pot tout bolgé flaqua son bras .

Qui penso coumo cal à sa longuo durado ,
 A son cor tout tremblen et son amo effarado .

Per parla de l'infer que pot sé diré mai ,
 Sonquo que sous tourmens n'ou finiran xamai ?

Mais d'aquel paradis , l'oustal de Diou lou
 pairé

San Paul a dit bélcop , amai n'ou n'a dit gairé ,
 Parcéqu'aquel séxour ount sount les bienhouroux ,
 Es enquero plus bel que l'infer n'es affroux .

L'aureillo , cé nous dis ; ha la bouno noubelo !

N'a xamai entendut uno causo ta belo .

Din son rabissomen se troubet tout surprés ,
 Quand bit ço qué l'esprit de digun n'a comprés .

Tout y ris , tout encanto , et persouno n'y plouro ;

Lou qu'a milo ans qui iés n'ou compto qu'un
 quart-d'houro .

Car de tant qu'y fai bou , per diré la bertat ,
 Lous élus troubaran courto l'éternitat .

A qui seran unixs tous lous plasés en masso ,
 Aqui l'on y beira l'éternel faço à faço .

Aqui l'on s'applaudis dé sa félicitat ,

Parce que durara touto uno éternitat .

Beiré son créatur et l'aima sans mesuro ,

Acos tout ço que pot boulé la créaturo .

Ha ! qu'al contentomen d'estré dans lous élus ,

Et pousseda son Diou per n'o l'ou perdré plus !

S T A N C E S

Sur l'état de l'Homme.

Quand la graso s'es retirado,
 L'homme suxet à sa passiou
 Fadexo dins la t'entasiou
 Coumo sero sa camarado.

Certo l'hommé na pas comprés
 Que tout soul ne Diou bencreé très,
 La car, lou démon, et lou mondé.
 Se se défai de la bertut,
 Qu'es la que cal que lou secondé
 San fauto cal que sio batut.

L'hommé es un albré sans racino.
 Per parla beritablomen,
 Qu'es rambersat al mendré ben,
 Et touxour causo de sa ruino.
 Coumo pourra donc teni bou,
 Se n'a del cel qualquo fabou,
 Quan sa passiu se rand mestresso
 En tant de rancontrés d'ibers,
 Perso que nou y a que feblesso
 Dedin aquel pastis de bers?

Se besiran nostro naturo,
 Per pla diré de qu'es questiou,
 N'y troubaren que confusiou,
 Imbecillitar, pourrituro.

Qu'es un hommé deshabillat,
 Qu'un sac de terro tout quillat,
 Ou de fens, qu'es enquero piré,
 Per millou decida son sor,
 L'hommé n'es res, s'atal cal diré,
 Qu'uno carregno après sa mor.

Qu'es-el malhurous d'estré antal ?
 Non pas ; mais , que nous bous desplasio ,
 Se lou pecat lou rand mourtal ,
 Diou lou fai biuré per sa gracio ,
 En remedian à nostrés mals .
 Quan detouxés lous animals
 Nous aus aro serian lous mendrés ,
 Nou sen pas feis per resta atal .
 Diou bol que nostré cor en cendrés
 Sorté del tombel immourtal .

Se nostre ayeul abio restat
 Enquero din soun innocenso ,
 Nou sério cap d'infirmitat ,
 Ni de peno , ni de souffrenso ;
 Del pecat l'homme tout piucel
 En terro troubario lou cel ,
 Sans estré destruit pel bas axé ;
 Et la mor que pourtan al pun .
 Que fai pertoùt tant de rabaxè
 Nou gausario touca digun .
 Mais un cop per tout et xamay ,
 Lou pecat li baillet lou titré
 De poudé prené quand li play ,
 Lou pla bestit et lou belitré ;
 La barbaro es sans compassiou
 Rodo per touto natiou ,
 Amai n'a pas besoun de guido ;
 Coumo la cruelo se béis
 La que pot terrassa la bido
 N'espargnio pas lous quités réis .
 La mor nou sat espargnia rés ,
 Tant qué pertoùt sé bes mestresso
 Qualqué cop al metx des plazés ,
 Aqui bai planta la tristesso .
 Per s'aquitta de son mestié ;
 Nou li plai pas de fa cartié

A l'amourous à l'amourouso ;
 Car din son ordré rigourous ,
 Entre mex lous bras de l'espouso ,
 Qualque cop bai rabi l'espous.

Coumo sa souberenetat
 La rand din lou mondé tant fiero ,
 S'enten d'ambé l'infirmitat
 Coumo fan lous layroux en fiero.
 Acos ello que de tout rems ,
 Siéq pas-à-pas lous accidens ,
 D'ambé sa balesto bandado ,
 Per poudé lansa son matras ,
 Tabè pertoùt es regardado
 Coumo d'un el de galitras.

Tant que sé plai dins lou bouxot
 Del desordré et dél rabaxé ,
 Fai semblan d'oublida l'ayol
 Rer beni préné lou maynaxé ;
 Saquelai pren tout à la fi ,
 N'espargno ni rei ni dauphi ,
 Praqui tout lou mondé la creigno
 Et l'embisaxo n'oun sans hourrou ,
 Perso qué qualqué cop bendegnio
 Le bigno d'ambé lou bourrou.

Boulés sabé de qui dépen ?
 L'escrituro bous dira coumo.
 Quand al pauré Adam lou serpen
 Axet bien fait gaffa la poumo.
 Alabéx la mor ayçi bas
 A la bito gagnét lou pas
 Per l'abali coumo un fantomé ,
 Din lou tribut qué lon li Diou
 Cresés bousaus quespargné l'homme
 Perque n'a pas espargnat Diou.

Quand mon Diou fuguét estacat
 Sur la croix almont del calbéro ;

La mort qu'es tou touét del peccat
 Nou considelet pas' quel éro
 Lou verbo éternel incarnat.
 Aquel Diou homme humiliat,
 Boulguet essugua son outraxé
 De son amour la grando ardou
 L'y donguet sur el l'abantaxé
 Qu'abio sur quado peccadou.

Infatigablo per regna,
 Mes que toun office subrondé,
 Tu qu'aro té fas tant créigna,
 Que faras à la fi del mondé ?
 Alabex faras un bon orp,
 Milo copts plus négro qu'un gorp,
 Del paradis seras banido
 Apres nous abé prou coustat
 Din l'infér seras agrupido
 Penden touto l'éternitas.

Per milliou dire la bertat
 Que l'infér Diou douna de péno !
 Madaisso de l'éternitat,
 Ou n'ou ya, ni cap ni centeno.
 Qui pot mesura la longou,
 Nimai xuxa de la rigou,
 D'aquel éternel esclabaxé,
 Oun lou soul plasés d'un moumen
 Apres nostré pèlerinaxé
 Es punit éternelomen ?

L'éternitat a tant d'annados
 Qu'uno né bal un réximen
 Car n'a si ni coumensomea,
 Atal longuos las y a doucados.
 Toutos las feillos dé pés bos,
 Tout lou sablé menux et gros,
 Qu'apilo la mer en tourmento,
 Per bous pla dire la bertat

Qu'an

Qu'an quado gru ne badrio trento ;
 Nou farion pas l'éternitat.

Oun l'éternitat aura plasso ,
 A qui res nou pourra suffi ?
 Qui pot tout , per la fa san fi ,
 Fournara toux lous tems à masso ,
 Lou passat d'ambé l'abéni
 Lou présent per lous sousténi ,
 Afin de la rendré pus pleno
 Din cent milo ans cadra pensa ,
 Qué touto la fi de la peno ,
 Sera de la recoumensa.

Peno d'éternelo durado ,
 Ou lou Diou qué fuguet tant bou ,
 Enflamara coumo un carbou ,
 Lou corps din l'amo réproubado.
 D'aquesté pas peccadou , bai
 Médita lou nom de *xamai* ,
 Len del mondé et de sous fantomés ;
 May de sieclés , coumo l'on sap ,
 Que din l'ayre nou ja d'athomés
 Nou y atenxeran pas al cap.

Nous aus qu'aben tant loc de creigné ;
 Nous aus tant suxets à pecca ,
 Bisté anguen nous abrica ,
 Din las plaguos dé nostré seigné.
 Qué per lou resto dé la bido
 Lou cor profondomen contrit
 A la doulou laxé la brido.
 Demanden toux un cor contrit ;
 Sa labénir nou peccant plus
 Auren la paguo des élus.

La grandeur de Dieu.

P O E M É.

Lou bras de nostré seigné es un bras fort et
 loung,
 Lous princés al près del l'an plus féblé qu'un
 xoun.

Lous reis n'ou sount ta fiers que perqué l'on
 lous creigné.

Se né sount axudax pel bras de nostré seigné,
 Que ten de toux lous tems las bitorios en ma,
 Qual que dins lou néan s'angount toux abima.
 Car del plus nau del cel, où coumencet la guerro
 Diou xitet lou démon al centré de la terro,

Daquel tems lucifer, aquel monstré infernal
 Attaquet nostré Diou per estré son égal;
 Daquel Diou que content très devinos personnos,
 De touto éternitat infinidos et bounos.

Dont uno s'incarnet; par aquelo question
 Aben bis permi nous un hommé quéro Diou:
 Per qui lou creatur salbe la creaturo.

Boufquet per son amour besti nostro naturo,
 Naissé dins un establé, et pel salut de toux,
 Entré deux sélérats, mouri sur uno croux:
 Quand se sacrificet, de sul mont de calbero,
 Où per nou laissa pas lou peccadou coumo ero,
 Bésas que fait l'amour d'aquel grand Diou tan
 fort;

Del mestré de la bito, un bailet de la mort,
 Aban que dé mouri qué cadun sé confondé,
 Quand beis coumo n'axis aquel saubeur del
 mondé;

Son amour lou fasquet, pa céleste et pa biou,

Lou xour del dixeu sen , vrespo de sa passiou :
 De sorte qu'à sa seno , aquel amour extrêmo
 Y troubet lou secret de sy donna el mêmo ,
 Lous ies as fabourits donnou bé de trésors ,
 Mais nou n'aben bis cap qu'axé donnat son
 corps ,

Coumo fet mon saubeur a qui dins lou sénaclé
 Del corps d'un peccadou fasquet son tabernaclé ;
 Dounguet sz car , son sang , enquero regardas ,
 Qu'aquel Diou l'ou dounguet al perfidé xudas ,
 D'aquel diben saubeur , l'amour tant dous et
 tendré ,

Lou pourtét dins lou corps d'el qu'anabo lou
 bendré ,

Mais aquel malhurous coumo ne proufret !
 Son saubeur n'en sortit , et satan y dintret ;
 Grand Diou ! per accaba de mon salut l'oubraxé ,
 Nou permettez xamai que fasqui un cal usaxé ,
 De bostro car sacrado , de bostré sang précieux
 Que fai bere que ses lou Diou de toux lous
 Dioux

Lou qu'a fai lou soulel , la luno et las estellos ,
 Aquelos piérrarios tant rixos et tant bellos ,
 Et qu'a bastit lou cel , sexour des bien hurous
 Sans teulé ni mourtié , saumier ni cabirous :
 A touto la sienso , as bel laxa la brido ,
 Qu'an pensés à un Diou magestat infinido ,
 Se nou te mettés pas dins la fé de concer ,
 Ton esprit se confond , et ta raisou se per ,
 Hommé podas-tu pla , quan en esprit abondés ,
 Fa lou detal d'un Diou , mai grand que milo
 mondés ,

Qua fei tout d'un soul mot , terro , mer , fir-
 momen ,

Que na ni que n'aura fi ni coumensomen ;
 Qu'en terro , coumo al cel , tout so que si
 boulego ,

A son coumandemen obèis et se plégo.
 Tapla que l'unibers , n'a cap de poutentar ,
 Que ni cédé lou dret de souberenetar.
 Coumo soul souberen del cel et de la terro ,
 Amatur de la pax , et non pas de la guerro ,
 Car se nous-au n'aben cap de tranquillitat ,
 A quos un mal que ben tout de nostre coustar ,
 Ah ! malhurous que s'en , nou pensau res qu'a
 pausos ,
 A un Diou que de res a fei toutos las causos ;
 De mémo qu'a tirat lou mondé d'el cahos ,
 Ount fai beluguexa d'hommes de car et d'os ,
 Dan d'austrés animals d'espessos differentos ,
 Ount sount soursos et rious et ribiéros cour-
 rentos ,
 Uno autouno , un hiber , un printems , un estiou
 Quatre sasous de l'an , qu'a réglat aquel Diou.
 Y a mai de cinq millo ans que sa douço clémenso ,
 Fai prené soin de nous , amay sa probidenso ,
 Que clausis l'unibers de trésors infinix ,
 Et pourris tout reptilé jusques à las fourmix ;
 Qu'en lou soin paternel de sas creaturettos
 Nourris l'aniél de leid , et las auillos d'herbetteos ;
 Et l'homme qu'a beson dé dianna , de soupa ,
 Per el sur uno paillo enxoque pla prou pa :
 Que fai sourti lou bi , del bourrou de la treillo ,
 De mémo que la siro , et lou mel de l'abeillo ,
 Qu'abillo lous ausels d'an tapau d'atirals ,
 D'un xipou sans couturo , amay és de rétais.

LA PASSION DE JESUS-CHRIST.

STANCES

Cal que la doulou nous enseigné
 Coumo cal abbé compassion ,

De la doulourouso passiou ,
 Qu'a souffert per nous nostré seigné.
 Diou nascut en Bethléen ,
 En sourtin de Jérusalem ,
 Per pla contempla son suplice ,
 Dins un casal , à xinouillous ,
 Son pai li mandet un calicé ,
 Plé de tristesso et de doulous.

Prousternat per nous-aus , coupables ,
 Axet uno talo suzou
 Que son sang sourtit à fouizou ,
 De toux sous membres adourablés ;
 La tristesso sazit son corps ,
 D'aquel saubeur nostré trésor ,
 Perso que s'y rendet sansible.
 Et s'estant prousternat tres cops
 Benguet lou malhurous disciplé ,
 Pausa sa bouco sur sous pots.

Dins lou moumen uno grand-bande
 De souldatx guidax per xudas ,
 S'abanson per pausa las mas
 Sus aquel Diou que lour damando ;
 Qui cercas ? Quis bostré secret ?
 Cerquan Jesus de Nazaret ;
 Dis qu'es l'homme qu'atal s'apelo,
 Coumo lou prenion al coulet ,
 Ben Sen-Pierré dans sa courelo ,
 Coupo l'aureillo d'un bailet.

Mais aquel grand Diou tout paisible ,
 Besen Pierré d'aquel imou ,
 Dobor fasquet un grand sermeu ,
 Tant as autrés qu'a son disciplé ;
 Disen que nou fés plus de brux ,
 De remeré dins son esux
 Uno courelo coumo aquelo ;
 Qui toux aqués qu'en fraparion.

Serion tabé frapax per ello
Et coumo es xusté peririon.

Pierré , seme boulioi deffendré ,
Ce diguet , mon rei et mon Diou
D'anxés mai de douxé lexious
Del cel mon pai fario descendré :
Cal accompli so qu'es escrit ;
Que toux lous prophetos an dit.
Se n'abioy pas may de tendresso.
Mais sans tarda ni pau ni prou ,
A quel Diou sourso de saxessò
Fut garroutat coumo un lairou.

Mais per nou fa cap de deffenso
Aquel bras de l'éternitat ,
Estaquet sa dibinitat ,
Dans soun amour et sa patienso,
El qu'a tout fait nous dis ,
Qu'abio del nau del paradis ,
Al désert embouiat la manno.
Per l'ou pagua de tant de bés ,
Es trainat estacat chés Anno ,
Din lou mémo moumen qu'es prés

Xustomen coumo pousquet estré
Dintrat dedins Jerusalem ,
Simon-Pierré siguio de lén ,
Tout siau son adourablé mestré ,
Per beré so qu'on boulion fa ,
Mais l'apétit de sé calfa ,
Lou prenguet pel lou plus sansiblé ,
Uno gouyo l'interrouxet ;
Dabord aquél pauré disciplé ,
De pau qu'abio , lou reneguet.

Amay enquero dabantaxé ,
Uno outro li deguet anfin ,
Coumo lou bexet al coufin ,
Que counessio per son lengaxé ,

Quero disciplé de certen ,
 Per son parla Galiléen.
 La poau qu'a d'aquelo affrontado ;
 Qu'abio un airé presqué fat ,
 Et s'ébita la bastonado ;
 Peiré lou néguo tout-à-plat

La poau li panet la memorio
 D'aquel Diou que l'aimabo for ,
 Per qué dexa sur lou Tabor
 L'abio feit beiré tant de glorio.
 Et que liabio , coumo es bien dix ,
 Baillat las claus del paradis.
 Xuste cel ! coumo pousquet estré ,
 Qu'aparaban qu'un poul cantés ,
 Reneguesso tres cops son mestré ,
 Et qu'a quy la fei li manqués ?

Aquelo saxesso dibino ,
 Aquel Diou plé de majestat ,
 Sul moumen que fusquet éstat ,
 Interrouxat de sa doctrino ;
 Per abé parlat saxomen ,
 Respondut admirablomen ,
 Dit tout al plus xusté , sans fauto ,
 Recet de qualqué brutalas
 Un soufflet que l'y fend la gauto.
 Cel ! perqué nou lou benxas pas ?

Aquelo actiou aquel outraxé ,
 Podi dire qu'a méritat ,
 Penden touto l'éternitat ,
 Tous lous infers et dabantaxé ,
 S'un simplé baillet per azar ,
 Dounabo un soufflet à Cezar ;
 Que sa mor serio leu siguro !
 Cependen aquel inpuden
 Traget lanteur de la naturo ,
 Enquero plus crueloumeu.

Quand uno populasso ingrato ,
 Quand un puplé trob obstinat ,
 L'axet menat et ramenat
 De chez Caïffo , chez Pilato ,
 Courounat de trouns fort pounxens ,
 Après que quantitat de xens ,
 Seron alassats de lou battré ;
 D'aquel grand Diou sourso de pax ,
 Fagueron un rei de théâtre ,
 Et lon capeleron d'escrax .

Pilato officié de xustico ,
 Pénétrat/ d'un fort bon conseil ,
 Crésio qn'abion dexa sur el ,
 Pausado touto lour malisso ;
 Leur bai diré per sa rasou
 Toux lous ans sourtés d'en prayzou ,
 Un hommé librats aquesté .
 Lou puplé nou zou boulguet pas
 Car toux axeron lou mot presté
 Per dire : boulen Barrabas .

Coumo tout ero séc et guerro
 Pilato sans compassiou ,
 Condamno a la flaxellatiou ,
 Lou rei del cel et de la terro ;
 Es alabex que lous bourreus ,
 Meteron sa pel en lambeus ,
 A cops de fouex et de cadenos ,
 Sous ners se déchireron toux ,
 Et son sang sourtio de sas benos ,
 Coumo fai l'ayguo d'uno doux .

Dins lou prétoiry de la billo ,
 Fuguet be talomen fouytat ,
 Que lous cops , aquel qu'à pla contrat ,
 Monton au mens jusqu'à cent millo ;
 Et saben toux quaquo es bien bertat .
 Nostre Diou abio el méritat ,

Un tourmén coumo aquel énormé ?
 Pilato n'axèt compassiou ,
 Per que lour diguet : ayçi l'homme
 Tratat à bostro confusiu.

Touto aquelo rasso maudito
 Cridabo lou corps alucat ,
 Que Jésus sio crucificat ,
 Et que Barrabas axé la bito ;
 N'es pas aco un grand malheur ?
 Estimeron may un bouleur ,
 Que qui lour abio dounat l'estré ,
 L'infamo Pilato d'abor ,
 Per créigna trop Cezar son mestré ;
 Condamnet son Dius à la mor.

Bésés ayçi de la maniero
 Qu'aquel grand Diu fusquet per toux ,
 Carguat d'uno pésanto croux ,
 Et que mouriguet sul Calbero ,
 Son sang coulabo coumo un riu.
 Quoi que fusqués mai mor que biu
 Pourtabo sa croux sus l'esquino ,
 A quel fai pesabo be tan ,
 Qu'à sa forço touto dibino
 Quelguet d'axudos en montan.

Per de forso nou n'abio briquo ;
 El ero may mor sus sous pés
 Mémo d'aban qué recebés
 La bouno obro de Beroniquo ;
 Souben de cops ero tombat
 D'aban que fusquesso montat ,
 Beuré lou resto del calicé
 Que l'Angé ly abio présentat ,
 Per accaba son sacrificé ,
 Que tout l'infer a surmontat.

Sur aquel loc sans may attendré
 Aquel agniel de Diu tan dous ,

Per salba toux lous peccadous
 Sur la croix se boulguet estendré ;
 Per y estré lous pés et mas
 Clabélat nou reffuset pas ,
 De s'engaila coumo un coupablé ;
 Zou boulguet bé tapla crompa ,
 Qu'aqui tout son sang adourablé
 Per nous , s'acabet d'escampa.

Quand la croix fusquet élebado
 Al mitan de lous deux lairous ,
 Mon Diu d'un cop d'el amoureux ,
 Bexet sa mai bien désoulado ,
 Coumo boulio fa son testomén
 Aqui la trater tendromen
 De fenno que l'amour surpasso ;
 Et dis à Jean de la garda
 Et que li cedabo sa plasso
 Persoqu'anabo décéda.

Coumo aquel miral de passienso
 Abio lou corps talomen sec ,
 Qu'alabex la set ly fusquet
 Lou principal de sa souffrenso ;
 Bailloun en d'aquel rei del cel ,
 De binagé d'ambé de fel ;
 En d'aquelo bouco sacrado ,
 Qu'a dounat la sourso à las fons ,
 L'aygto li fusquet refusado
 Dins sas millounos abezons.

Coumo son pai l'abandounabo ,
 Dédins l'excés de sa doulou ,
 Et qu'axet proumés al layrou
 Cent cops mai que nou méritabo ;
 Après aco préguet per toux ,
 Lous que l'abion boutat en croix ,
 Jusqu'à-tan que res plus nou resto ;
 Coumo tout fusquet accomplit ,

Aquel grand Diu baisset la resto,
Et sul moumen randet l'esprit:

Quand sa passiu set acabado
Qu'axet dit tout es cousoumar ;
Lou démon fusquet assoumar,
La porto del cel alandado ;
Lous xousious, après son trépas,
Nou se contenteron pas,
De liabé doustado la bito ;
Per qu'un gusardas de souldat
D'anbé uno lanso tout de suite
Ly durbiguet son san coustat.

D'aquel grand Diou qu'al cel répauso,
D'aquel rey ta grand et tan fort,
Tout fut sansible à sa mort ;
Hors de nous-aus qu'en sen la causo ;
Peyros et rocs furon fendux,
Lou soulel rescondét sa lux,
La luno n'esclairabo gouto,
La terro tremblet grandomen
Del temple se fendet la bouto
Quand mouri per nous soulomen.

S T A N C E S

Sur le mystère de l'Eucharistie.

La fé que s'appelo crezenso,
Qu'es bengudo del nau del cel,
A lous traix d'un sacrat pincel,
Quoqué bestido d'apparenso.
Quan parlan de réalitat,
Nou n'explican pas l'amitat ;
Cal que la razou se confondé,

Per que cal créé fermomen
 Qu'un Diu qu'es plus grand que lou mondé
 Es tout din lou San-Sacromen.

Aquel Diu dont parlo Mouizo ,
 Coumo nou lou counession pas
 Embouget son fil aici-bas :
 Mais bésés coumo el sé diguiso ?
 Per moustra sa dibinitat ,
 Coumenço per l'humanitat ,
 Affin que cadun lou contemplé
 Sans abé taro ni défau.

Nous-aus pouden , à son exemplé ,
 Cagna lou paradis d'assau.

Aquel hommé , Diu adourablé ,
 Que la brespo de sa passiu ,
 Per satisfa son affectiu ,
 Troubet un sécret admirablé.

Se fet l'alimen del soupa
 Dins las apparensos del pa.
 Per la bertu de sa paraulo ;
 Als Apotrés que fet renxa
 Tout à l'entour d'uno tauilo ,
 Sé donguet el-mémo à minxa.

Aco pla grand ! Sans controdire
 Aquel qu'a fait tout d'un soul mot ;
 Dignan non Diu douta , se pot
 Fa tout cé qué ben de dire

Affin que touxés zou crésian ,
 Rémarquas qu'es dit din San-Jan ,
 Quel es d'uno bello maniero ,
 Lou pa biu , lou rixé quantel ,
 Dount lous anxés fan grando chéro
 Dins lou royaumé del cel.

Sa car es béritablo biando ,
 Son sang beuraxé coumo dis.
 Per d'intra din lou paradis

De la minxa nous recomando ;
 Et nous proumet din lou moumen,
 Que biuren éternelomen,
 A pei dis uno outro noubello ,
 Que qui nou minxara sa car
 N'aura pas la bito éternello ;
 Bézés sé lin coustara car.

Calbin douto d'aquel miraclé ,
 Que sans quita la trinitat ,
 Dabalé son humanitat ,
 Xusquos din nostré tabernaclé ,
 Et que se trobé rélomen
 Entié dins lou San-Sacromen ,
 Sans nous permettré de lou beiré.
 Taizo-té Calbin Apostat ;
 Un Dius za dix , zou cal dounc creiré
 Parcé qu'es la puro bertar.

Farios pla de ferma ra bouco ;
 La gléiso crés per son espous ,
 Que de millo et millo esclapous ,
 Lou plus mendré es touto la souquo.
 Saquel miraclé te surpren ,
 Uno Cananéó t'appren
 Qu'es lou pa sacrat que Dius baillo.
 Aquelo fenno ben à bout ,
 Parcé que crés qu'uno brigaillo ,
 Es et bal autan que lou tout.

Tout lou mondé la persécuto ,
 Lou saubur non fasio pas grand cas
 Quand l'y dis que n'es pas pés cas ,
 Ello xamai nou se rébuto.
 Des disciplés es lou rébut ;
 Mais ello a bé tant de bertut
 Que n'es que mai persébérado ;
 Xusquos qu'un Diu plé de bontat ,
 Ly dis que la fé la salbado ;

Bézés sés de nécessitat ?

Qu'es précieux nostro naturo !

Et lou pecadou qu'es hurous !

D'abéré un Diu tant amoureux ,

Del salut de sa créaturo.

Xiten l'œil sur son testomen ,

Que nous dis qu'aquel alimen ,

Nourris touxour l'amo déboto :

Mais qui n'aprosquo indignomen ,

Coumo a fait Xudas l'Isarioto ,

Ben et minxo son xuxomen.

Cal mêmo que lou xusté creigné ,

Per sa fautó de sé damna ,

Tan qu'on risquo de proufansa ,

Lou sang précieux de nostré seigné.

Lou qu'à nosços se set sul banc ,

Sans pourta l'habillomen blanc ,

Es estacat selon son crimé ,

Den bé de cadénos de fer ,

Apéi xitat al grand abimé

Ount reste lou biel lucifer.

Crés, créaturo misérable ,

Quan bas minxa lou pa del cel ,

Que l'innoucenso del troucel ,

Té serio belcop favorable.

Qual per approuxa d'un répas ,

Où lou xusté fai sous affas ,

Que touxour nostré cor se paré

D'uno Sento dispositiu ,

Perqué nia res de ta rare ,

Que la car de l'agniel de Diu.

Froumen célesté , pa de bito ,

Nous'aus té diben nostré amour ,

Perqué Jesus es nex et xour ,

Entier din ta mendro partido.

Ma fé badra mens qu'un dignié

Ce n'és pas la Centenié.
 Es tens que mon esprit se rando :
 Per aprouzca del rei del cel ,
 Cal bé que ma fé sio plus grando
 Que touto aquelo d'Izraël.

S U R L A M O R T .

La mort n'entent pas badinaxé ,
 Prend lou biel coumo lou mainaxé :
 Sa faulx se perméno per tout ,
 Es al cap , al mex , es al bout .
 Son regard à-tal-pun nous peno ,
 Que glaço lou sang din la beno .
 Quand lou tombel mostro son bord ,
 L'éternitat parés d'abord .
 Sans scabé ses bouno ou maubaiso ,
 Trouban touxour Diu que pézo ,
 Toutes causos al trébuquet ,
 Et qu'a dexa mes al crouxet ,
 L'excés de sa miséricordo ,
 Car nat-plus de perdou n'accordo ,
 Quan aben fait lou darré pas .

Faren bien de nous flata pas ,
 La mort es un cop de partido .
 Touto persouno es abertido
 De se prépara grandomen
 A rendu huroux aquel moumen ,
 Que nous séparo de la terro .
 Lou démoun nous fara la guerro ,
 Et riscaren de sucumba
 Se naben de bertud en ma .
 Contre el digun , digun nourri pajo
 Se n'és munit de la prégaro ,

De xunés et de caritat.
 Acos es de nécessitat,
 Dins aquel affa d'inpourtensò :
 Pratiquen dounc la pénitensò,
 Coumo lous que sont tapla morts,
 Qu'an quirat bés, cargos, trésors,
 Per ana mérita déforo
 L'éternitat que lous damoro.
 Huroux què loxo dins un roc !
 Un hommé xusté trobo loc,
 De bailla, quaique sa car grondé,
 Un cop de pé sul nas del mondé,
 Que n'es compousat que d'abus,
 Que se fai rixé et n'es qu'an gus ;
 Car n'a pas, coumo tant obserboun,
 De que paga l'ous que lou serbount.
 San haunous et sas dignitax,
 Sount anflados de banitax,
 Et plénos de ben coumo un orgué ;
 Mais attenden que l'hommé morgué ;
 Alabex beira que sous xours,
 Auran fait plus bisté lour cours,
 Que nes burlat un fais de paillo ;
 Acos pus sigur que la taillo,
 Que se paguo cad'an al rei.
 Après l'exemplé que sen bei,
 You nous cambiarioui pas de bitò.
 Sçabi que la mort précipito,
 Quauqué cop al bas de l'infer.
 You n'aurai plus lou cor de fer,
 Coumo ai agút, per cat de pauré,
 Parcé qu'acos mé fara clauré,
 Tot ou tard dîn lou paradis.
 Farai ço que la loi mé dis,
 Et tout ço qu'es bien necessari,

Péi qu'atal tal que mé préparé,
 An d'aquel moumén danxaitoux...
 La mort bén coumo lous lairoux.
 Es! uno souberaino inquiéto
 Que quand nous a frapax nous xéto
 Din lous bras de l'éternitat.
 Per que n'ai-jou pas méditat,
 N'ex et xour sur aquel passaxé,
 Sur-tout lorsqué din lou xouiné axé,
 De la bertut l'on sés mouquat.
 Sabi qu'un xour à Josaphat,
 Daban lou verbo fil de l'hommé.
 Des péccats durbiran lou tomé.
 Que tramblaran lous peccadous,
 Quand n'ou beiran que de carbous!
 Nous-aus, hélas! pauros manobros,
 Que débendren sans bounos obros?
 Dabans el toutos las Natus,
 Que seran sans bounos actius,
 Dan lous crimés faran à luxos,
 Et la terro se mettra à fuxos,
 Et lou cel ont es lou soulel,
 Sé gandira de daban el;
 Las estelos tan naud montados,
 A sous pés las beirén tombados,
 Per respecta la Magestat,
 D'aquel Diu tout sébéritat.
 Sous arrêts, bius sans estré estranxés
 Faran mémo trembla lous anxés,
 Et lou grand troupe des élus.
 Lous criminels n'on pouiran plus;
 L'espoir sera méns qu'une bourdo,
 La Bierxés l'our fara la sourdo,
 Et toux lous objéts que béiran
 Sans-cesso lous accusaran,
 Daban aquel xuxé équitablé.

Ha! que l'hommé es bien misérable,
 De nou pensa suryousomén,
 Sur la mort et lou xuxomén,
 Que bendran coumo lou déluxé!
 Oun troubarai-jou mon refuxé?
 Sera-co al mex de mous amis?
 Quan n'aurioi coumo de froumis,
 Coumo n'our serai plus l'ou quéri,
 M'oublidaran al samentéri.

Daubasse avoit deux filles qui avoient chacune une très-belle voix. Pour les employer utilement, il avoit soin de composer quelques jours avant la fête de la Nativité de notre Seigneur Jesus Christ, des Cantiques qu'il leur donnoit pour les chanter à la Messe qui se célébroit à minuit. Toutes les années, il en faisoit de nouveaux. Nous donnons au public ceux que nous avons pû recueillir; qui nous feront regretter ceux qui ont échappé à nos recherches. Il y en a quelques-uns en Langue Française.

Trés reis que l'on appello
 Maxés de l'Orient,
 Condux per uno esteio,
 S'en ban en demandant,
 Que qu'aucun leur enseigné,
 L'establé bénisit,
 Qu'aïci-bas nostré seigné
 Per palais s'es causit.

Un pastour, uno pastouro
 Que jéron per nadal,
 Lous diguérout sur l'ouro:

Lou troubarés abal,
 Didins une créxeto
 Un beu, une faum'éto,
 L'y scauduron lous pés.
 Aquel maïçant establé,
 Oû nostré seigné nais,
 S'es troubat plus capable,
 Que Poubré ni palais;
 Parcé que la naïssenco
 D'aquel saubeur tant doux,
 Sercabo l'innocence,
 Et s'en toux pécadous.

Rexouïssiez bous mairé
 D'aquel ta bel effan,
 Ques aici-bas sans pairé,
 Concut din bostré flanc,
 De beiré trés-mounarquos
 Malgré sa paurétat,
 Béni douna de marquos
 De sa divinitat.

A U T R E.

Per abé lou cel en partaxé
 Toux tan que sen
 Qual ana en pélérixaxé
 En béthléem
 Anguén dans lous pastourelex
 Et las pastouros,
 Beiré lou rei des anxélix,
 Qu'es n'ascut à doux bouros.

Le reste de ce Cantique n'a pu être trouvé.

A U T R E.

Anguen xantits pastouretx
 En nostrés flaxoulets,
 Dedins un maisant establé
 Per la naissenco d'un Christ
 Beiré l'effant lou plus aimablé
 Que xamai plus axén bis.

Acos aquel divin effan,
 Qu'a long-tems qu'attendian,
 Per rompré nostré esclabaxé.
 Sa grando dibinitat,
 Nous fai l'haunou, labantaxé
 De s'unir à l'humanitat.

Sa quel grand rei, Diu d'Abraham,
 Sés fei causiu d'Adam;
 Es per abé destacado
 Aquel hommé lou prumier,
 La mort qu'ero encadenado
 A las branquos d'un poumier.

Son amour dibin bol aral,
 Que se rendé mourtal,
 Per pagua per aquel coupablé
 Que nous a blassats à toux,
 Bol naisé din un establé
 Et mourri sur uno cronx.

Que devrio bien nous fa piétat
 Sa Sancto humauicat!
 En quel estat ses reduito
 Per rendré huroux nostré sort?
 Lèu qu'es mèstré de la bito
 Ses fair baillet de la mort.

Anguén Bertrand, Anguén Bidal,
 Tout en captan nadal,

Beiré aquel dibin messio
 Sur dé paillo ou de rastoul
 En sa santo mai Mario
 Et San Xoseph son titoul.

A U T R E.

Anguén, Miquelo,
 Sans falot ni calél,
 Beiré l'estelo
 Qu'a produit un soulel
 Quiten Jérusalem,
 Courguén en Bethléem
 Oun tant de pastours ban,
 Didins un establé
 Y beiré un effan
 Qu'es admirablé.

Lou cel lou dono;
 Delors xuxas ses bel,
 Per la courouno,
 Dél troné d'Israël.
 Benqué siogué un effan
 Bén à pas de Géan.
 El quito son bon lex
 Qu'es de son pai la drexo
 Per naisé à mexonex
 Dins uno créxo.

Anguén lou beiré,
 Cadun à nostré tour;
 Car pouden creiré
 Qu'es un brasidé d'amour.
 Per nous-aus peccadous
 Son cor n'es qué carbous
 Que brulount nex et xour
 Nostro amo et sa mestresso
 Près d'ello es son séxour
 Per sa tendresso.

A U T R E .

Pastours sans tarda
Sé quadrio léba ,
Per presta l'aureillo
A la merbeillo ,
Que ben d'arriba :
De millions d'Anxés ,
Cantont de louanxés ,
Que sont d'admira
A l'entour d'un Christ ,
Qu'es dins un establé ,
L'effant plus aimablé ,
Qu'axen xamai bis.
Ha ! qu'es poulit ,
Qu'es abérit !
Sa mai bello fillo ,
D'aquelo famillo ,
Tout es accomplit .
Aquos l'effan ,
Qu'en naissen disquillo ,
Lou xoc de s'atan .

Lous pastourelets .
Dans lours flaxoulets ,
Sur tant de merbeillos
Quitoun lours oueillos
Et lours agnielets ,
Dins un campestré ,
Per serqua Iou mestré .
D'aques Anxelets .
Fan un complot ,
De prené un falot ,
Un toupî de soupos .
Quadun de la troupe

Pren un gras crabot,
 S'en ban atal,
 Beiré un Diu que poupo,
 D'un lait birginal;
 Cantoun à mexo-n'ex
 De moutets un tomé
 Per un Diu fait hommé,
 Tout nud sur un glets.

Frémis lucifer,
 Perqué d'empey hier,
 Lou sauveur talarmo,
 Et mai désarmo.
 Tous souldats d'iffer,
 Malgré la guerro,
 N'as plus sur ta terro,
 Dé que fa lou fier,
 Anex, coumo on sat,
 La puro Mario
 Mai d'aquel messio
 A escrazat lou cap
 D'un malhuroux.
 Serpén birinoux
 Qu'un saubur assoumo.
 El n'ou sabé plas coumo,
 Tenta rés contro nous.
 Moustré infernal
 Un Diu de ta poumo
 Ben gari lou mal.

N O E L S

En Langue Française du Sieur DAUBASSE.

PA^STEURS, dans ces prairies
 A la foi de nos chiens,

Laissons nos bergéries,
 Allons nouveaux chrétiens,
 Voir l'enfant admirable,
 Conçu du Saint-Esprit;
 Et né dans une étable
 Ainsi qu'il fut prédit.

Allons bergers ensemble,
 Au son des chalumeaux,
 Voir un sauveur qui tremble,
 Entre deux animaux.
 L'auteur de la nature :
 En prenant notre corps
 Ouvre à sa créature
 Le plus grand des trésors.

Notre roi vient de naître
 Dans l'état le plus bas;
 Allons le reconnoître,
 Précipitons nos pas.
 Malgré la nuit obscure
 Allons allons, mortels,
 Au Dieu qui nous assure
 Des plaisirs éternels.

Vierge pure Marie,
 S'il vous plaît dites-nous;
 Quand ce divin messie
 Voulut naître de vous?
 Ce fut lorsqu'arrivée,
 A Bethléem fort tard,
 Pour me voir enrôlée,
 Dans l'édit de César.

Rédempteur, dont l'enfance
 Fait notre vrai bonheur;
 C'est à votre naissance,
 Que nous rendons honneur.
 Que gloire soit au père,
 Comme à son Saint-Esprit,

Qui

Qui d'une Vierge mère
Font naître Jesus-Christ.

A U T R E.

Quand la Noël va paroître,
Tout mortel se réjouit;
C'est le verbe qui va naître
D'une Vierge vers minuit.

Accourons au grand mystère
D'un Dieu pour nous faire enfant.
Sans douleur sa tendre mère,
Le donne dans un instant.

Trois rois quittent leur empire,
Pour lui porter des présents.
L'un offre l'or, l'autre la myrthe,
Et le troisième l'encens.

A l'exemple de ces Mages,
Adorons ce divin roi
Prodiguons-lui nos hommages,
Et tremblons devant sa loi.

A U T R E.

Le doux bruit qui s'est répandu,
Quand l'ange est du ciel descendu,
Pasteurs vous l'avez entendu,
Dans toute la Vallée.
Pour voir l'éternel fait enfant,
Toute la Gallilée,
Est dans l'empressement.
Aujourd'hui vers l'heure de minuit,
Ce sauveur par l'amour conduit,

Au plus vil état s'est réduit.
 Auteur de la nature
 Pour nous guérir de nos forfaits
 Il prend une masure
 Au-lieu d'un beau palais.

Il n'en a prit qu'un bien petit coin,
 Et par hasard un peu de foin.
 Pour porter l'amour aussi loin,
 Qu'il faut aimer le monde!
 Nous n'étions que des hommes vains,
 La plaie étoit profonde,
 Ciel qu'étoient nos desirins!

Suivons les rois Orientaux,
 Les pasteurs quittant leurs troupeaux;
 Pour voir le flambeau des flambeaux.
 Lui rendre obéissance,
 En respectant ses loix,
 C'est honorer l'enfance,
 Du souverain des rois.

A U T R E .

Chers compagnons, que chacun s'éveille,
 Profitons d'une agréable nuit;
 Que chacun quitte son lit,
 Pour voir la merveille
 Qui vient d'arriver par-là
 Dans la tribu de Juda.

Dans cette nuit, toute la nature,
 Par l'amour d'un divin rédempteur
 Voit unir le créateur
 A sa créature
 Et le grand Dieu d'Abraham
 Revêtu du vieux Adam.

Tous les démons nous faisoient la guerre ,
 Depuis l'homme désobéissant :
 Mais parce qu'un Dieu descent ,
 Du haut du ciel en terre ,
 Tous nos liens sont rompus ,
 Et nos ennemis vaincus.

Ce cher enfant couche sur la paille ,
 Dans la rude saison de l'hiver ,
 Vient livrer bataille ,
 Aux puissances de l'enfer ;
 Et rompre les attentas
 De nos anges apostats.

Peut-on rien voir de plus admirable ,
 Que ce qui nous paroît dans ce lieu !
 Bethléem nous offre un Dieu
 Né dans une étable ,
 Qui des pécheurs prend le rang
 Pour les laver dans son sang.

Allons pasteurs au son de nos musettes ,
 Après ce qu'un ange nous a dit ,
 Allons voir l'enfant prédit ,
 Par tant de prophètes
 L'enfant descendu du ciel
 Pour déliyrer Israël.

Deux personnes qui ne paroissent pas bien habiles dans les matières de religion , quoiqu'elles fussent , l'une , Pénitent blanc , et l'autre Pénitent bleu , se disputoient pour sçavoir , si Dieu ne paroist pas plus grand dans la formation d'un Éléphant , que dans celle d'un Moucheron. Comme ils ne pouvoient point tomber d'accord , *Daubasse* , qui se trouvoit à portée d'entendre leur bavardage , fut prié de dire sa façon de penser : ce qu'il fit tout de suite par les vers suivans :

Le seigneur sur son trône est assis et debout ;
 Il a ses attributs qu'il ne doit qu'à lui-même ,
 L'homme ne peut saisir son essence suprême ,
 Soit qu'il soit ignorant , soit qu'il sçache beaucoup .
 L'Univers est à lui de l'un à l'autre bout ,
 Et tout ce qu'il enferme est à son diadème .
 Il a tout fait pour nous ce père qui nous aime ,
 D'accord avec son verbe , et son verbe à fait
 tout

Architecte du ciel de la terre et de l'onde
 Il porte sur ses doigts ce grand globe du monde
 Et parcourt d'un coup d'œil ce vaste firmament .
 Eternel , infini , Tout-puissant par nature ,
 Il est tout ce qu'il est dans la riche structure
 Du plus vil Moucheron , et du fier Éléphant .

N O E L .

On n'entend parler que de guerre ;
 Rien n'est en paix parmi nous ici-bas ;
 Le ciel fait sa paix sur la terre ,
 Il n'est que nous qui ne la faisons pas .
 Lorsque le ciel , pour nous tant que nous sommes ,
 A crié *paix* aux hommes ;
 C'est dans ce moment ,
 Que du haut du firmament ,
 Notre Dieu descend .
 L'homme ne pouvant satisfaire ,
 Ni par œuvres ni par contrition ;
 A son offence originaire
 Qu'attendoit l'horrible punition .
 Le rédempteur est descendu lui-même
 Pour marquer qu'il nous aime
 Jusques à l'excès ,

Et nous donner de plus près
Le baiser de paix.

La continuation de ce Noël est en idiôme vulgaire , ce qui produit un bel effet.

Hé ! leu de pés , bellos pastouros ,
Rébeillas bous , et quitas bostré lex.
Lou soulel se lebo à douxo houros
Et lou xour bén à n'ex à mexo-n'ex.
Lous pastourels que gardoun dins la prado ,
Al mitan de l'estrado

Quitoun lour troupe
Per beiré l'effan noubel
Dabalat del cel.

Bol qué la pauriéro lou coubré ,
Aquel grand Diu qu'es dabalat del cel ;
Aquos praco qu'a fait son loubré ,
A Bethléem bilaxé d'Israël ,
Dins un establé où n'ou sé bés que paillo ,
Sans turquis ni muraillo.
Aqui qu'es nascut ,
Dins uno gréxo tout nud.
Atal es béngut.

Per bous douna mai de louanxés ,
Agnel de Diu , que tant souffrés per nous ,
Daissas nous uni dans lous anxés
Per un concert que sio digné de bous :
Dius de bountat , per que l'amour bous mèn-
Jusqu'à perdré l'haléno :
Toux boulén atal ,
Jusqual darré badal ,
Canta per nadal.

A U T R E.

On ne voit plus d'éclairs ,
 Qui précèdent le tonnerre ;
 On ne voit plus d'éclairs ,
 Epouvanter les airs.
 La paix succède à la guerre ,
 La joie règne en tous lieux ,
 Dans ce moment la terre ,
 La reçue des cieux.

Bénéissons l'Eternel
 De ce mystère adorable ,
 Bénéissons l'Eternel ,
 Et son Emanuël ,
 Allons pénétrons dans l'étable
 Voyons-y l'homme Dieu
 Souffrir comme un coupable
 Sans avoir donné lieu.

Infini Tout-puissant ,
 Et par essence impassible ,
 Infini Tout-puissant ,
 Il gémit en naissant.
 Sa misère est bien visible
 Il grandit en souffrant
 Aux maux il est sensible
 Plus que tout autre eufant.

Eveillez-vous , Catin ,
 Isabeau , Margot , Lifette ,
 Eveillez-vous Catin ,
 Quoiqu'il soit grand matin.
 Qu'Arnaud prenne sa musette
 Charlot son chalumeau
 Pour célébrer la fête ,
 De notre enfant nouveau.

Ils arrivent bientôt
 Au-lieu de ce grand mystère,
 Ils arrivent bientôt,
 Sans lampe ni falot.
 On complimente la mère,
 On adore l'enfant,
 Et l'on rend gloire au père
 Au haut du firmament.

A la maternité,
 De Vierge unir le miracle,
 Par la maternité
 C'est croître en pureté.
 Marie est le tabernacle
 De la divinité
 Elle en devient l'oracle
 Par son intégrité.

Prêts de s'en revenir,
 Chaque berger et bergère,
 Prêts de s'en revenir,
 Les airs font retentir,
 Des attributs de la mère,
 Du fils né pour souffrir,
 Et remplir le mystère
 D'un Dieu né pour mourir.

A U T R E.

Rébeillo té Miquello
 Quito ton lex
 Beno beiré l'estelo
 De mexo-nés.
 Lou fil de Diu
 Es tout nud sur la paillo
 Al fort d'un bén que raillo
 Per nous estré cautiü.

Qui porto la noubello
 Nous a contat ,
 Qu'al xour une piucello
 L'abio boutat.
 Al prumié pas ,
 Quand nous troubaren proxé ,
 A la mai sans reproxé
 Ouffrirén l'agniel gras.
 Nostros pastourelétos
 A l'effântet
 Faran de cent flouretos
 Un ramélet.
 Toux tant que s'en
 Pourtaren del bilaxé ,
 De lax per bel mainaxé
 Nascut à Bethléem.
 A la Sancto famillo ,
 Lou plus sçabén ,
 Fara , chosqué hommé où fillo
 Lou complimén ,
 Et li dira
 Que bexés et bexéros
 An quitat lours fouxéros
 Per bénir l'adoura.
 Xanon la mens timido ,
 Quand cal parla ,
 Per toux fusquet causido
 Per harengua.
 D'aban lou xour ,
 Et malgré la frescuro ,
 Arribount à la masuro
 Ont es l'ou Diu d'amour.
 Bous , mairé per miraclé ,
 Diguet Xanon ,
 Bous per qui lou diablé
 De cap à fond

Es abimat
 Diguas, coumo pot estré
 Que la mai del grand mestré
 Siogné dins tal estar,
 N'abés ni fé ni paillo
 Per bous couxa,
 Ni pesséto ni maillo,
 Per né crompa
 De toux coustax,
 La xélado bous glasso,
 Lou Bén passò et répasso;
 Tout es plé de verglas.
 Benés din fou bilaxé
 A nostré oustal.
 Bous et bostré mainaxé
 Serés mens mal.

Enbé bous-aux
 Xousép aura sa placo
 Fasés m'aquelo graco,
 Et bon saurési grand gaux,
 Prenés aquelo estoffo,
 En attendén,
 Que posqui d'uno coffo
 Bous fa présen,
 Per bostré fil
 Qué marfondis la glaco,
 Aurés uno bourrasso
 Et de plus un mandil.
 Quan a dit sas causotos;
 Nou parlo plus,
 Mais baizo las manotos
 Del bon xésus.
 De son bounheur
 Félicito la mairé
 Et recommando al pairé
 D'abé soïn del saubur.

Alors quadun se presso
 D'ouffrir son doun
 Et de fa sa caresso
 Al Diu poupoun.
 D'un paniéret
 Charlot tiro uno agnello
 Del damantal miquello
 Sort uu poulit bouquet.
 Quand an fait lour estréno
 Al rei del cel,
 Presqué à péro d'haleno
 Cantout Nouél;
 Et pés camis
 Célébrount sous louanxés
 Coumo fan toux lous anxés
 Que sount al paradis.

A U T R E.

Anguen, Angelo,
 Sans falot, sans caléil,
 Beiré l'estelo
 Qu'a prouduit un souléil.
 Anguen à Bethiéen
 Donn lou salut nous bén :
 D'abord dins un establé,
 Un effan toux beirén
 Qu'es admirable.
 Lou cél lou douno ;
 Xuxas d'aqui ses bel,
 Per la courouno
 Dél troné d'Israël.
 Ben coumo bien bézex :
 El a quitat son lex

Qu'es de son pai la dréxo ,
 Per naissé à mexo-néx
 Dins uno créxo.

Anguén lou beiré
 Cadun à nostré tour ,
 Car poudén creiré
 Qu'es un brazié d'amour.
 Aquel saubur parfait ,
 Nous aimo tout à-fait ;
 Nostro amo es sa mestresso ,
 Per un prudén décret ,
 De sa saxesso.

Lou céel nous dardo
 De son dibin matras ,
 Satan nous regardo
 D'un œil de galitras :
 Lou bézi tout confus
 Dins lous infers réclus.
 Se boulén sur la terro
 Xamai nou pouira plus
 Nous fa la guerro.

Bous qual apprené ,
 Que lou Diu d'Abraham
 Qu'es benguet prené
 Lihabillomén d'Adam ,
 Sans cesso per nous-aus ,
 Bol souffri sans répaus
 Co que quadun mérito
 Coumo xuxo à prépaus
 Lou Diu de bito.

A U T R E,

Trés réis qui l'on appelle
 Maxes de l'Orian ,

Condux per uno stélo ,
 Bénont en demandan ,
 Que cauqu'un leur enseigné
 L'establé bénésit ,
 Qu'aïçi-bas nostré seigné
 Per palais s'es causit.

Un pastré uno pastouro
 Que y erount per nadal ,
 Respouderount sur l'houro :
 Lou troubarés abal ,
 Dins uno créxeto
 Que li serbis de brés ;
 Tout près d'uno sauméto
 Qu'escanduro sous pés.

Aquel maisant establé ,
 Où nostré seigné nais ,
 Es bé plus vénérable ,
 Que lou plus bel palais :
 Perço qué la naissenso ,
 D'aquel saubur tan doux ,
 Bouillo per l'indigenço ,
 Salba lous peccadoux.

Réxouissez bous , mairé ,
 D'aquel ran bel effan ,
 Qu'es aïçi-bas sans pairé
 Conçut din bostré flanc.
 Abés bis trés mounarquos ,
 Malgré sa pauretat
 Récounésé las marquos
 De sa dibinitat.

A U T R E .

Quel bruit s'est ici répandu ?
 L'ange du ciel est descendu ;
 Pasteurs vous l'avez entendu ,

Crier dans la Vallée
 De venir voir le Saint enfant.
 Déjà la Galilée
 Est dans l'empressement,
 Chantons avec les anges,
 Chantons et d'esprit et de cœur
 Mille et mille louanges
 A l'enfant rédempteur.
 C'est aujourd'hui vers la minuit,
 Qu'un Dieu par son amour conduit,
 Pour nous veut paroître un proscrit.
 Auteur de la nature,
 Eternel avant comme après,
 Il fait d'une mesure
 Son superbe palais.
 Chantons, etc.
 Une vieille étable sans toit,
 De tous côtés ouverte au froid,
 Est le mystérieux endroit,
 Que la Toute-puissance,
 A voulu choisir pour son fils,
 Prémices de vengeance
 Pour les crimes commis.
 Chantons, etc.
 Qui n'a point la foi d'Abraham,
 Restera fils du vieil Adam,
 Et membre éternel de satan.
 Le mystère ineffable
 D'un Dieu fait homme pour souffrir
 Inventée à plaisir.
 Chantons, etc.
 Pour nous qui nous faisons honneur,
 De croire au besoin d'un sauveur,
 Allons et d'esprit et de cœur
 L'adorer dans sa crèche,
 C'est-là qu'il lie Belzébut,

Le terrasse, et nous prêche
Les dogmes du salut.

Chantons, etc.

Ses cris sont des leçons,
Et ses exemples des raisons,
De mourir à nos passions.

S'il n'est point en délire,
Qui voit pour soi son Dieu souffrir,

Des méchans est le pire

S'il ne sçait s'attendrir.

Chantons, etc.

Les manx qui cernent son berceau,
Sur lui s'accroîtront en monceau,
Pour le suivre jusqu'au tombeau.

La croix et le calvaire,

Ont déjà préparé l'autel,

Où Dieu dans sa colère,

Attend l'Emmanuel.

Chantons, etc.

De tout chrétien c'est-là la foi.

Le ciel, les prophètes, la loi,

Garantissent ce que je croi.

Pour expier le crime,

Dont l'homme en Adam s'est noirci,

Il faut que la victime,

Soit d'un prix infini.

Chantons, etc.

A U T R E.

Pastours sans tarda,

Cadriose leba,

Per presta l'aureillo,

A la merbeillo,

Que bén d'arriba.

De milliards d'anxés
 Cantount de lou anxés
 Que sont d'admira,
 A l'haunou d'un Christ,
 Qu'es dins un establé,
 Dius, effan aimablé,
 Se qu'aucun n'a bist.
 Ha! qu'es poulit!
 Ha qu'es abérit!
 Sa mai fenno et fillo,
 Sort d'uno famillo,
 Oû tout es bénit.
 Acos son effan,
 Que del brés disquillo,
 Lou xocq de satan.

Lous pastoureilets,
 Malgré lous grands fréxs,
 Per tant de merbeillos,
 Quitount lous oueillos,
 Et lours agnielets,
 Dins un campestré,
 Per cerca lou mestré
 D'aques anxélets
 Quan fait de moutéx
 Per lou mens un tomé,
 Pel boun Diu fait hommé,
 Tout nud sur de gléxts.
 Fan lou complot
 De prené un fagor,
 Un toupî de soupo.
 Cadua de la troupo,
 Pren un gras crabot,
 Et ban atal
 Beiré un Diu que poupo
 D'un lax birginal.
 Frémis, lucifer,

Perque d'empéi hier,
Ton vainqur t'alarmo,
Et té désarmo.
Princé d'iffer
Malgré ta guerro
N'as plus sur la terro,
De qué fa lou fier.
Amai coumo on sap,
La puro Mario
Mai d'aquel messio
Ta brizat lou cap.
Biel malhuroux,
Serpén bénimoux
Qu'un mainaxé assoumo,
N'ou scabés pas coumo
Tenta res sur nous.
Monstré infernal,
Un Diu de ta poumo
Bén gari lou mal.

A U T R E.

On dit que le sauveur est né;
Qui croit, ne peut être étonné,
D'une telle nouvelle.

Qu'il sera doux

Ce chaste époux,

De toute ame fidèle!

Les prophètes depuis Adam,
Ont prédit de ce Saint enfant,
La naissance mortelle.

Qu'il sera doux, etc.

Bethléem, le plus chétif lieu,
Est par la naissance d'un Dieu,
La cité la plus belle.

Qu'il sera doux, etc.

Allons ,

Allons , pasteurs , conjointement ,
Adorer ce divin enfant ,
Dont la mère est pucelle.

Qu'il sera doux , etc.

Nous verrons dans ce pauvre lieu
Le véritable agneau de Dieu
Sa parole éternelle.

Qu'il sera doux ! etc.

Bientôt trois rois de l'Orient ,
Viendront adorer cet enfant ;
Encore à la mamelle.

Qu'il sera doux ! etc.

A l'éclat du même flambeau ,
Nous verrons un peuple nouveau ,
L'adorer avec zèle.

Qu'il sera doux ! etc.

Ces mages vrais adorateurs ,
De l'évangile précurseurs
Seront notre modèle

Qu'il sera doux ! etc.

Leur vocation à la foi ,
Annonce que la vieille loi ,
Fait place à la nouvelle.

Qu'il sera doux ! etc.

La synagogue n'aura plus ,
Ni temple , ni loi , ni vertus ,
Ni fête solennelle.

Qu'il sera doux ! etc.

Nous verrons périr des faux Dieux
Qu'ont adoré nos vieux ayeux ,
L'étonnante séquelle.

Qu'il sera doux ! etc.

Sur nous cet enfant régnera ,
Pour nous sur la croix il mourra
D'une mort très-cruelle.

Qu'il sera doux ! etc.

Tous ceux qui suivront ses leçons ,
 Auront au ciel leurs portions ,
 A sa gloire éternelle.
 Qu'il sera doux ! etc.

A U T R E .

Heureuse et funeste pomme ,
 Dont l'éclat séduisit l'homme ,
 La terre sans ton malheur ,
 N'eût point germé de sauveur ,
 Ni pû rassembler la somme ,
 Qu'il falloit pour sa rangon.
 L'éternel , souverain maître ,
 N'eût jamais pû reconnoître ,
 Que son fils pour caution.

Devant ce profond mystère ,
 Tout raisonnement doit se taire.
 Dieu voulut dans sa bonté ,
 Qu'une Vierge ait enfanté
 Son Dieu , son fils , son père.
 C'est l'ineffable moyen ,
 Que le Tout-puissant invente ,
 Pour ne pas tromper l'attente ,
 Du coupable genre-humain.

Verbe , éternelle substance ,
 Egal à Dieu par essence ;
 De notre salut jaloux ,
 Vous venez comme un de nous ,
 Ici-bas prendre naissance.
 Du berceau jusqu'à la croix ,
 Votre énergique tendresse ,
 N'a cessé d'être en détresse ,
 Pour reconquérir nos droits.

Annoncé par les oracles ,
 Vous quittez vos tabernacles ,
 Pour vous réunir à nous ;
 Et du bonheur de nous tous ,
 Applanir tous les obstacles.
 L'enfer régloit notre sort ;
 Mais malgré sa noire envie ,
 Vous ravivez notre vie ,
 En triomphant de la mort.

Grand Dieu , majesté suprême ,
 Qu'il est juste qu'on vous aime ;
 Puisque c'est à votre amour ,
 Que l'homme doit le retour ,
 De cette tendresse extrême ,
 Qu'eut pour nous le créateur !
 Votre caution reçue
 L'éternel perdit de vûe
 Les outrages du pécheur.

A U T R E .

Hâtez-vous , grands prophètes ,
 Successeurs d'Abraham ,
 De venir à nos fêtes ,
 Dans cet heureux moment.
 Le sauveur admirable ,
 Que le ciel nous promet ,
 Est né dans une étable ,
 Au milieu de la nuit.

Voyez si c'est le même ,
 Que vous avez prédit ;
 Et que l'Être-suprême ,
 A nos pères promet.
 Vous devez le connoître ;

Puisqu'il fut revellé ;
 Voyez si c'est ce maître ,
 Qui doit être immolé.

Témoins de la misère ,
 Dont il est tout couvert ,
 N'ayant qu'une chaumière ,
 Sans porte ni couvert ;
 Nous avons peine à croire
 Que la divinité ,
 Ait pû mettre sa gloire
 Dans tant de pauvreté.

Au lieu du plus beau Louvre ,
 Qu'aient jamais eu les rois ;
 La détresse le couvre ,
 Et le met aux abois.
 Confidens authentiques
 Des grands secrets de Dieu ,
 Voyez dans vos rubriques ,
 Si c'est l'enfant Hébreu.

Cet état de détresse ,
 Dit un Etre impuissant ;
 Et sa grande foiblesse ,
 Un pur et simple enfant.
 Le verbe dans les langes ,
 Qui se nourrit de lait ,
 Dit des choses étranges ,
 Qui choquent en effet.

Expliquez-nous , prophètes ,
 Ce mystere inoui ;
 Soyez nos interprètes ,
 Et parlez-nous de lui :
 Le verbe à la mamelle
 Offre , je ne sçais quoi ,
 Qui fait que l'on chancelle
 Sur ce dogme de foi.

Bergers , répond Elle ,

Ne vous abusez pas ;
 C'est le sort du messie ,
 D'être tel ici-bas .
 Pour être le modèle
 De toutes les vertus ,
 Il falloit que son zèle
 Réformat tout abus .
 Dans le plan ineffable
 De la rédemption ,
 Dieu veut pour préalable
 L'humiliation ;
 Une souffrance extrême ,
 Un entier dénûment ;
 L'abandon de soi-même ,
 Et des œuvres d'Adam .
 L'orgueil fit le grand crime
 De tout le genre-humain .
 Quel Etre assez sublime ,
 S'il n'eût été divin ,
 Auroit , pû satisfaire
 A l'Eternel fâché
 S'il n'eût fait le contraire
 De l'acte du péché .
 Il falloit qu'il fut homme ,
 Pour être rédempteur .
 Eût-il payé la somme
 Que devoit le pécheur ,
 S'il n'eût été capable
 D'expier sur son corps ,
 Les forfaits du coupable
 Qu'il figuroit alors ?
 Il suit le cours de l'âge
 De notre humanité ,
 Pour fixer d'avantage
 Notre crédulité .
 S'il eût voulu paroître

Autre qu'on ne l'a vû,
 On eût douté peut être
 Qu'il fut un homme Dieu.

L'accord des deux natures
 Est un secret divin,
 Que toutes nos mesures,
 Voudroient atteindre en vain.
 Il seroit téméraire,
 A l'orgueilleux mortel,
 De sonder un mystère
 Qu'à caché l'éternel.

Dans l'empire céleste
 Tout est vu clairement,
 Ainsi que nous l'atteste,
 La voix du Tout-puissant.
 Respectons les nuages
 Dont Dieu veut se couvrir,
 Bornons nous aux hommages
 De sçavoir obéir.

Arnaud Daubasse, étoit dans l'habitude de se rendre à toutes les Foires de Bordeaux pour y acheter les matières premières qu'exigent sa profession de Penier en cornes. Un jour les Peniers établis dans cette Ville, qui ne connoissoient pas que *Daubasse* fut quelque chose de plus que leur Collègue, jugèrent à propos de former opposition à l'exportation de ses cornes, *Daubasse* irrité d'une telle vexation, court s'adresser aux autorités qui avoient ordonné l'injustice. Environné de ses oppresseurs, il prend la parole est dit. Comme cette pièce ingénieuse perdroit beaucoup, si l'on y faisoit les corrections dont elle paroît susceptible, l'Editeur s'est bien gardé d'en faire la moindre.

Messieurs les héros de Thémis ,
 Puisque l'Eternel vous a mis
 Sous l'étendard de la justice ,
 Comme un rat près du chat qui dort ;
 Si j'ai droit , soyez-moi propice ;
 Mais condamnez-moi si j'ai tort.

Je viens comme les autres fois
 Pour faire mes petits emplois ,
 Et l'on veut y mettre des bornes.
 Des Normands et des Miquelets ,
 Etablis autour du palais
 Viennent s'opposer à mes cornes.

Chez la raison je suis niché
 Puisqu'au dernier qui fait marché
 La marchandise se délivre ;
 Et par-là je veux faire voir ,
 Que puisque le négoce est libre ;
 C'est donc moi qui les dois avoir.

Faut-il , que de tous les marchands ,
 Qui quittent femmes et enfants ,
 Le nés ne soit plus qu'une bête ?
 Ayant déjà payé comptant ,
 Seroit-il beau que leur emplette
 Fut faite pour un habitant ?

Un habitant à le loisir
 D'acheter et de choisir ,
 Puisqu'il a le temps à sa guise :
 Un étranger qui vient exprès ,
 Chargé de fatigue et de frais
 N'auroit donc point de marchandise ?

S'il en est ainsi dans Bordeaux
 Ce charmant rivage des eaux
 Deux foires n'en vaudroient point une.
 Messieurs , vous l'allez mériter

Pour n'y pas laisser acheter
De marchandise si commune.

Des cornes ! il en est par-tout :
Le monde en est plein jusqu'au bout
Plus encore des invisibles.
Ne voient-ils pas, ces malheureux,
Que je ne prends que les visibles
Pour laisser les autres pour eux.

Le succès de Daubasse dans cette affaire plus que comique, la tournure singulière et plus ingénieuse encore qu'il employa, fit dans Bordeaux la sensation rapide des grands événemens. Il n'y eût que ses Adversaires, qui, irrités et confus, hasardèrent une nouvelle tentative auprès de l'Intendant de la Province, qui crut s'amuser, en faisant semblant de vouloir s'en occuper. Daubasse qui ignoroit ce qui se passoit, fut fort étonné de recevoir l'ordre de se rendre à l'Intendance. Il soupçonna ce que cela pouvoit être, et chemin faisant, il prépara ses moyens de défense. Il en fut totalement convaincu quand il vit ses Adversaires. Dès qu'il lui fut permis de parler il s'exprima comme il suit :

Seigneur dont l'austère équité,
Ne sçait s'adapter à des bornes,
Pour vous dire la vérité,
Ces gens que vous voyez si mornés
Ont eu l'atroce lâcheté
De vouloir m'enlever des cornes
Achetées en argent compté.

Est-il la moindre ressemblance,

Entre

Entre mes cornes et les leurs ?
 Que demande donc cette engeance ?
 Que veut-elle par ses clameurs ?
 S'ils ne sont pas de vrais voleurs ,
 Ils sont du moins dans la démence
 Je consens de perdre une somme ,
 Telle qu'ils la voudront , en cas
 Que voulant visiter mes sacs ,
 On y trouve une corne d'homme.
 On y verroit plutôt un Gnomé
 Où les oreilles de Midas.
 Ce qu'on achere en temps de foire ,
 Est de plein droit aux acquéreurs.
 Monseigneur , vous pouvez le croire ,
 Je n'ai point acheté les leurs :
 Dans mon petit laboratoire ,
 Elles seroient de non-valeurs.
 O vous que la raison implote ,
 Jugez combien sont dangereux
 Ces hardis suppôts de Pandore.
 Hé quoi ! chacun porté ses deux
 Et l'on veut les miennes encore !
 Et vous dont la vertu s'honore ,
 Seigneur , ordonnez que ces gueux ,
 Jusqu'à leur guérison chez eux ,
 Prennent leur dose d'Ellébore :
 Que moi depuis long-temps oiseux
 Et qu'un trop long ennui dévore
 J'aïlle réjoindre mes ayeux.

La sentence de monsieur l'Intendant fut ver-
 bale et courte : elle étoit conçue en ces termes :
 mes amis , il est avéré que vous avez chacun vos
 cornes. C'est une propriété que je dois respecter.

Ainsi je juge que vous jouirez tout de vos cornes
 en toute propriété, et que vous en ferez l'usage
 que vous jugerez à propos : chacun peut se re-
 tirer. Comme Daubasse s'en alloit, l'Intendant
 le fit rappeler : pour avoir le plaisir de s'entre-
 tenir avec un homme qui lui parut extraordinaire.

A MONSIEUR DE BARWIC.

Commandant de la Province de Guienne.

É P I T R E.

Tor, Français et Breton, favori de Bellonne,
 Boulevard de la France, appui de sa couronne,
 Barwic, daigne écouter la voix d'un artisan,
 Qui rime quelque fois sans trop savoir comment.
 Bien que j'ignore encor l'art de lire et d'écrire,
 Quelque fois cependant, je chante sur ma lyre,
 Les talens, les vertus, les exploits des guerriers,
 Qui sçavent comme toi se charger de lauriers.
 Je ne sçais ce que c'est que Cancer, Capricorne ;
 Mais je sçais travailler aux ouvrages à corne.
 Je laisse à Copernic à Descartes à Newton,
 Le soin de parcourir le céleste orison.
 J'abandonne à Molière, à Racine, à Corneille,
 Le soin et le plaisir d'enchanter ton oreille.
 Ne pouvant méditer Virgile et Juvenal,
 Ni lire Bossuet, Nicole, Arnaud, Pascal.
 Et n'ayant d'autre appui que ma crasse igno-
 rance,
 Plus qu'un autre j'ai droit à ta noble indulgence.
 Quand j'ose quelquefois contrefaire Apollon,
 Et sourire aux neuf sœurs dans le sacré yalon,
 Il faut qu'un grand sujet par lui-même sublime,

Réveille mes transports et m'entraîne à la rime.
De mes cornes alors je quite le métier,
Et cours près d'Apollon placer mon atelier.

Je l'ai fait quelque fois, lorsque la renommée;
Sur son aile rapide apportoit de l'armée,
Le récit des exploits des guerriers généreux
Qui couroient de l'honneur les sentiers épineux.
J'ai senti ce beau feu circuler dans mes veines,
Quand ton bras abatoit les cohortes hautaines,
Que l'aigle des Romains opposoit aux Bourbons.
Conduits par ta valeur, nos braves escadrons,
Malgré les grands efforts de l'autriche en furie
Donnèrent un Bourbon au trône d'Ibérie.
Sans nos braves soldats, sans Vendome et sans
toi,

L'Espagne de l'Autriche auroit reçu son roi.
Le droit de nos Bourbons étoit incontestable,
L'Allemand croit le sien encor plus respectable.
Résolus l'un et l'autre à ne jamais céder;
Ils donnent à leurs bras le soin de décider.
Les arbitres des rois sont le fer et la flamme;
Mais pour le duc d'Anjou la justice réclame.

Barwic, c'en fut assés pour toi pour tes soldats
Pour vous rendre vainqueurs dans vos nombreux
combats,

Et donner à l'Espagne un prince légitime.
L'Autriche eut elle pâ, sans se noircir d'un crime
Donner à l'Ibérie un autre souverain,
Que celui que la France a donné par ta main?
Tout comme Henry le grand, l'idole de la France
Philippe à dû régner par son droit de naissance.

Ce titre respectable à tous les rois connu,
Eut besoin de ton bras pour être soutenu.
L'Autriche par malheur, fière de son intrigue,
Fait agir dans les cours les ressorts de sa brigue.
En Espagne son nom lui fit des partisans,

Et parmi le bas peuple et parmi tous les grands,
La voix de l'équité n'étoit plus entendue,
Et celle de l'honneur devenoit inconnue.

Il fallut se livrer au hazard des combats,
Noircir l'aigle et les lis, de l'outrage des trépas.
L'héritier ne pouvoit jouir de la couronne,
Qu'on renversant d'abord les barrières du trône.

Lorsqu'on te confia cet intérêt sacré,
De tes rares talens on étoit assuré.

Quel héros dans ces jours en valeur te surpasse ?
Quel autre auroit montré ton énergique audace ?
Ton flegme réfléchi faisoit croire aux soldats,
Que tu tenois soldé le fier Dieu des combats,
Et que ta voix étoit un ordre à la victoire,
De venir à ton gré te couronner de gloire.

Que l'Èbère soumis et tranquille aujourd'hui,
Rapporte son bonheur à ton amour pour lui,
Il seroit un ingrat s'il n'étoit pas sensible,
Au repos qu'il doit tout à ton bras invincible,
Seroit-il ce qu'il est, si l'aigle des Romains,
Au mépris de la France eut réglé ses destins ?
Je ne préjuge pas; mais je dis que Philippe,
Étant un des Bourbons posera pour principe,
De régner, non pour lui, comme bien d'autres
rois;

Mais pour le bien du peuple et le maintien des
lois.

Philippe possesseur de toutes les Espagnes,
Est l'éloge accompli de tes belles campagnes.
Il ne te reste plus à l'ombre des lauriers,
Qu'à jouir des honneurs, qui sont dûs aux
guerriers.

Aujourd'hui que le roi, content de tes services,
Pour te récompenser de tes longs sacrifices,
Te confie les soins d'un grand gouvernement,

Tout le peuple charmé croit toucher au moment,
 Où la félicité doit devenir commune,
 Et tout homme opprimé secouer l'infortune.

Quel délice enchanteur pour un cœur gé-
 néreux,
 D'être mis dans le cas de rendre un peuple heu-
 reux !

Des Dieux ce fut toujours, la grande jouissance,
 Et ce sera la tienne, ainsi que l'assurance,
 Que désormais aura le moindre citoyen,
 Que de tous par amour tu seras le soutien,
 Tu n'as plus à remplir une tâche scévante,
 Telle qu'aux champs de mars tu l'avois sous ta
 tente.

Un guerrier vertueux, mieux il fait son devoir,
 Plus il a des objets lamentables à voir.
 S'il n'est point à combattre, il s'applique à s'ins-
 truire,

De l'art de massacrer, dévaster ou détruire.
 Tes devoirs d'aujourd'hui, sont des devoirs heu-
 reux,

Analogues au cœur des hommes vertueux.
 Les paisibles plaisirs dûs aux âmes bien nées,
 Te dédomageront des pénibles années,
 Que tu viens de traîner dans l'horreur des combats,
 Pour assurer l'Espagne à ses vrais parents.

Après avoir bravé la foudre et les tempêtes,
 Jouis dans le repos du fruit de tes conquêtes :
 Oublie qu'il existe encore un champ de mars,
 Et vers nous et vers toi tous tourne tes regards.
 O Barvrie, si tu suls, ce céleste système,
 En vivant pour nous tous, tu vivras pour toi-
 même.

Monsieur le duc de Biron, étant dans sa terre

de ce nom, ayant entendu parler de Daubasse comme d'un homme extraordinaire, témoigna beaucoup d'envie de le voir. Daubasse ne tarda pas à le sçavoir, et à se rendre au château de Biron, éloigné de quatre lieues de Villeneuve, malgré la répugnance qu'il avoit de se produire. Quelques gentishommes de la suite de monsieur le duc, se trouvoient aux avenues du château lorsque Daubasse arrivoit. Ne le connoissant pas on lui demanda qui il étoit, où il alloit, et ce qu'il vouloit. Sans autre préparation, Daubasse leur pond par ces vers.

Noblesse qui vivez sous l'empire des lis,
 Vous voulez, dites vous, apprendre qui je suis!
 Je suis un artisan qu'on appelle Daubasse,
 Qui tantôt sur la corne, et tantôt au parnasse,
 Fais selon le besoin des peignes ou des vers,
 Coulant des jours heureux dans ces travaux divers.
 L'un fournit chaque jour au besoin de ma vie,
 L'autre attire sur moi tous les traits de l'envie.
 Conduit par le respect, amené par mon cœur,
 Je viens dans ce château rendre hommage au
 seigneur.

Indiquez moi messieurs, ce héros de la France,
 Plus grand par ses vertus, qu'il ne l'est par
 naissance.

Ces messieurs plus qu'étonnés de ce qu'il venoit d'entendre, s'empressent de conduire Daubasse à monsieur le Duc, à qui ils dirent: voici monseigneur le fameux poète de Villeneuve dont on parle tant, qui vient vous rendre ses hommages. Dans le moment Daubasse prend la parole et dit:

C'est à toi, grand Biron, que ma muse s'adresse,
 Pour s'unir aux transports de la vive allégresse,
 Qu'éprouve en ce moment ce fortuné climat.
 Chacun en te voyant pense voir de l'état,
 Le ferme défenseur, dont la brulante foudre,
 A réduit tant de fois nos ennemis en poudre.
 Sans doute après Turène, aucun de nos guerriers,
 Ne recueillit autant et d'aussi beaux lauriers.
 Qui peut sans s'attendrir voir tes larges blessures,
 Ton bras gauche emporté, les milles murtrissures
 Qui brillent sur ton corps comme un ciel étoilé ?
 En France quel héros s'est-il mieux signalé ?
 Ta race, des guerriers est une pépinière,
 Dès long-temps devenu un bien héréditaire,
 Dont chacun des enfans ayant sa portion,
 L'embélit et l'augmente avec profusion.
 Tout l'univers à sçu que tes nobles ancêtres
 Ont dans l'art des combats été les plus gran-
 maîtres.

Dans les champs de l'honneur qui ta vû mois-
 sonner,

Confesse qu'après toi, l'on ne peut que glaner.
 Il semble que tu tiens la victoire à tes gages,
 Tant on la voit souvent te rendre des hommages.
 L'as-tu mise au cadastre au rang de tes vassaux ?
 Dès qu'elle se plaît tant à suivre tes drapeaux,
 Il faut que les Biron, dans quelque vieux registre,
 De leur droit aux exploits aient trouvé quelque titre.

Qu'il en existe ou non, il doit peu t'importer,
 Quand les droits ont prescrit, peut-on les contester ?
 Tout titre qui se perd dans quelque titre antique,
 Est pour tout possesseur un titre magnifique.
 Les hauts faits que transmet la poussière des tèm,
 Sont les plus assurés de tous les monumens.
 L'histoire des Héros que ronge la poussière,
 Est la plus authentique et la moins mensongère.

Quand dans mille ans d'ici l'on dira qu'à Landeau,
 Biron couroit au feu comme un canard à l'eau;
 Les fastes qui feront en détail cette histoire,
 S'il viennent à périr; toi, Biron et la gloire,
 N'en parviendrez pas moins à l'immortalité.

Elle est de père en fils une propriété,
 Dont le pouvoir survit au caprice des âges.
 Et qui malgré l'envie a toujours ses hommages.

Jusqu'à ce que la France ait besoin de ton bras,
 Daigne vivre avec nous dans ces heureux climats,
 Pour jouir du plaisir que cause ta présence.

Te voir, pour tout le peuple est une jouissance.

Quel que soit le respect de tes bénis vassaux,

Villeneuve à chacun donne d'heureux rivaux,

Qui, comme bons voisins doivent sans jalousie,

S'entraîmer, se servir, comme toi la patrie.

*Sans cesser de parler, Daubasse se tourne du côté
 de madame la Duchesse & lui dit:*

Et vous qui par état vivez dans le repos,

Pour nous perpétuer la race des héros,

Et qui devez, madame, avoir part à leur gloire,

Et vivre tout comme eux au temple de mémoire;

Daignez d'un artisan qui n'est pas un Crésus,

Accueillir le tribut qu'on doit à vos vertus

En exprimant ses vœux et sa reconnoissance,

Il n'est que l'interprète et l'écho de la France.

Celle qui fit les Dieux fut Déesse elle-même,

Et mérita par la sa dignité suprême.

L'eut-elle pas été; ses soins le méritoient

Pour avoir aux mortels rendu ce grand bienfait.

Dèsque

Dès que Daubasse eut fini sa harangue , monsieur le duc lui dit : la renommée m'avoit dit de vous bien des choses extraordinaires , et si extraordinaires , que je m'étois décidé à n'en croire qu'une portion. Aujourd'hui que je me suis convaincu par moi-même , j'en crois plus qu'elle ne m'en a appris. Vous n'avez rien exagéré en parlant du zèle des Biron à servir la patrie : mais je regarde comme une licence Poétique , ce que vous dites de moi personnellement. Les licences poétiques sont des fautes de l'espèce qu'on pardonne sans répugnance. Venez mon cher Daubasse que je vous témoigne ma juste sensibilité par une embrassade

Réponse de madame la Duchesse.

Je n'aurois jamais pensé que dans ces temps , qui ne sont point des temps fabuleux , ni de chevalerie errante , une femme peut se mettre dans l'esprit qu'elle pourroit vivre dans la postérité la plus reculée. Je me le persuade aujourd'hui très-fortement , par la raison que vous m'avez donné une place dans vos vers. Je vous devrai mon immortalité , recevez l'aveu de ma reconnoissance.

Daubasse fut retenu pendant trois jours au château , caressé comme l'auroit été un ami de prédilection. Monsieur le duc voulut l'avoir toujours à sa table et à son côté , dans l'espoir qu'un homme de génie comme lui , diroit toujours nombre de jolies choses. Il ne se trompa pas. Daubasse fit des quatrains des sixains , des rondeaux et des épigrammes. Peu de ces poésies légères sont parvenues jusqu'à nous. Nous regrettons surtout les vers qu'il fit à la sœur de monsieur le Duc qui étoit pour lors au château , et dont la beauté avoit de la réputation.

Le domestique qui étoit chargé de servir Daubasse à table avoit extrêmement trempé le vin. Dans l'intervalle d'un coup à l'autre, il lui vint une idée qu'il ne voulut pas perdre, d'autant que monsieur le Duc, qui entendoit très-bien le langage du pays, lui avoit déjà fait compliment, sur ce qu'il avoit ouï dire, qu'il faisoit aussi joliment les vers patois, que les vers françois. Dès qu'il eut rangé ses idées dans la tête, il se fit porter à boire. A peine eut-il eu porté le verre sur les lèvres, qu'il discontinua de boire, pose son verre sur la table et dit :

Lous Diûs qué font al Cél, bibount de l'ambrouzio,

Amai coumo nous aus bébount lou bon nectar;
Mais crénto de tomba d'un cop dapoupléxio,
An bien soien dé métré touto l'aiguo à l'escard.

Bous n'ou sés pas bailét dé carrêûs ni dé piquo;
Mais bizi qué zou sés dé la damo dé cur,
Bous dibés donc sabé, qu'uno biello rubriquo,
Dis qu'un bi coumo quo, diû sé béuré tout pur.

Bous débés rémarqua coumo causo siguro,
Qué quand sérias bailét dé la damo dé flous,
Bous débés d'aquéel bi, fa touxour la méuro,
Et Sur-tout obsérba, dé l'ou douna tout blous.

Après avoir beaucoup ri et admiré le génie de Daubasse, monsieur le duc dit aux domestiques de servir le vin comme Daubasse le voudroit. Alors Daubasse dit à monsieur le duc que le vin étoit ce qu'il devoit être, et qu'il n'avoit mis au jour ces vers, que pour ne pas perdre une idée qu'il avoit eue.

Dans le temps que Daubasse étoit à se promener avec monsieur le Duc et toute la compa-

gnie , arrive un jeune gentilhomme , marié depuis peu avec une femme superbe , dont il étoit fort jaloux. Il venoit faire sa révérence à monsieur le duc. Du temps qu'il étoit à remplir les premières étiquées du cérémonial avec monsieur le duc , on eut le temps de prévenir Daubasse de ce que tenoit ce gentilhomme , afin qu'il eut le temps de préparer quelque chose , parce qu'on le mettoit en même de lui parler. Ce qui arriva comme on l'avoit prévu. Daubasse agacé par le nouveau venu , lui dit :

Des cornes je suis un marchand ,
 Qui n'achète que pour revendre.
 Comme je ne veux point surprendre ,
 Je vends toujours au prix courant ;
 Aussi j'achète également.
 A Villeneuve est ma boutique ,
 On y trouve de quoi choisir ,
 Ceux qui me donnent leur pratique
 N'ont jamais à se repentir ;
 Si vous n'y voulez point venir ,
 Et que vous vouliez de mes cornes ,
 Monsieur , j'en porterai chez vous ,
 Dont le poli luisant et doux ,
 Vaut mieux que celui des licornes.
 Aucun artiste du pays ,
 Si bien que moi ne les façonne ;
 Ma boutique en a de tout prix
 Que sans trop marchander je donne.

On rit beaucoup de cette petite pièce de vers , sur-tout monsieur le duc ; mais on s'amuse encore plus de la stupide contenance du jeune gentilhomme , qui ressembloit plus à une statue pétrifiée qu'à un être vivant.

Un jour que monsieur le maréchal duc de Biron, qui se plaisoit beaucoup à la société de Daubasse, étoit à s'entretenir avec lui dans une des allées du château; des gardes menèrent un pauvre paysan chargé d'un robuste fagot de bois qu'ils disoient avoir été volé dans les domaines de monsieur le Duc. Daubasse qui vit bien que ce vol, en le supposant vrai, étoit un vol de nécessité, entreprit de parler en sa faveur. Après que monsieur le maréchal eut achevé de décharger un courroux menaçant, mais fictive, Daubasse lui adresse les vers suivans, qui eurent plus de succès qu'il n'en espéroit. Monsieur le Duc ordonna non seulement qu'on laissât à ce Paysan le bois qu'il avoit volé; mais encore qu'on le fit boire et manger. Les vers sont en patois, parce que monsieur le maréchal à qui Daubasse en avoit fait d'autres qu'on a égarés, les préferoit aux vers français.

Monseigneur bous béséz qu'aquel hommé à sa
mino

Annouço pérsigur un paysan bién pauras,
Gairas lou per daban, gairas lou pér l'esquino,
Nou béséz qu'un xipou tapissat dé pétas.
Son cap és sans capél, sas cambos sans débas;
Mai qu'un bermé affamat, la pauiéro l'ou mino.
Pér aquél malhuroux démandi pas dé graço;
Pér l'exemplé al contrari, boli qué sio punit;
A conditiou pouttant que soun boy més en masso,
Pésara lous lauriers, qué bous abés cuillit.

Monsieur le maréchal passant par Villeneuve d'Agen pour se rendre à sa duché, reçut les hommages de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la ville. Daubasse ne peut le voir dans

cette occasion. Il s'étoit présenté , mais le capitaine des gardes qu'on avoit prévenu , ne voulut pas le laisser entrer. Il est bon de remarquer que ce capitaine étoit un camard de la plus ridicule espèce. Peu de temps après monsieur le maréchal ayant Daubasse chez lui, demanda devant son capitaine de gardes , pourquoi il n'étoit pas venu le voir lors de son passage par Villeneuve. Daubasse lui répondit par les vers suivans :

 Votre capitaine de garde
 Ne me trouvant pas à son gré
 Sans mousquet et sans halebarde
 Me fit descendre le degré.

Avec cet air mignon , qui toujours l'accompagne,
Me dit très - galamment d'aller sur la montagne,
 Dire mes vers à ma merci.

Comme je n'aime rien tant que l'obéissance ,
Sans vous dire mes vers , grand maréchal de
 France ,

Je m'en fus plus camard que lui.

Il n'y avoit pas long-temps que Daubasse avoit quitté le château de Biron , pour se rendre chez lui auprès de ses cornes , lorsqu'un jeune amant désespéré vint le trouver , pour le prier et supplier de le venger d'une insulte sanglante , qu'il venoit de recevoir de la part d'une demoiselle perfide , qu'il avoit éperdument aimée. Cette traîtresse , dit le jeune homme , a souffert mes assiduités pendant près de vingt mois , dans l'espoir d'un mariage auquel son cœur paroisoit se prêter aussi sincèrement que le mien. Nul obstacle de la part des parens , encore moins du côté de la fortune. Il y a un mois et demi qu'elle a eu la noirceur de me congédier sans autre raison que

celles de son caprice, et de contracter avec un autre. Elle a épousé aujourd'hui dans la matinée, et dans l'excès de sa sottise joie, elle a eu l'insolence de m'envoyer une boîte remplie de feuilles de lauriers toutes flétries. Vengez-moi, s'il vous plaît d'une telle perfidie. Daubasse qui n'étoit pas certainement un redresseur de tors, se prêta pourtant aux désirs du jeune homme, et lui fit écrire tout de suite le quatrin qui suit :

Faut-il que ton perfide cœur,
M'envoie de son amour un présent si funeste !
Après m'avoir donné ta fleur ;
Tu ne pouvois avoir que des feuilles de reste.

Un jeune homme habitant de la campagne, rempli d'une foule de ces belles qualités, qui rendent la jeunesse recommandable, jouissant d'une fortune qui s'étendoit bien au-delà de la médiocrité, avoit pris une belle fantaisie pour une demoiselle, qui n'avoit pas encore atteint sa quinzième année, à qui sa grand-mère avoit donné par mignardise le nom de Titi. Elle étoit jolie dans son tout, et magnifique dans le détail de ses agrémens ; deux beaux yeux surmontés de deux sourcils noirs et bien garnis, roulant dans un orbite bien étendu, une bouche où il sembloit qu'on avoit incrusté le corail ; un éclat que l'aurore n'auroit pas dédaigné ; une fraîcheur que la Reine des fleurs eut peut-être enviée, avoient fait une telle impression sur le cœur du jeune homme, qu'il n'avoit aucun repos, tant qu'il étoit éloigné

de l'objet chéri. Son habitation, qui étoit à la distance d'une lieue de Villeneuve, n'étoit point un obstacle à ses courses, non plus que le dérangement des temps, l'âpreté des saisons et la difficulté des chemins. Il se rendoit dans toutes les sociétés, où il prévoyoit pouvoir rencontrer l'objet de son amour. Il étoit superbe danseur, mais tous ses membres se refusoient à ce charmant exercice, lorsqu'il ne dansoit pas avec Titi. Titi dont le cœur n'avoit pas encore jetté les hauts cris, ne sçavoit montrer aucune de ces démonstrations, qui sans donner des assurances, n'excluent pas tout espoir. Ce malheureux jeune homme se désespéroit en secret. Il avoit parlé et fait parler; mais toutes les réponses, étoient des reponses de mort pour lui.

Croyant tout désespéré, et ne sçachant plus que devenir, il lui vint dans l'esprit de s'adresser à Daubasse. Pour lui faire quelques vers qui peussent amolir le cœur de cette charmante inhumaine. Il vint donc trouver Daubasse, et lui fit sa confession. Daubasse qui le connoissoit pour un brave jeune homme, qui voyoit que la condition des deux familles, tant du côté de la naissance, que de la fortune ne pouvoient point former des obstacles insurmontables, ne fit aucune difficulté de se prêter. Il dit au jeune homme: venez ce soir, portez du papier et une plume et de l'ancre. Tout en travaillant à mes cornes, je reverrai à votre affaire.

On sent bien que le jeune homme feut très-exact. Rendu, Daubasse lui dit: mon cher monsieur, la demoiselle dont vous m'avez parlé, et qui sera un jour ma parente, est d'un âge où l'on ne devoit pas s'étonner, quand elle de-

seroit plus de soin à sa poupée qu'à quelque jeune homme que ce soit. Son cœur jusqu'ici n'a fait que balbutier ; attendez qu'il se soit prononcé fortement , et ce que vous croyez indifférence , prendra un caractère qui vous dédommagera de vos alarmes. Vous lui ferez passer les vers que je vais vous dicter. Elle les lira peut-être avec indifférence ; mais elle les gardera. Il viendra un temps , et ce temps n'est pas éloigné , que son cœur commencera à rever , et elle reviendra à la lecture de vos vers avec quelque intérêt. Chaque jour verra de nouveaux progrès. Alors vous lui ferez passer d'autres vers que je vais vous donner aussi , et j'espère que la besogne se finira à votre satisfaction , écrivez.

Plus qu'un autre à l'amour j'aurois été sensible ,
 Un goût trop délicat suspendoit tous mes feux ;
 Ce que je désirois paroisoit impossible ,
 La reine de Cypris n'eut pû remplir mes vœux.

Je voulois pour aimer une beauté parfaite ,
 Qu'elle eut dans ces beaux yeux une vive douceur.

Auroit-elle manqué d'un cheveu sur sa tête ,
 Dans l'instant eut péri mon amoureuse ardeur.

Je voulois sur son front voir un air de noble
 blesse ,
 Qui , réveillant l'amour , inspirat le respect ;
 Qu'elle eut dans son esprit de la délicatesse ,
 Alors je devenois amoureux tout-à-fait.

Mon projet paroisoit un enfant du délire ;
 Cythère , disoit-on n'a vu rien de si beau ,
 Chacun à mes dépens se permettoit de rire ,
 Et moi du tendre amour j'étaignois le flambeau.

J'avois

J'avois perdu l'espoir de trouver ce prodige,
Lorsqu'un heureux hasard vint t'offrir à mes
yeux.

Oui, Titi je te vis, ce n'est point un prestige,
Dans mon cœur ta présence aluma mille feux.

Vous devez croire, mon cher monsieur, que ces vers auront quelque succès. Si l'amour ne les accepte pas encore, la vanité les accueillira; et dans peu je vous l'assure, l'un et l'autre agiront à l'unisson. Nous ne sommes pas bien éloignés du premier jour de l'an; à cette époque vous pourrez lui faire passer les vers que je vais encore vous dicter.

Pourquoi vous souhaiter de nombreuses années,
Titi, quand vous perdez le printems de vos jours?
La nature vous fit pour les tendres amours,
Et vous osez trahir vos belles destinées!
Aux transports d'un amant qui ne voit que
vos charmes,

Pourquoi n'opposez-vous que d'austères rigueurs?
Un regard tariroit la source de ses larmes,
Et vous prenez plaisir à voir couler ses pleurs!
Quand voudrez-vous suspendre, adorable in-
humaine

Le barbare plaisir de faire mon tourment?
Je souffre mille maux, et je vous dis certaine,
La déchirante mort du plus fidèle amant.
Si je pouvois du moins dans quelque solitude,
Trouver un sûr remède à l'excès de mes maux.
J'irois m'y délasser de la sollicitude,
Que me causent l'ingrate, & mes heureux rivaux.
Que dis-je malheureux!..... il vaut mieux que
je meure,

Mon martyre seroit trop cruel et trop long ;
 Si ma condition n'en devient pas meilleure ,
 Mon choix est déjà fait ; le trépas sera prompt .
 Oui , cruelle , c'est vous , et votre barbarie ,
 Qui creusez lentement mon funèbre tombeau ,
 Quand vous savez pourvoir , d'une innocente vie ,
 Par un tendre regard raviver le flambeau .
 Quoi je meurs , et mourant , j'adore l'inhumaine !
 Quoi je meurs et mourant , j'adore ses appas !
 Je devrois la haïr et maudire ma chaîne ,
 Et mon amour me suit dans la nuit du trépas .
 Je voudrois vous sçavoir très - constamment
 heureuse ;

Mais mon ombre après moi troublera vos plaisirs .
 Vos remords que j'égalé aux serpens de Méduse
 Viendront vous déchirer , jusques dans vos desirs .
 Il est encore tems , puisque je vis encore ,
 D'éloigner loin de vous un sort si malheureux ;
 Commencez à chérir l'amant qui vous adore ,
 Et nos cœurs s'uniront par le plus saint des nœuds .

Daubasse étoit accoutumé à se voir arrêté fré-
 quemment , soit par des Citoyens qui se faisoient
 un délice , de profiter quelques momens de sa
 société , soit par d'autres personnages de moindre
 valeur. Villeneuve est une jolie petite ville , que
 le Lot rivière navigable sépare en deux. Un
 pont que les gens de l'art trouvent admirable
 forme une communication aisée. Un jour que
 Daubasse le traversoit , se trouva arrêté par
 six muscadins du tems , c'est-à-dire par six jeunes
 désœuvrés , qui , ne sçachant que faire de leur
 loisir , s'épuisoient à le perdre en disant des
 bavardises , auprès de deux muscadines , qui
 elles-mêmes ne sçavoient pas trop comment

employer leur inutilité. Ils ne voulurent pas le laisser aller qu'il n'eût dit en vers quelque gentillesse aux deux muscadines. Daubasse qui n'étoit pas un partisan outré de ces êtres frivoles, s'en défendoit avec opiniâtreté. Cette petite altercation attira une coue qui environna les six muscadins, les deux muscadines et le Poète, qui pour s'arracher à leur obstinée importunité, dit :

Touto la bito aïbis amai beiréi touxour,
 Qu'un âsé qualqué sio tant la nex que lou xour,
 Aprou pér son sadoul d'un fagot dé caussidos,
 Sio que siogount del xour ou la béillo cuillidos.
 Aici gnia que dus pés, lou pastenc séra court,
 Car bési siéx Martis qué lour rodount al tour.

Es bertat qu'aquélos caussidos,

Sont bien frésquos et bien nourridos :

Qués aquo si bous plaît, dins un parc de l'amour ?
 Aquos un recouxou dins lou bec d'un Vautour,
 Sé nostrés siéx Martis qué bés-én én parado,
 Couffaxs én miquélets, bastinaxs dé bélour,
 Ne boluont un boussi pér mixa tour-à-tour
 Pér çadua gni aura pas uno méxo boucado.

Daubasse étoit un jour au château de Rigoulières à deux lieues de Villeneuve. La compagnie étoit ce jour-là très-nombreuse ; la Dame du château passoit pour une des plus belles personnes de la province. Elle étoit très-attachée à Daubasse, parce que le poète lui disoit à propos des gentilleses qui la flattoit. Après le dîner on proposa la promenade. Dans le cours de cette promenade, il fallut traverser un ruisseau sur une poutre, appelée *palanquo* dans le lan-

gage du pays. Dans l'instant plusieurs mains s'offrirent à la Dame, qui sut distinguer celle de Daubasse. Celui-ci, flatté de la préférence, lui dit en la tenant par la main :

Bous sés bello coumo lou xour ,
 Xamai la néû séra ta blanquo ;
 Pér passa lou riû dé l'amour ,
 N'ou boudrioi pas d'autro palanquo.

Il y avoit à Villeneuve une Taverne bien fréquentée, dont le maître s'appeloit Rébéquet. Il avoit à son voisinage, une femme nommée Delphine, qui avoit la réputation d'aller plus souvent chez lui faire remplir sa bouteille, que d'aller à l'église chercher de l'eau bénite. Daubasse passant un jour devant cette Taverne, rencontra cette femme qui en sortoit. Soit qu'il voulut lui donner une leçon, soit qu'il voulut s'égayer, il lui dit :

Quand soui chez Rébéquet,
 Qué la sét massassino,
 You prenni lou triquet,
 Dé la saxo Delphino,
 Qué n'ou fai qu'un cop dé xaupino,
 Mais touxour dus, d'un soul luquet.

Une année que la recolte s'annonçait très-précoce, Daubasse avec quelques amis avoient profité d'un beau jour pour aller parcourir la campagne. Comme ils admiroient tous les sollicitudes de la providence, qui se hâtoit de venir au secours de son peuple, Daubasse dit :

Dexa lou Cél esten sa touaillo,
 Co qué digun n'a bis xamai,
 Din lou couménagement de mai ;
 Tout lou blad al cap dé sa paillo.
 Paurés, remercias lou boua Diù,
 Qué bous fai présent d'un estiù,
 Qué nou sé fai pas trop attendré,
 Abentif sé sé n'és bis un ;
 Tous lous Usuriés se ban pendré,
 Aban nou sió lou més de xun.

Un jour Daubasse avoit été forcé d'aller lui-même à la boucherie. Il fut arrêté au retour par une foule de messieurs, avec lesquels se trouvoit le gardien des capucins, qui, pour avoir le plaisir de lui entendre dire quelque jolie chose, lui demanda d'où il venoit. Il répondit :

Béni dé chez dé Mazillés,
 Qué lou faû pés damno. à millés,
 Amay praco nat nou s'alarmo.
 Crésés bous qué mountount al céel
 Sé Saint-Miquel lour pézo l'armo
 Din la balanço dél Mazel ?

Un prêtre du diocèse d'Agen, s'appeloit Cap-d'Azé de son nom de famille. L'Évêque à qui ce vilain nom déplaisoit, lui persuada de le remplacer par celui *D'assier*. Il s'avisa un jour de faire passer à Daubasse quelques vers de sa façon, c'est-à-dire de mauvaises rimailles, qui insultoit, et sa personne, et ses poésies. Il lui en voya en réponse les vers qui suivent.

Qual és aquél esprit groussié
 Qué s'és fait réfargua d'Assié,
 Dé peau qué soun nom nou l'écrasé ?
 You l'y dirai sans mots coubés,
 Qué pér pla critiqua mous bers,
 Qu'al estré un autré qu'un Cap-d'Azé.

Un Bataillon de milice, se rassembloit de
 de temps en temps à Villeneuve, selon les ordres
 de la Cour. Son commandant qu'on appeloit
 St-Sernin, fut destitué, et sa place donnée à
 un nommé monsieur de Sébes, mot qui signifie
 en langage du pays, *un Oignon*. Les soldats,
 pour faire l'exercice, n'avoient d'autres armes
 que de bâtons. Un jour Daubasse eut la fan-
 tésie d'aller voir ce Bataillon rassemblé, plutôt
 pour rire, que pour le voir manœuvrer. Le
 nouveau commandant dit de Sébos, laissa échap-
 per quelque brutalité vis-à-vis d'un groupe de
 spectateurs où se trouvoit Daubasse. Celui-ci
 outré de l'indécence, dit tout de suite.

Qui boudra pla sé menténi,
 Fasqué pas coumo St-Sarni.
 Qué tengué mai drét las éstébos.
 Rébut dé mars, Souldats grédins,
 Aro poudez fa dé tourrins,
 Bostré réximén és dé sébos.

Daubasse se trouvant à Toulonse, vit deux
 soldats, qui avoient fait un pari à qui sauterait
 le mieux un fossé très-large, et par malheur
 trop profond. Ce défi avoit attiré un nombre

de spectateurs. Le plus téméraire sauta le premier, manqua son coup, et se tua. Daubasse, quoique amèrement affligé, ne peut s'empêcher de produire les quatre vers qui suivent.

Aici gît un brabé souldat,
 Qué lou plus hardit lou ségoundé,
 En sautant à quel grand balat,
 A fait un saut dins l'autré moundé.

Une Demoiselle de condition, appelée de Lafore, étoit assise devant la porte de sa maison sur une escabelle; elle étoit très-bien faite et d'une taille majestueuse; mais elle avoit la peau un peu trop brune. Comme Daubasse qui passoit, et qui avoit accoutumé de lui dire toujours quelque chose, ne lui disoit rien dans cette occasion, elle le provoqua d'une façon qui lui déplut. Il se tourna et lui dit:

Madoumaizello dé Laforo,
 Bostré éscabello bal un banc;
 Sérias mai bello qué lauroro,
 Sabias lou cuer plus blanc.

Un Tailleur d'habits, avoit fait des ouvrages pour un Gentilhomme, qui faisoit son habitation à la campagne. Après plusieurs courses chez ce gentillâtre pour en être payé, le pauvre Tailleur reçut un soufflet pour commencement de salaire; sans compter un déluge d'insultes. Daubasse le rencontra comme il s'en revenoit, et le voyant tout consterné, lui demanda le

sujet de sa peine. Le Tailleur lui fit le détail de sa mauvaise aventure. Pour faire honte au noble gredin, Daubasse fit courir les vers suivans :

Un xintillhomé débiteur,
 Coumo tout autré boun pagairé,
 Pér satisfairé son Taillur,
 Coumo darxén n'abio pas gairé,
 Bous li timplo un soufflet per arros.
 Aro pouden bien augura,
 Qué sé l'acabo de pagua,
 L'arxén séra dé cops de barros.

Il existoit dans les environs de Villeneuve, du temps de Daubasse, un de ces êtres singuliers, que la nature produit de loin en loin, pour faire connoître de quoi elle est capable dans ses bizarreries. Entre tous ses défauts de configuration, cet homme avoit un nez si court, qu'il falloit des soins et des recherches, pour se convaincre de son existence, et à lui, de l'attention pour le rencontrer. Ne pouvant remédier à ces défauts de nature, qu'il ne supportoit pas sans dépit, il crut se dédommager quelque peu, en essayant de se donner pour un homme d'esprit. En conséquence il se mit à critiquer les petites productions de Daubasse, qui étoient venues à sa connoissance, par quelques moissades rimailles, qui prouvoient seulement combien l'homme est imbécille, quand il veut se donner des talens qu'il n'a pas. Daubasse, qui n'avoit cessé d'en faire le cas qu'elles méritoient, se décida enfin à faire la réponse qui suit.

Xamai camard dins sa minasso,
 N'ou s'enxonquét dessus parnasso,

Ni tu nou t'inouquaras pas,
 Jou crési pér ma fé qué raillés ;
 Xamaï tu ni faras un pas,
 Qué las Musos dans d'esténailés,
 Nou t'axount esirat lou nas.

Je ne sçai à quelle occasion, ni pourquoi les vers suivans ont été faits. Les manuscrits, ni la tradition n'en disent rien. Les descendans du Poëte que j'ai consultés, n'ont pas eu la moindre lumière à me donner. A la tête de cette pièce j'ai trouvé : *le Curé de Sauveterre*, et au commencement du dixième vers un *D. . . .* avec quelques points. Si cette lettre initiale désigne Daubasse, cela pourroit signifier que ce Curé auroit fait ces vers en son honneur.

Las musos, autrés tems, éstant sul mount
 Parnasso,

Sans cap de pessomént bibiont de leur trabal ;
 Leur esprit et leur mas érount tout leur cabal,
 Sans créigna ni sarxan, ni prébot, ni ménago.

Tout al tour d'uno foun mens frésquo qué la
 glaço,

Qué touxour fournissio sa nappo dé cristal,
 Apollon én sa lyro assemblabo lou bal,
 Et tous pus béls esprits y bégnon préne plaço.

Quand axérount quitat aquél bel loxomé,
 D. . . . las pringuét dins son appartomén,
 Et la troupo fuguet dé snito consoulado.

Lou Diû qué cadoxour esclairo l'Unibers
 A dé qué pénxéna sa pérruquo daurado,
 Péndén qué las nau sos fan espéli dé bers.

Un Bourgeois de Villeneuve, jouissant d'une
 fortune plus que médiocre, avoit épousé en

Baillo la casso ,
 A mon péssomén ,
 Qué mé xagrino
 Et qué trop mito
 Moun énténdémén.
 Pourvû qué lou bi
 Sur la terro:aboundé ,
 Alors tout lou moundé
 Sé porto à rabi.
 Dins un cabaret
 Quand la sét mé rounxo
 Jou coumo uno espounxo
 Bépi dél clarét ,
 Et lou béré én ma ,
 Disi : *fit qui sounxo*
Al réloundouma.

Daubassa, se rendant à Bordeaux pour la foire, eut occasion de faire les vers que nous allons rapporter. Lorsqu'il étoit à table dans une des auberges de Langon avec ses compagnons de voyage; une des servantes vint offrir un bouquet à chaque voyageur. Les uns et les autres, selon leur générosité donnèrent l'étréne à cette fille. Un seul s'y refusa, quoiqu'il eut pris le bouquet. Daubasse le lui reprocha tout de suite par ces vers.

Economé mai qu'un bailét,
 Prézaran bostré ramélét,
 Coumo un gratoquioul dins un bazé;
 Lou tendrou qué sé nés anat
 Coumo nou l'iabés rés dounat,
 Dira pér-tout qu'a flouquat l'âzé.

Vers que fit Daubasse le soir du mardi gras en
s'amusant avec ses amis.

Lou dimécres , xour de las céndrés ,
Cousi bién proxé des dibéndrés ,
En présénso dé toux-nous-aux.
Carnabal s'és troubat malaus.
A dit : éffans és nécessari ,
Qué m'angués querré lou nourari ,
Amav dé zou fa prountomén ,
Qué boli fa mouu testomén.
Pér métré en répaus ma famillo ,
Ta la l'effan coumo la fillo ,
Y aura dins mon testomén clos ,
Dé mon amour per és las marquos.
Jou laisi per cadun un os
A rousigua jusquos à pasquos.

Daubasse étoit d'une sobriété à servir de modèle ; et l'ennemi décidé de toutes les parties de plaisir , qui amènent la perte du temps. Son délire étoit de se trouver avec sa femme , à la tête de sa famille , qui consistoit en douze garçons et deux filles. On sent qu'il falloit travailler bien des corvées , pour fournir aux dépenses qu'elle exigeoit. Cependant , comme il étoit extrêmement recherché par les citoyens de toutes les conditions , il étoit quelquefois forcé de céder à l'importunité. Il fut invité un jour , ou pour mieux dire entraîné à un souper de pique-nique , où devoit se trouver un *quidam* d'une voracité remarquable. Ce *quidam* nommé Barés , qui devoit autant par les yeux qu'il engloutissoit

rapidement par la bouche , murmuroit sans cesse de ce que l'abondance de la table , ne répondoit pas à la somme qu'avoit donné chaque convive. Pour faire tomber le murmure , et faire confusion au murmurateur , Daubasse fit les vers suivans :

Barés , quand sé trobo soulet ,
 Sé défai pla dé soun poulér ,
 Et d'un piot , qu'ès inquéro pié.
 Aurio puleû fripat aquo ,
 (Dé sigur zou disi sans rié)
 Qu'un Courdeillé finit dé diré :
Bénédicamus Domino.

Un Curé d'une paroisse voisine de Villeneuve , nommé Bertel , homme d'une taille prodigieuse , et d'une suffisance encore plus remarquable , ne vouloit rien croire de ce que la renommée disoit des talens de Daubasse pour la poésie. Il s'oubloit , jusqu'à mépriser les piéces des vers qu'il entendoit réciter quelquefois. Je voudrois , disoit ce Curé ignorant , que ce Daubasse qu'on vante tant fut devant moi ; je suis persuadé qu'il n'oseroit pas ouvrir la bouche. Ces propos indécens vinrent aux oreilles de notre poète , qui n'en fit aucun cas , parce qu'il connoissoit la stupide ignorance de ce long décroiseur des consciences. Etant venu à Villeneuve , le hasard voulut que ce Curé entrât dans la boutique d'un marchand de toiles où se trouvoit alors Daubasse pour faire quelque petite emplette. Il entendit que la femme du marchand disoit à l'acheteur , *aquélo rélo mon pauré Daubasso , bous coustara quatre sos lou fan ; podè pas bous la counq pér méns.* Le Curé qui ne connoissoit Daubasse que de réputation , demanda

à voix basse au marchand , si c'étoit là ce poëte , qui faisoit tant de sensation dans le pays. Daubasse qui n'étoit pas sourd , et qui le connoissoit de vue et de réputation se tourne tout de suite vers lui , et lui dit :

Aquos bous donc qués sés , lou Curé dé Bértél ?
Et you soui lou Daubasso , hommé sans consé-
quénço.

Bous résémbas én tout à la tour dé Babel ,
Coumo élló mal bastit , coumo élló matériél ,
Dé bostrés parrouquias rémudas la consciénço
Coumo un boun manoubrié rémudo lou barlét :
Es brai qué quand fasés al bel xoc de la sciénço
N'abés xamai lou rei , ni damo , ni baillet.

Le Curé en colère l'interrompant tout-à-coup , il lui dit d'un ton et d'un air menaçant : *qu'ai donc agut bilén ?* Daubasse sans se déconcerter continue :

Sans crénto bous dirai , bous plasé ou bous
désplasé ,
Qué tant qu'abés xougat , n'abés agut qué l'âzé ,
Qui houdra régarda bostre airé et bostro mino ,
Xuxara dé sigur , ço qués brai tout-à-fait ,
Oué rér représenta lou bourriquo parfait ,
N'ou bous manquo rés plus qu'à cargua la bastino.

Il régnoit dans Villeneuve une maladie épidémique qui faisoit de grands ravages. Daubasse en fut attaqué comme bien d'autres. Monsieur le Curé qui l'estimoit beaucoup , dès qu'il en fut instruit , fut le voir , et comme son ami , et comme son paroissien. Il lui dit d'abord pour le consoler qu'il étoit vrai qu'il régnoit dans la ville

une maladie cruelle ; mais qu'elle n'étoit dangereuse que pour les enfans. Daubasse, qui avoit toujours vécu en bon chrétien, et qui étoit déjà résigné à faire le sacrifice de sa vie à l'Être Créateur de qui il la tenoit, étendu dans son lit de douleur, répondit à monsieur le Curé comme il suit.

Quand you bési la mort en sa daillo à la ma,
 Bisita lous castels, et sabra las cabanos,
 You disi qu'és bien sot, qui crés qué las campanos
 Pér él sonnarant pas beléû lou léndouma,
 You n'ou bési pas trop qué la cruello laisé,
 Lou boi énuéro bért, ni lou mol, ni lou dur.
 You bési qu'éllo coupo ço qué fai pas qué naissé
 Coumo nous-aux coupan un rasin bien madur.

Un jeune homme qu'on appeloit Verdié, avoit appris chez Daubasse le Métier de peignier en cornes. Dans la suite ce même Verdié, se dégoûta de son état, on ne sçait trop pourquoi. Il métamorphosa sa profession, en celle de marchand de couteaux, de ciseaux et autres petites marchandises. On ne sçait si son nouvel état, lui métamorphosa à son tour la tête ; il trouva très-mauvais, que lorsque Daubasse déjà âgé, se présentoit ou passoit devant lui, il ne fut pas le premier à lui ôter le chapeau. Daubasse qui méprisoit ces folles et plates prétentions, plutôt pour le corriger que pour l'humilier, il lui adressa les vers suivans ; en présence d'une nombreuse compagnie, qui rit beaucoup à ses dépens.

Verdié tén dé you son éstat,
 Et n'és ni bourxés ni xurat ;

Aurio pourtant boulgut bien l'estré.
 Bol qué you son ancien mestré
 Lou prumié pér respect l'y tiré lou capel.
 Aquél cérémonial mé parés bien noubel !
 Pérqué mon apréntif trobo tout aquo bél.
 Pér fa sa bolountat you boli dins la suite,
 Lou capél à la ma, diré *Moussu Verdié*,
 Et tabé l'y pourta quand l'y farai bisito,
 Dé caussidos un sac pér mettré al rasteillé.

Au voisinage de Villeneuve; c'est-à-dire, à une lieue et demi de la ville, est une maison de campagne, où se trouvoit une jeune personne, que ses parens avoient envoyée de la Guadeloupe, pour prendre une éducation françoise. Elle s'appeloit Céleste. Sa beauté ne cédoit en rien à la sublimité de son nom. Sa retraite ne tarda pas long-temps à rester inconnue. Le premier qui la découvrit, fut un personnage, à qui les loix de son état, faisoient un précepte strict de l'éloignement. Il eut plutôt oublié le volume de ses sermons, que la route qui y conduisoit.

Un jour que Daubasse, revenoit d'une foire avec quelques personnes de sa connoissance, il rencontra l'Adonnis, qui ayant passé la journée dans le temple de la Déesse, s'en retournoit sous ses toits. S'étant joint à la compagnie, Daubasse qui aimoit la décence et les mœurs, profita de l'occasion pour lui donner ingénieusement quelques leçons de sagesse. Ce qu'il fit avec succès par les vers qui suivent :

Vous venez de passer le jour avec Céleste !
 Sans doute que vos cœurs n'ont pas toujours dormi !
 Ne prendre qu'un seul jour, c'est être bien modeste.

Je veux croire pourtant, vous connoissant très-
léste,

Que vous avez tout fait, un peu mieux qu'à demi.
Je ne soupçonne pas qu'à lire le Digeste,
Vous eussiez pris ce tems qui vous eut endormi.
La curiosité, mon cœur vous le proteste,
Chez moi ne fut jamais un défaut affermi.
Cachez moi tout détail ; mais comme à votre ami.
Répondez à ces mots : *avez-vous fait le reste ?*

Cette ingénieuse réprimande eut tout le succès que Daubasse pouvoit désirer. Le jeune Léвите fut, non seulement confus, mais comme désolé. Prévoyant que cette pièce de vers pourroit le perdre dans l'esprit du public, il pria Daubasse de ne pas la produire, lui promettant, non seulement de se corriger, mais encore de se mettre dans l'impossibilité d'une récidive. Daubasse enchanté promet et tint parole, et le coupable fut fidelle à la sienne.

Un Jésuite homme de mérite qui prêchoit le carême à Villeneuve, fut invité à dîner dans une maison de la ville. On invita également Daubasse, pour avoir le plaisir de réunir deux personnes d'esprit. Comme le maître de la maison excitoit à manger le Jésuite qui paroissoit un bien petit mangeur, Daubasse voulut l'exciter à son tour, et lui dit :

Diûrias fa l'aunou dé la taulo
Bostré appétit és bien pixou !
Sés habillat coumo uno Agraulo
Et minxas coumo un Récouxou !

Monsieur le maréchal de Monrebel a eu occasion de venir quelquefois à Villeneuve, et même d'y faire un assez long séjour. Dans la maison où il logeoit habituellement, il y avoit une très-jolie servante, pour laquelle, il paroissoit avoir une attention bien marquée. L'amour-propre de cette fille, qui paroissoit n'être pas insensible à ce qu'elle croyoit être un honneur pour elle, la rendoit impertinente, au point qu'elle croyoit pouvoir outrager impunément qui elle vouloit. Elle avoit depuis quelque temps un reste de rancune contre Daubasse, qui avoit eu des raisons de lui dire quelques mots d'édification.

Un jour que Daubasse passoit sous les fenêtres de la maison, la fille qui l'avoit vu venir, lui renversa dessus un pot qui étoit rempli d'autre chose que d'une eau bien pure. Daubasse amplement arrosé ayant levé la tête pour voir d'où partoît l'orage qui avoit fondu sur lui, apperçut la Climène qui rioit de tout son cœur de sa triomphante malice. Il se contenta de lui dire :

Prén té gardo Isabel,
 Qué moussu dé Monrèbél ;
 Nou té metté dédins la panso ,
 Un pixou maréchal dé Franço.

Une anecdote assez plaisante, arrivé à Villeneuve-sur-le-Lot, donna occasion ou pour mieux dire, servit de matière au vers que nous allons rapporter. Une demoiselle nommée Cas-saigne très-jolie, vivoit en son particulier avec une servante, entièrement séparée du commerce

du monde. Elle avoit donné dans un excès de dévotion, qui la faisoit distinguer de toutes les dévotes de son tems. Elle n'avoit jamais voulu entendre parler de mariage. Un bourgeois de la ville, qui n'étoit pas aussi dévot qu'elle, en étoit éperdument, mais inutilement amoureux. Voici l'expédient, que Farinel, qui est le nom de l'amant, prit pour pouvoir parler à la demoiselle, et lui parler à son aise.

Il sçavoit que la dévotte alloit passer tous les jours quelques heures dans l'église des Cordeliers, et qu'elle s'endormoit assez souvent à force de prier. Farinel imagina de s'aller mettre en embuscade dans un confessionnal à portée de l'endroit où la dévotte alloit se placer ordinairement. S'étant endormie, l'adroit amant, fit glisser dans son livre de prières; un billet qu'il avoit écrit en lettres rouges, dans lequel il disoit, que l'Ange Gabriel devoit venir la visiter de la part de Dieu, et lui communiquer bien de secrets. Il la prévenoit qu'il souperoit avec elle, et l'avertissoit en même tems de ne préparer autre chose qu'un plat de racines, qui étoient le seul mets dont les Anges se nourrissoient, lorsqu'ils étoient en mission sur la terre.

La dévotte qui étoit d'une simplicité et d'une crédulité étonnante, s'éveille, et son premier soin est de reprendre son livre pour continuer ses prières. La première chose qu'elle voit, c'est le billet qu'elle lut avec avidité. Son plus grand empressement fut de se rendre chez elle pour disposer toutes choses. Il fallut nécessairement confier ce grand secret à la servante. Un frère de la dévotte qui restoit au voisinage, s'apercevant d'un espèce de train qui n'étoit pas ordinaire chez sa sœur, veilla le moment de

pouvoir acoster la servante, qui après bien de sollicitations, révéla le mystère. Il trouva le moyen de s'introduire dans la maison de sa sœur et de s'y cacher avec un fier-à-bras qu'il s'étoit associé.

Dès qu'ils furent assurés, que l'Ange Gabriel étoit en train de jouer son rôle de séducteur, nos deux grivois sortent de leur embuscade et entrent dans la chambre. L'un se disant St-Frapar est armé d'un bâton, et l'autre portant un gros paquet de clefs, se dit être St-Pierre. Ange Gabriel, lui dit l'un d'eux, nous sommes envoyés par l'Eternel notre maître, qui est fort irrité contre vous de ce que vous avez quité le Ciel sans sa permission. Nous avons ordre de vous emmener mort ou vif dans le paradis : en même tems les deux Gendarmes du bon-Dieu fondent sur lui, le rouent de coups, en lui criant : *Anxé Gabriel en paradis.* C'est à cette occasion que Daubasse composa la chanson qui suit :

Per bous pla diré ço qué nés
 Dins Billonébo l'Axénés :
 Dison qué nés uno Bigoto,
 Qu'à dé bertu qué né gargoto.

Pér bien diré dé qués quésiû,
 Nou fai xamai qué préga Diû;
 Né méno tan sento bito,
 Qu'un Anxé l'y a randut bisito.

Coumo éro dabalat dél cél,
 Sans permissiû dé l'Eternel,
 Sen-Frappar, lou xantié St.-Pierré,
 Sount bengux toutés-dus lou querré.

Mémo aban qué dé soupa,
 Coumo n'aimabo pas lou pa,
 Et nou bibio qué dé racinos
 Lou pensérount per las esquinos.

Les hommes les plus accrédités par leur mérite et leurs talens, ne sont pas toujours ceux qui ont le moins d'ennemis et de persécuteurs. Un gentilhomme du siècle passé, plus propre et plus en état de juger de la bonté et de la finesse d'une poularde à une autre poularde, qu'à parler des ouvrages d'esprit, s'avisa, non pas de critiquer, mais de décrier quelques pièces de vers de Daubasse. Cet homme appelé St.-Loup, qui tenoit plus à l'essence de la matière, qu'à celle des esprits, sçut que Daubasse ne voyoit point d'un œil serein, sa façon d'agir; au lieu de garder le silence, comme la justice l'exigeoit, il donna plus d'essor à son audacieuse témérité. Daubasse qui n'auroit pas voulu facher, même l'âne de son voisin, fut forcé de lui imposer silence. Ce qu'il fit par la petite pièce de vers qui suit :

Malapesto la rimo, à mai qui n'a parlar,
 Lou qué la méso al xour, embé touto sa cliquo!
 Dél Parnasso qu'aucun m'a d'abord dabalat.
 Sé n'és pas un couqui, persigur és un fat,
 Qué farai? moustrarai la lanterno magiquo.
 Lou Templo d'Apolloun fugués-el appilar,
 Dé mémo qué s'appilo uno bieillo barriquo!
 Pér qué bisi qua'anéx jusqu'al Louptour critiquo,
 Iou bau énsébili mous bérs dins un balat.
 Soui surprés qu'Appolloun tout-d'un-cop nou
 n'escrazé

Un Loup d'aquéstré endrex qué fai lou fi rénard.
 A Midas dounguet bé las aureillos d'un âzé ;
 Perqué zou fario pas per un Lou babillard ?
 Per bien estré ço qués l'y qual aquélo part.

Ces vers, qu'on peut dire trop mordans, irritèrent le Gentilhomme au point qu'il jura la vengeance la plus marquée. La Noblesse du pays qui s'intéressoit vivement au sort de Daubasse, qu'elle chérissoit comme un excellent Citoyen, et qu'elle estimoit encore d'avantage comme faisant l'ornement de sa patrie, résolut d'employer tous ses soins, pour terminer cette affaire dangereuse. Elle étoit persuadée, que M. de St.-Loup, dont le caractère n'étoit guère plus mignon, que la férocité de son nom, ne se borneroit pas aux menaces du moment.

Daubasse qui manioit parfaitement bien le bâton, & qui en avoit donné des preuves non équivoques, n'auroit certainement pas fui, s'il n'avoit eu à redouter que l'épée ou le sabre. Il se prêta de bon cœur à tous les arrangemens qu'on jugea à propos de prendre. Il fut plus difficile de dompter l'orgueil gentillâtre. On en vint pourtant à bout. Il fut convenu que Daubasse retracteroit dans une autre pièce de vers en présence d'une nombreuse compagnie, ce qu'il avoit dit d'outrageant. En conséquence M. le Comte de Fumel-Montaigu donna à dîner à cette nombreuse compagnie et aux deux parties belligérantes. Au moment convenu du repas Daubasse récita les vers qui suivent :

✱ D'unbrabé Xentilhommé ai qué trop mal parlat.
 Perqué l'honnestétat chez el es en pratiquo ,
 Iou dibio douçomén endura sa critiquo ,
 Et l'abé mountat nau , et non pas dabalat ;

Abé taisat lous mors dê Loup et dé Bourriquo,
Et sauta tout à quo, coumo on sauto un balat.
Oun courroun lous lébriés qual qu'un lébrau s'ar-
razé.

Sé las poulos dé len saludoun lou Rénard ;
Iou disî bounomén, et sans lou méndré fard,
Qué per préné lou Loup mé caillo fa dé l'âzé.

Monsieur de St.-Loup, qui étoit dans la réalité tout ce que Daubasse disoit de lui dans ses premiers vers, fut très-pleinement satisfait. Toute la société cimentait cette paix par des rous-bords multipliés, les gens d'esprit qui sentoient tout le sel de la réparation de Daubasse, garderent le silence, et la concorde ne souffrit aucune altération.

Daubasse avoit un Ane qu'il appelloit Martin, et auquel il étoit aussi attaché que pouvoit l'être Sancho-Pança à son fidelle Grison. Il avoit aussi une vigne qu'il soignoit avec autant d'attention qu'il auroit soigné une petite maîtresse ; c'est-à-dire, une muscadine de son tems. Pour aller à cette vigne il falloit passer devant une abbaye de Bénédictins appelée Eisses, située à un demi-quart de lieue au nord de la ville. Un jour qu'il s'en alloit à sa vigne avec son cher Martin, quelques religieux de cette Abbaye qui se trouverent par hasard à se promener dans une allée d'ormes placée devant leur maison, l'acosterent pour avoir le plaisir de s'entretenir avec lui. Ils lui demanderent d'avoir la complaisance de leur faire quelques vers. Daubasse qui n'aimoit pas à perdre le tems, et qui étoit pourtant très-honnête, s'en excusoit en disant qu'il ne voyoit rien dans le moment, qui donnât lieu à leur

donner cette satisfaction; qu'une autrefois il seroit plus heureux. Comme ils en étoient aux complimens, Daubasse s'aperçut que son âne entroit dans la cour. C'en fut assez pour fournir de matière aux vers désirés. En faisant apercevoir les Bénédictins que son âne étoit entré dans leur maison il leur dit :

Mes Pères excusez mon pauvre âne Martin
Il avoit ses raisons d'en agir de la sorte ;
Il croyoit bonnement entrer dans un moulin,
En vous voyant en nombre environner la porte.

Daubasse rit beaucoup, parce qu'il vit les Bénédictins rire encore plus que lui. L'âne et Daubasse prirent leur parti, tirant d'un côté, et les Bénédictins de l'autre, très-satisfaits mutuellement, et bons amis.

Daubasse avoit été invité à dîner dans une maison bien respectable, puisque la maîtresse étoit une jeune veuve riche, qui depuis la mort de son mari avoit donné dans une dévotion très-distinguée. Les convives n'y avoit été appelés qu'à titre de gens pieux. Un des Curés de la ville, deux Cordeliers, trois ou quatre Dames amies de la Veuve, et deux Pénitens bleus avec Daubasse, formoient le groupe des convives. Dans le cours du repas, la dévotion fit de si grandes pertes, qu'elle fut forcée de conclure avec la gaieté une amnistie qui ne fut pas bien à son avantage. Arrivé à ce moment, où la gaieté croyoit avoir le droit de jouir en paix de l'amnistie, un des Cordeliers qui avoit une belle voix, entonna une chanson à boire, dont le dernier verset, étoit selon la tradition :

Quan

Quand Cloris prend plaisir à boire,
 Bacchus croit que c'est pour sa gloire;
 Mais il n'en a pas tout l'honneur;
 Car en buvant le vin la rend si belle,
 Que le plus altéré buveur,
 S'ennivre moins de sa liqueur,
 Que de l'amour qu'il a pour elle.

Le Cordelier ayant fini de chanter, Daubasse sans autre préparation, composa le verset suivant bien analogue à la circonstance.

Chers amis faisons la fricasse,
 Remplissons bord à bord la rASSE.
 Quel plaisir de boire souvent !
 A petit coup est-ce la peine ?
 Les Cordeliers à leur couvent,
 Jetteroient leur gondole au vent,
 Si l'on la leur servoit pas pleine.

Un particulier, nommé Chabrié, faisoit valoir un moulin appelé Pébré, au voisinage de Ville-neuve. Cet homme qui sçavoit lire et écrire, devint jaloux de la réputation de Daubasse qui ne sçavoit ni l'un ni l'autre. Il s'avisa non-seulement de décrier sa personne et ses vers, mais encore d'en faire contre lui de sa façon, c'est-à-dire quelques plates rimailles, comme par exemple :

Quand Daubasso,
 S'en bai à la Casso,
 Prén sa fénno per tirasso
 Son fil per tirassou
 Bai-t-en al diablé Daubassou.

Daubasse , qui n'étoit pas homme à tenir sans cesse sa patience enchaînée, s'emuyant des propos indiscrets, qu'on venoit lui rapporter de ce bavard , résolut de lui imposer silence. Il commença par la chanson qui suit , sur l'air d'un cantique appelé la *Guilloné*, très connu à Villeneuve pendant tout le temps que le culte catholique a été en vigueur dans cette ville.

A la bénuo dé Nouel ,
Compagnous bous cal concébré,
Qu'abén un rimeur noubel
Qu'és lou mouliné dé Pébré (*bis*)
Pér qué d'acos sés couffat
Toux disoun qu'és bégut fat.



Mouliné boulor accabat ,
Qué né doublo la moulduro ,
Et qué canxo lou boum blat ,
Pér dé maisanto mésturo (*bis*)
Sans crénto dé sé damna ,
Car nou fai rés qué pana.



Aqué Bourriquo sés couffat ,
Dé prouduiré sous oubraxés ;
Bén én billo coumo un fat ,
Accoursat pér lous mainaxés (*bis*)
Pér lou déstraqua puléû ,
Ai soun dé la guillonéû.



Nas, tout fait pér lous camouffets ,
Salop pér dessus las bornos ;

Gautos à pourta soufflets,
Testo remplido dé cornos (bis)
Azé touxour bien bastat ;
Chabrié, tal és ton estat.



Bien iou counceici très méstiés,
Qué mé sériont foit à cargo,
Sept tailleurs, sept téssendiés,
Sept moulinés dé ta cargo (bis)
Trés cops sept fan bint et un,
Bien triplés fripouns cadun.

Autre Chanson contre le même.

Messieurs et Damos diû bous gard,
Jou soui bêngut per bous fa part,
D'uno croustâlouso noubello,
D'un mouliné cap sans cerbélo.



Un passo-sot, un doublé gnés,
Lôu plus bouleur dés moulinés ;
Pér fa la plus méndro rimaillo,
Son cap nex et xour sé travaillo.



El crésio dé mé xagrina !
Sé nou sabio pas mai pana,
N'aurio pas balén uno pito,
Et sério gueux touto sa bito.



Et qu'enpléno trop lou bouissel,
 Crésés bous qu'angué drét al cé! ?
 A mai usat dé panatori,
 Qu'un nouitari dé l'escritori.



En sa perruquo dé tignous,
 N'és qu'un pudéa, un lagagnous,
 Qu'on pot dié sans escrupulo,
 Cént cops plus mutis qu'uno Mulo.



Un abariciüs dés plus grands,
 Qu'à brespos, lou xour dé tout xans,
 Nou donnét dé son panatori
 Qu'un digné per l'exprécatori.



Crésén d'én abé donat trop,
 Al mouli s'énfux al galop,
 Et quito sénto Catharino,
 Pér tourna deïma la farino.

Cette chanson jointe à la première, faillit faire perdre entièrement la tête au pauvre Meunier. Cela lui étoit d'autant plus sensible qu'il voyoit son moulin, se changer chaque jour en désert. Certaines personnes compatissantes, qui eurent compassion du Meunier, et plus encore de sa famille, qui étoit innocente. Prièrent Daubasse, de cesser ses satiriques poursuites. Daubasse qui n'avoit point de fiel, et qui avoit travaillé plutôt pour exercer sa muse, que par méchanceté, se prêta non-seulement à tout ce qu'on voulut, il promit

de plus un ample réparation ; ce qui donna la
la tranquillité au Meunier et à toute sa famille.

Aro béni dé concébré,
Per un séntimén noubel,
Qué lou mouliné dé Pebré,
Es un mouliné fidel.

Cauzo siguro,
Mémo énuéro un cop,
Qué quand moulduro,
N'oun prén xamai trop.



Quand un sac dé blat moulduro,
Tant lou séi qué lou mari,
Forço moundé massiguro,
Qué n'ont prén qu'un pécouti.

Daquo nou ténguo :
Per gagna lou Cél,
Qual qué nou prénguo,
Rés qu'un mex bouïssel.



Per qu'ai fait la négro inzuro,
Dé dire p'antoméni,
Qué canxabo sa mexturo,
Dambé nostré bél froumén,

Jou nou mé crési
Fort dé moun coustar,
Parcé qué bézi
Qué n'és pas bertat.

L'on trouve ici une lacune considérable après
laquelle on trouve l'estrophe qui termine la pièce.

Bouillo monta sul Parnasso,
Qué n'és pas son atélié ;

Al has rancontré Daubasso ,

Qu'abio tombat l'escalie.

Car lou Pégasé

Qu'éro d'estacat ,

Sur lou pauré Azé

Sé sério xitat.

Une année que la récolte du vin fut extrêmement abondante dans tout l'Agenois, et surtout dans le Querci, il arriva que nous eûmes la guerre avec l'Angleterre. Dès-lors nos vins ne pouvant sortir de nos Ports, nous resterent sur les bras. Villeneuve et toutes les villes et villages, qui se trouvent sur les rives du Lor, se trouverent inondées de ceux du Querci, qui se trouvant à bon marché, et d'une qualité supérieure aux nôtres, étoient très bien accueillis. Daubasse qui étoit essentiellement bon citoyen, fut alarmé du grand préjudice, que cette grande profusion de vins pourroit porter à la ville, si l'on n'y remédioit au plutôt, fit les vers suivans, pour réveiller l'attention des citoyens propriétaires, et sur tout celle des Administrateurs de la ville.

Jou soui bien éstouat, qué quaucun nou
démonstré,

Qué lou bi dé Cahors bén trop facillomén ;

Car sé nou fasén pas quauqué boun réglomén ,

Bien leû nous quadra fa la bugado del nostré.

Nous-aux dounan pourtant naï sos à la manobro ,

Répillén bien dé bi, et tout l'ou bi nous sobro.

Après al bout dé l'an l'abén tout sur lous bras ,

Et nou lou qual tout beuré ou mousit ou al bas.

Jou bous dirai pourtant per sousténi ma thèse ,

Qué nous qual toux pagua la taillo et lou taillou.
 Boulez scabé per qué nostré bi sé méspreso ?
 Acquos és qué cadun bol beuré del millou,

Un Agent des Fermiers-Généraux s'étoit annoncé à un de ses correspondans à Villeneuve, comme devant y venir bien-tôt, pour y traiter des affaires majeures. Daubasse, qui étoit très-couvaincu que les visites d'une pareille engeance, tournent rarement à l'avantage du peuple, résolut de rompre ses mesures, en le faisant couvrir de mépris. Il composa pour cet effet une chanson satirique, sur un air très-en vogue dans ce tems, que les enfans de la ville eurent le tems d'apprendre avant l'arrivée du partisan subalterne. Il la composa dans l'idiome français crainte que le valet de Crésus n'entendit pas le langage du pays. Il avoit si bien pris ses mesures, qu'il ne pouvoit pas être même soupçonné d'en être l'auteur.

Le soir de l'arrivée, la maison, où étoit logé le négociateur, fut assiégée par une multitude d'enfans, et autres personnes qui avoient passé le tems de l'enfance, qui ne discontinuerent pas de chanter à plein gosier pendant plus de trois-quarts d'heure. Le millionnaire qui étoit à portée de bien entendre, ne tarda pas à se convaincre que la chanson, étoit dirigée contre lui et contre la clique de son espèce. Dans sa mauvaise humeur il se plaignit au maître de la maison, qui lui répondit avec une comparissance affectée, que ce n'étoit que des enfans et autres polissons, qui chantoient une chanson nouvelle, au moins pour le pays, et qu'après un certain tems ladite chanson, seroit mise à l'oubli.

Cette réponse appaisa en apparence l'important commis, sans pourtant le tranquilliser. Quand le lendemain il voulut sortir pour aller dans la ville vaquer à ses affaires, le même groupe d'enfans se rassembla au tour de lui, et en chantant et huant. Ce pauvre malheureux se vit couru dans les rues, comme on court un fou nouvellement arrivé dans une ville. Ne pouvant plus tenir, il partit le même jour pour Agen sans avoir rempli aucun objet de sa mission, et Villeneuve ne donna pas une goutte de sang à la sang-sue. On trouva même le moyen de lui faire passer une espèce d'épigramme qui le mit de la plus mauvaise humeur.

CH AN S O N.

Va perfide partisan,
 Qui nous mets à la torture,
 Bête dont parle St.-Jean,
 Ture-lure
 L'enfer sera ta demeure,
 Robin ture-lure-lure.



Tu seras tison d'enfer,
 Ta profession l'assure,
 Compagnon de Lucifer,
 Ture-lure
 Dans cette manufacture,
 Robin ture-lure-lure.



Ha ! que fera-tu labas,
 Dans cette prison obscure,

Si tu n'y apporte pas ,
 Ture-lure ,
 Beaucoup d'onguent de brûlure ,
 Robin ture-lure-lure.

ÉPIGRAMME.

L'enfer bâti pour les méchans ,
 Que la terre tien dans son centre ,
 Ne veut plus bourgeois ni marchands ,
 Ni procureurs ni sergens ,
 Parce qu'il sçait quel est son ventre.
 S'il est rempli de partisans ,
 Désormais personne n'y entre.
 Un enfant de Luther ,
 Qui brûle dans les flammes ,
 Rapporté qu'en enfer ,
 Le fils de Lucifer ,
 Qui tourmente le ames ,
 A force d'agiter les corps de ces infâmes ,
 Est réduit à n'avoir plus de fourches de fer.

Il y avoit à Villeneuve du tems de Daubasse un habitant distingué par les talens de son esprit. Son nom étoit Baratet. Il avoit déjà remporté quelque prix de poésies, à l'Académie des Jeux-Floraux, à Toulouse, et avoit concouru à l'Académie Française pour quelques autres; ce qui ne suppose pas un homme incapable, et un plagiaire comme le dit Daubasse dans son Epigramme contre lui.

Monsieur Baratet avant d'envoyer ses ouvrages au concours, avoit eu la confiance de les lire

plusieurs fois à Daubasse, dans le dessein de se concerter avec lui pour donner aux ouvrages le plus de perfection qu'il seroit possible. L'amour-propre de Daubasse, ne garda pas bien exactement les règles de la modération, ni sa langue celles de la modestie. Il voulut être pour trop, où il n'étoit affectivement que pour quelques observations amicales. Il s'en suivit une brouillerie très-sérieuse; ce qui donna lieu à l'épigramme qui suit :

Croyez-vous vous donner un nom,
 Et passer pour poëte habile,
 Pour avoir feuilleté Virgile,
 Et pris de lui quelque leçon ?
 On sçait que vous avez volés,
 Tous les beaux vers que vous sçavez
 Faire le fond de votre ouvrage.
 Toulouse là si bien compris,
 Que son Académie enrage,
 Que vous ayez eu de ses prix.

Quand ces vers furent communiqués à Monsieur Baratet, il se contenta de dire, que Daubasse étoit très-habile à tirer parti de l'imposture. Daubasse avoit certainement tort d'accuser de plagiat M. Baratet. Qu'il ait dit que dans les petites pièce de poësie de cet auteur, il y avoit des vers foibles et insignifiants, une grande monotonie, des pensées très-triviales, et qu'elles manquoient absolument de ce beau feu qui caractérise la noble poësie, Daubasse auroit pû avoir bien des personnes de sa façon de penser. Monsieur Baratet ne se seroit pas fait ravisseur du bien d'autrui, pour si peu de chose. Il re-

gardoit Daubasse comme un homme à qui il ne manquoit que de l'étude pour faire le plus grand poëte du siècle. Il lui échapa dans une occasion de dire qu'il ne seroit pas en état de faire un sonnet passablement bon. Il avoit d'autant plus raison de le dire, qu'il en avoit vû deux de sa façon, qui en effet ne valloient pas grand chose, je les ai trouvés moi-même si médiocres, que je n'ai pas osé les insérer dans ce recueil.

L'amour-propre de Daubasse regarda l'assertion de Monsieur Baratet, comme un espèce de défi. Il crut qu'il étoit de son honneur, de lui donner un démenti. Avant de descendre dans l'Arène, il conforta ses muses par le meilleur nectar qu'il peut se procurer dans le pays. Plusieurs fois il remit son cavenas sur le métier. Une tradition de famille porte que ce petit ouvrage fut envoyé à l'Académie des Jeux-Floreaux à Toulouse; non pour concourir aux prix; mais pour avoir un jugement. La même tradition ajoute que le secrétaire écrivit une lettre très-flateuse, que les descendans du poëte disent avoir eu entre les mains. Cette lettre se trouve aujourd'hui égarée. Nous allons rapporter la pièce de poësie telle qu'elle nous a été remise, et le lecteur jugera de sa valeur.

LE PECHEUR A JESUS-CHRIST.

Sonnet.

Quoi, donc, grand Dieu, j'existe et tu connois
mon crime,
Mon front est ton image, et je suis un ingrat!
Quand l'enfer me réclame, et qu'il veut sa victime,
Ta main à sa fureur arrache un scélérat!

Elévé par ta grâce à cet état sublime ,
 Qui partage avec toi ta gloire et ton éclat ,
 Je me suis révolté , j'ai creusé mon abîme ;
 Tu pardonne pourtant cet horrible attentat.

J'attendois des carreaux , ils tombent sur moi-
 même.

Où , je devois périr ; mais ton amour extrême ,
 Te charge de mon crime et t'immole pour moi ,
 C'est dans ton chaste sein , ô Vierge incom-
 parable !

Qu'est venu commencer , ce mystère ineffable ,
 Le choix du Créateur fut le prix de ta foi.

Cette petite pièce de vers fut applaudie , et
 par ceux qui étoient en état d'en juger , et plus
 encore par ceux qui en étoient incapables. On
 sent bien que Daubasse ne tarda pas long-tems
 à faire sentir son triomphe à Monsieur Baratet ,
 qui loua les vers et les grands talens du poète ,
 sans lui pardonner l'injustice de ses anciens
 procédés.

Nous ne pouvons point rendre compte de la
 pièce de vers que nous allons insérer dans ce
 recueil. Ni le code original , ni les traditions
 de famille , n'ont pu nous fournir la moindre
 connoissance. Tout ce que nous sçavons , c'est
 que c'est de la poésie de Daubasse.

Ha ! que la paresseuse automne ,
 Donne de peine à mon esprit !
 Je n'ai plus de vin dans ma tonne ,
 Je suis sans argent , sans crédit.
 J'ai perdu depuis peu ma femme ;
 Amis , j'en mourrai de regret :
 Souvent pour moi la bonne dame ,
 Servoit de gage au cabaret.

Daubasse avoit fait l'acquisition d'une pièce de terre. Il en jouissoit paisiblement, lorsqu'un défaut de formalité dans le contrat d'acquisition le fit déposséder. Celui qui lui rendit ce service, étoit un de ces êtres que la nature dans ses momens de bizarrerie, avoit pris plaisir de rendre ridicule. Il étoit de la plus petite taille; il avoit les jambes tortues, il étoit borgne, et bossu devant et derriere. Dans un moment d'effervescence, Daubasse lui adressa la tirade suivante.

Malheureux bossu
 Qui n'és qu'un tissu
 De pure malice,
 L'excrément du vice,
 Par-tout mal reçu,
 Fils d'un vilain père,
 D'une vile mère,
 Qui t'ont mal conçu,
 Vrai monstre d'horreur,
 Nez comme une grape,
 Menton d'Esculape,
 Mine qui fait peur.
 Corsage imparfait,
 Qu'eut beaucoup mieux fait
 La lourde varlope,
 De feu maître Eutrope,
 Dans un cabaret.
 Vil ramassis d'os
 Ordure d'Esopé
 Rebut des magots.

Daubasse avoit un ami qui habitoit habituellement à la campagne. Chaque année cet ami

envoyoit à Daubasse pour étrenne une paire des poules-d'inde, et Daubasse lui envoyoit en retour une portion des bonbons que les religieuses de Villeneuve lui donnoit. Cette année le bourgeois campagnard, propriétaire d'un moulin, qu'il avoit baillé à Ferme jusqu'alors, voulu le faire valoir par lui-même ; cette même année aussi, au lieu d'une paire de coqs-d'inde, il n'envoya qu'une paire de poules ordinaires. Daubasse de son côté retrancha les bonbons, et mit à leur place les vers suivans.

A votre beau moulin on ne voit que des ânes ;
 Qu'elle étrenne envoyer où sont tant d'animaux ?
 Les dons les plus parfaits deviendroient tous
 profanes ,
 S'ils tomboient au pouvoir de ces êtres lourdeaux.

J'ai retenu mes dons crainte d'une méprise ,
 Aux ânes il ne faut que de paille et de son.
 Pour que vous receviez une étrenne à ma guise ,
 Ma main dans peu de tems vous donnera du bon.

Il vaut mieux , cher ami , différer mon étrenne ,
 Que d'aller l'exposer à tant d'inconvéniens ;
 Il n'est pas à risquer que moi je m'y méprenne ,
 Je sçais vous distinguer des animaux brayans.

Le résultat de cette plaisanterie , fut , que peu de jours après le meunier bourgeois fit passer les poules-d'inde , et que Daubasse eut en sus les poules ordinaires.



*A M*** qui devoit passer d'une Intendance à celle de Bordeaux. Le nom de l'Intendance qu'il abandonnoit est effacé dans le manuscrit qui a servi de guide dans cette édition.*

É P I T R E.

Ce n'est point le hasard ce n'est pas le caprice,
 Qui règlent aujourd'hui nos aimables destins.
 Quand tu viens parmi nous, c'est quelque Dieu
 propice,

Qui par toi vient remplir ses décrets souverains.]
 J'augure avec raison un bonheur véritable ;
 Les plurs des citoyens, que tu viens de quitter ,
 Leur amour, leurs regrets, qu'on te voit emporter,
 Font naître dans nos cœurs, l'espoir le plus
 aimable.

Ce grand homme avec nous rendoit nos jours
 heureux ;

Il étoit, disent-ils, notre ami non un maître ,
 Un père bienfaisant, noble , grand, généreux ,
 prévenant nos besoins , et secondant nos vœux ;
 Amis, à ces beaux traits vous pouvez le
 connoître.

J'applaudis au conseil, dont les sages décrets,
 Ont voulu par tes soins régler nos destinées.
 Son choix n'est point le fruit de ces sourdes
 menées ,

Ni de ces vils complots, qu'un espoir de succès ,
 Fait quelquefois tramer à des cœurs mercenaires.
 Tes brigues ont été, te talens, tes verrus :

Ton cœur ton noble cœur , laisse aux ames
vulgaires ,

Les indignes moyens , et les chemins tortus ;

La route du mérite , est la route du sage.

Pour aller aux honneurs qu'il ne recherche pas ,

Il laisse à ses talens à frayer le passage.

Au mensonge toujours dont il haït le langage ,
Sa sévère vertu préfère le trépas.

Il ne voit qu'un opprobre au Temple de mémoire ,

Quand on vient s'y placer par d'indignes moyens ,

Grand dans l'obscurité , lui-même fait sa gloire ,

Et dédaigne toujours les secrets souterrains.

Un vertueux orgueil , une prudente audace ,

Le mettent au-dessus de toute lâcheté.

Un homme dans l'éclat , à qui la probité ,
Dans le champ de l'honneur , n'a point marqué
de place ,

N'est qu'un être odieux de son cœur détesté.

Mais quoi , me diras-tu ? Qu'elle témérité ,

De venir me louer avant de me connoître !

Je veux te détronper : déjà depuis long-tems ,

Je sçavois tes vertus , je sçavois tes talens :

Des hommes comme toi , peuvent bien sans
paroître ,

Prétendre à notre hommage : il suffit de leur nom.

Jamais je n'ai connu le fameux Aristide ;

Jamais je n'ai connu Socrate , ni Solon ;

Jusqu'à moi cependant sur son aîle rapide ,

L'agille Renommée a porté leurs vertus.

Cette divinité qui m'a servi de guide ,

Te donne le génie et le cœur d'un Titus.

De quels heureux transports , de qu'elle douce
ivresse ,

N'a pas dû nous remplir un langage aussi doux !

Hâte-toi , notre ami , de venir parmi nous ;

Viens remplir notre espoir , nos vœux et ta
tendresse.

Un Curé respectable des environs de Ville-neuve, vint un jour faire une visite à Daubasse. Après les complimens ordinaires dans ces sortes d'occasions, il lui dit : vous allez être étonné, monsieur, de la grâce que je viens vous demander. Daubasse lui répondit de suite, que, si ce qu'il pouvoit exiger de lui, pouvoit être fait sans inconvénient, il se feroit un délice de se prêter, et qu'il n'avoit qu'à s'expliquer.

Monsieur, reprit le Curé, je viens vous prier de me débarrasser d'un Vicaire qui me peine infiniment, et qui me porte un grand préjudice dans l'exercice de mon ministère. Ce que monsieur notre Evêque a refusé à mes réitérées sollicitations, vous pouvez l'opérer en le couvrant d'un ridicule mérité, qui le corrigera, ou le forcera de désertter ma paroisse. Cette façon bien simple fera honneur à votre muse, et me mettra à l'abri de la mauvaise humeur de notre respectable Prélat.

Ce Vicaire est de Toulouse et Docteur de l'Université; c'est-à-dire qu'il est comme on l'est avec du tems et de l'argent. Je ne sçais pourquoi il a quité son diocèse pour venir dans celui d'Agen. Je ne lui reproche point de mauvaise mœurs; mais je lui reproche une profonde ignorance et une fatuité exaltée. Il ne paroît à aucune cérémonie publique, que chamarré de son bonnet et de son chaperon de Docteur. Il se sert de cet accoutrement, qui en impose au peuple pour se faire valoir, et déprimer les Curés du voisinage dans l'esprit de leurs paroissiens. Ce qui porte un préjudice notable au progrès de notre saint-

ministère. Il porte toujours sur lui
Docteur, qu'il n'abandonne pas plus qu'un
tillâtre sa rapière.

Dimanche prochain nous devons célébrer la
fête du Patron de ma paroisse; je voudrais
beaucoup que vous me fissiez l'honneur d'y
assister. Vous vous y trouverez avec un nombre
de prêtres qui viendront m'aider dans mes fonc-
tions. Il sont tous intéressés à l'humiliation du
Vicaire que nous voudrions corriger, pour l'hon-
neur du sacerdoce, et l'utilité du peuple, qui
nous est confié.

Daubasse répondit qu'il n'étoit point un redres-
seur de tors; mais que si ledit Vicaire lui four-
nissoit l'occasion de lui donner une leçon de
sagesse, il la saisiroit sans affectation; qu'il
répondroit à l'honnêteté, qu'il lui faisoit,
parce qu'il se plaisoit beaucoup dans la société
des prêtres. Il se rendit en effet comme il
l'avoit fait pressentir.

Il ne fut pas nécessaire de lui faire connoître
le personnage, sa manière d'être, l'eut bientôt
indiqué. Plus Daubasse le considéroit, plus son
énergique imagination prenoit de l'humeur. Tous
les exercices de religion remplis, on se rendit
dans la maison du Curé, où un dîné modeste
attendoit les ministres du culte. Il avoit été con-
venu qu'on proposeroit dans le cours du repas
une question de théologie, pour donner occasion
au Docteur de bien développer son pédantisme.
Cela réussit au mieux.

Pendant le feu de la dispute, Daubasse qui
avoit paru ne prendre aucun intérêt à tout ce
qui se disoit, approuva tout-à-coup l'opi-
nion contraire à celle du Docteur. Ç'en fut
assez le sçavant irrité fait une rude sortie

contre Daubasse en lui disant : *et vous aussi, bon homme, vous vous avisez de vouloir combattre mes opinions ! ces matières ne sont point de votre compétence. Votre devoir est d'écouter et de vous taire.* Vous m'étonnez dit Daubasse, j'ai toujours pensé et je pense encore, qu'en matière de religion, il étoit libre à chaque fidelle, d'adopter l'opinion qu'il lui plaisoit, dès qu'elle n'étoit point contraire à l'intégrité de la foi et des mœurs. Je conviendrois que cela devoit être, reprit l'abbé, s'il n'y avoit pas ici de Docteur pour décider les questions proposées. Hé ! où est ce Docteur, reprit Daubasse, à qui l'on puisse s'adresser ? Est-ce que vous ne m'avez pas reconnu, repartit le Docteur abbé, dans le costume dont vous m'avez vû revêtu dans les cérémonies ecclésiastiques de ce matin ? n'avez-vous pas remarqué que j'avois sur l'épaule gauche un chaperon que personne plus n'avoit, et un bonnet carré bien différent de celui des autres ecclésiastiques ? J'ai bien remarqué, dit Daubasse, cette singularité ; mais elle n'a reveillé en moi aucune idée de science. J'ai cru d'abord que vous étiez un prêtre étranger à la France. Mais puisque la science s'amalguame si facilement avec l'étoffe, et les bonnets carrés de telle et telle couleur, je pense qu'il sera bien aisé à tous les ecclésiastiques de devenir Docteurs. Prenez garde s'écria le grand personnage ; il ne suffit pas d'avoir le bonnet et le chaperon, il faut avoir encore des lettres de maître-ès-arts de Bachelier, de Licencié, &c. &c. &c. &c. &c. Mais, monsieur, reprit Daubasse ; je n'ai point vû de ces lettres sur vous. Si c'est une chose nécessaire au Doctorat, il faudroit qu'elles eussent une place fixe sur votre buste ; comme le chaperon

a la sienne. Jusques là on n'est point à blâmer si lon ne vous distingue pas des non-Docteurs. A cela ne tienne dit le sçavant Vicaire. Il tire d'un porte-feuille des lettres toutes chamarrées de rubans et de cachets en cire de différentes couleurs, et les présente à Daubasse pour les lire. Celui-ci s'excuse pour raison de non-sçavoir. La lecture finie, Daubasse lui adresse la parole, et lui dit : On s'imagine bien que l'attention fut des plus profondes, et le silence des plus sévères.

Vous voilà maître-ès-arts Docteur sur le vélin,
Licencié complet en cire et parchemin,
De plus enrubané comme l'est sous les hâles,
L'âne qu'on fait courir aux jours de Baccanales.
Cet écrit merveilleux fera foi tout-à-fait,
Pourvu que l'on ajoute un *bourrique parfait*.

On s'imagine bien que ces vers firent deux sensations bien différentes. Le Docteur humilié ne pouvoit retenir les transports de sa rage. Le reste de la société s'abandonnoit à tous les élans de la joie. Dès que le tapage eut un peu calmé Daubasse reprit :

Pourqui vous affliger d'un simple badinage ?
Si la fourche eut joué, vous auriez eu raison.
Pour un boisseau de son,
A son brave grison,
Sancho fit pardonner toute sorte d'outrage ;
Pardonnez vous aussi, vous en aurez du bon.
Vous sçavez que l'aigreur ne fut jamais honnête ;
S'il faut me retracter, je m'en fais une fête.
Je suis chrétien, et dis : sur vélin en effet,
On auroit trs-mal fait
D'avoir écrit *Beaudet*.

Daubasse fut prié par un gentilhomme titré, de faire en son nom une pièce de vers qu'il vouloit envoyer à un de ses amis, et lui donna verbalement le canevas de l'ouvrage. J'observe au lecteur, que lorsque Daubasse devoit faire une pièce de vers de quelque étendue, non-seulement il la faisoit mettre par écrit, il se la faisoit lire plusieurs fois, pour y faire les corrections nécessaires, et rendre la versification plus coulante. Les pièces pour lesquelles il a pris ces utiles précautions, ne sont pas les moins estimables. Daubasse qui ne pensoit qu'au moment présent, auroit employé les mêmes soins, s'il avoit prévu que ses ouvrages seroient un jour livrés à l'impression.

La personne, pour qui étoit destinée cette pièce de vers, étoit un jeune seigneur que la fougue de la jeunesse retenoit dans la crapule, et qu'on vouloit affermir dans la résolution qu'il avoit prise de mettre fin à ses travers, par un engagement légitime. Comme il étoit plein d'esprit et qu'il se méloit lui-même de poésie, on crut que ce moyen le rendroit plus sensible aux leçons que lui donneroit l'amitié. La Demoiselle, sur laquelle il avoit jetté les yeux pour être le tombeau de ses travers, étoit jeune, belle et vertueuse. La condition étoit à peu près égale, mais non pas la fortune. Daubasse bien pénétré de sa matière; Daubasse toujours bien pensant et toujours honnête, composa son épître, et la donna à qui la lui avoit demandée.

E P I T R E.

Ami, çen est dont fait, une louable flamme
Aux volages amours va creuser le tombeau.

Une beauté, dit-on, a captivé ton ame,
 Et l'hymen doit bien-tôt alumer son flambeau :
 Ose donc espérer le destin le plus beau.
 Si de tes heureux jours Doris nourrit la trame,
 Chaque instant du bonheur sera le vrai tableau.
 Ton choix que j'applaudis, est digne de toi-même;
 Un grand cœur n'est point fait pour vivre dans
 l'erreur.

Tes penchans pour l'amour ne sont point un
 problème ;

Mais tu manquois d'objet qui fixat ton bonheur.
 Quand le ciel par l'hymen aura lié ton cœur,
 Tes respectables nœuds seront un bien suprême,
 Tu pourras sans remords couronner ton ardeur.

Je connois la beauté que le ciel te destine,
 Des Nymphes du pays elle fait l'ornement ;
 L'aurore est dans ses yeux ; sur sa bouche
 enfantine

Les grâces ont gravé leur pouvoir triomphant ;
 Les roses font son teint, le lys n'est pas plus
 blanc,

Nason l'eut préférée à la belle Corine,
 Si comme elle Doris, eut vécu dans ce tems.
 Son austère vertu liée avec les grâces,
 Peut servir de modèle aux belles d'alentour,
 Quand les jeux et les ris folâtroient sur ses traces,
 Elle fait respecter les charmes de l'amour.
 Son front pur et serein comme l'est un beau jour,
 De l'affectation dédaigne les grimaces ;
 Une aimable décence est son plus bel atour.
 Elle tient son éclat des mains de la nature ;
 L'art le plus recherché terniroit ses appas,
 Un air noble et naïf fait sa riche parure.
 Du faste qu'elle hait le somptueux fracas,
 Le luxe ruineux qui confond les états,

Ne sont à ses regards qu'une folle imposture :
 Quel bonheur, cher ami, de l'avoir dans tes bras !

J'admire ces hymens que l'amour seul contracte,
 Je ne puis qu'abhorrer ceux que fait l'intérêt.

Un cœur noble et sensible, entre-t-il dans un
 pacte,

Où les tendres amours se prêtent à regret ?

Si tu veux que tes nœuds aient un charme parfait,

Déteste, cher ami, ceux que l'amour retracte ;

S'unir sans sentiment fut toujours un forfait.

Garde toi d'écouter un langage sordide ;

Ce ne sont point les biens qui nous rendent
 heureux.

Il répugne qu'un cœur qui d'argent est avide,

D'un amour épuré puisse goûter les feux.

Une ame délicate en se formant de nœuds,

Ne suit que le transport qui doit être son guide ;

Sans cela les amours sont un joug onéreux.

Hâtez-vous, chers amans, d'unir vos destinées,

Rendez de vos plaisirs les Dieux même jaloux.

Que l'amour en filant vos paisibles années,

Vous rende pour jamais l'exemple des époux !

Quand on est vertueux, sensible comme vous,

Et qu'on voit par l'hymen ses flammes couronnées,

On ne peut aspirer à des destins plus doux.

E N I G M E.

Je ne suis point de fer, encore moins de
 bronze,

Au canon toutefois je ressemble assez bien ;

Quand il fait du fracas, je fais aussi le mien.

Chaque homme est artilleur : le Roi, le Pape,
 un Bonze,

L'intrépide Condé, Turenne, Louis-onze,
 N'eussent pas mieux tiré que nos tendres Cloris :
 La bergère en mon art vaut une Talestris.
 Souvent je suis fâcheux, quelquefois je fais rire,
 Je fais aussi gronder une Iris qui soupire,
 Plus je vois de l'humeur, et plus je m'applaudis ;
 Cependant aux humains je suis toujours utile.
 On me chérit en Cour, dans les champs, à la
 ville,
 Je rends toujours service, et ne fais jamais tort,
 Et nul être pourtant, n'a pu me voir encor ;
 Très-souvent je vaud plus qu'un médecin habile.
 Mamé, vous me plâindrez quand vous sçauvez
 mon sort ;
 L'instant qui me voit naître est celui de ma mort.
 Après ce que j'ai dit, vous devez sans effort,
 Dire mon nom, où bien passer pour imbécile.
Attrape qui peut.

La pièce de vers que nous allons transcrire,
 n'a point d'adresse, non plus que l'énigme ci-
 dessus. Le nom de *mamé* paroît désigner une
 femme qui auroit fait quelque bruit inattendu.
 Mais on ne peut dire qu'elles personnes désignent
 les noms d'Aminte et de Daphné dans l'Eglogue
 suivante.

AMEINTE ET DAPHNÉ.

É G L O G U E.

Daphné.

Notre condition est-elle heureuse, Ameinte ?
 Est-il vrai qu'il n'est pas d'état plus fortuné ?

Nous sommes sans témoins, parlons nous sans
contrainte,

Sois sûre du secret que te jure Daphné.

Je suis fort jeune encore et depuis peu bergère,
Il n'est que quelques jours que j'ai soin d'un
troupeau ;

Il faut que parmi nous il soit quelque mystère,
Dès que l'on dit par-tout notre destin si beau.
Des moutons après tout, des chiens et des
houllettes,

Des vastes prés, des bois, ne parlent qu'à nos
yeux ;

Quand des riches bouquets parent nos collerettes,
Pour cela notre sort en est-il plus heureux ?

On s'amuse un instant au bord d'une fontaine,
Un instant sans ennui l'on recueille des fleurs ;

Mais un bois n'est qu'un bois, une plaine une
plaine ;

Tout ce qu'il plaît aux yeux ne nourrit pas les
cœurs.

Ameinte.

Daphné, n'en doute pas, notre sort a des
charmes,

Chez les grands inconnus, à la ville ignorés.

Tout chez nous a son prix jusques à nos alarmes,
Et nos amusemens sont par-tout célébrés.

Les villes et les cours de nos noms retentissent ;

Tous les jours ont les voit envier nos plaisirs,

Et le pauvre et le riche à nos jeux applaudissent :

On croit voir le bonheur dans nos moindres désirs.

Mais ce n'est point à moi qu'il convient de
t'instruire,

Tu dois d'un autre maître apprendre nos secrets.

Quand j'étois comme toi, j'interrogeai Thémire,

Qui d'abord des amours me vanta les bienfaits.
 Elle loua beaucoup les bois et les bocages,
 Les murmures des eaux la fraîcheur des gazons ;
 Ce que sçait inspirer sous des épais feuillages ,
 Un volage zéphir par mille trahisons.

Quoiqu'elle dit aux mieux nos délices
 champêtres ,
 Mon cœur , je le sentoïis , vouloit d'autre mentor.
 Un jour que j'étois seule assise sous des hêtres ,
 Le hasard ou l'amour m'offrirent Alidor.
 Quelque chose me dit , c'étoit mon cœur sans
 doute ,
 Qu'il étoit un de ceux qu'il nous faut dans nos
 bois.
 Il approche ; quel charme ! en tremblant je
 l'écoute ,
 Ses yeux me dirent plus , que sa timide voix !
 Dans l'instant ce berger dissipa mes ténèbres ;
 Je vis le vrai bonheur folâtrer dans nos champs ;
 Je vis s'évanouir ces nuages funèbres ,
 Qui voiloient de mon sort les plaisirs ravissans.

Daphné.

Comme toi d'Alidor, j'aurois pû de Silvandre,
 Apprendre de secrets déjà chers à mon cœur.
 Ce berger sûrement m'auroit bien fait com-
 prendre ,
 En quoi de notre état consiste le bonheur.
 Je le vois tous les jours dans ce bois solitaire ,
 Garder non loin de moi ses timides brebis :
 Mais je dois par respect aux leçons de ma mère ,
 Ne jamais lui parler , et garder mes ennuis.
 Il faut sur notre cœur user de vigilance ,
 Il faut , m'a-t-elle dit , n'avoir pas de berger.
 Un berger est souvent l'éceuil de l'innocence ,

On ne peut être heureux qu'en fuyant le danger.

Ameinte.

Les austères leçons d'une mère craintive ,
N'ont jamais amené le bonheur dans nos champs.
A les trop écouter la bergère attentive ,
A toujours dans l'ennui perdu son plus beau tems.

Daphné.

S'il faut que d'un berger j'apprenne nos
mystères ,
Léandre est le docteur que mon cœur a choisi ;
On ne peut être heureux dans des lieux solitaires ,
Quand d'un affreux dégoût l'on se trouve saisi.
On peut bien sans brûler d'une coupable flamme ,
S'instruire d'un secret par la voix d'un berger ;
Et si l'amour venoit s'emparer de mon ame ,
Ce ne seroit jamais qu'un amour passager.
Si je sçais une foi le secret d'être heureuse ;
J'irai loin de Silvandre emmener mon troupeau.
En fuyant ses regards , d'une flamme amoureuse ,
J'aurai bientôt éteint le dangereux flambeau.

Ameinte.

Quand le tendre Alidor eut pris soin de
m'instruire
Je vis bien d'un autre œil , et nos champs et nos
bois.
Je préfera le chaume au plus brillant Empire ;
Rien ne fut aussi beau que nos rustique toits.
Quel que soit un gazon , je l'aime mieux qu'un
Trône
La houlette vaut plus qu'un sceptre dans mes
mains.

Quand mon cher Alidor de mirthe me couronne ,
Rien ne peut égaler mes précieux destins.

Dans la moindre des fleurs j'entrevois mille
charmes ;

A l'ombre d'un ormeau je me crois sous un dais.
Daphné , dès que tu veux , dissiper tes alarmes ,
Profite de tes jours , instruis-toi sans délai.

Daphné.

Ameinte , à ton bonheur , je ne dois point
prétendre ;

Je ne veux que sçavoir l'art de ne pas languir :

Ce sera bien assez , si quelque jour Silvandre ,

M'apprend à profiter d'un ennuyeux loisir.

A t'entendre pourtant on te croiroit coupable ,

De ces feux dangereux , qu'inspirent les amours.

S'il en faut pour passer une vie agréable ,

Chère Ameinte , aux ennuis j'abandonne mes
jours.

Je veux qu'un verd gazon , un valon , un bocage ,

Ma houlette et mon chien , quelques fleurs , un
verger ,

Un tilleul , un ormeau couronnés de feuillage ,

Fassent seuls mon bonheur sans avoir de berger ,

Quand ma mère l'a dit , en vain mon cœur
réclame ;

Mon devoir à ses loix m'ordonne d'obéir ;

Et moi-même je hais une amoureuse flamme :

A l'aspect d'un berger on ne sçauroit trop fuir.

Un entretien pourtant ne forge point des chaînes ,

Je puis l'avoir un jour sans beaucoup hasarder.

J'apprendrai de Silvandre à dissiper mes peines ,

S'il me parle d'amour , je sçaurai m'évader.

Ameinte.

Que l'amour fasse ou non ma douce destinée ,

Ce que j'ai voulu dire, un jour tu le diras ;
 Je te verrai bergère à son char enchaînée ,
 Et chanter mieux que moi , ses dons et ses appas.

Daphné.

Ameinte , si je dois devenir sa captive ,
 Aux champêtres plaisirs je renonce à jamais :
 Mais je connois mon cœur, en vain je suis
 craintive ,
 Je n'ai rien à risquer d'apprendre nos secrets.

Un jour que Daubasse se trouvoit à Castillon-
 nés petite ville dans l'Agenois , un gentilhomme
 de ceux qui faisoient le plus de sensation dans
 toute la contrée , vint lui faire visite , dans le
 taudis qu'il avoit choisi pour lui servir de retraite
 pendant le séjour qu'il devoit faire dans le pays.
 Après les premiers complimens , qui d'abord
 étonnerent Daubasse , il lui dit qu'il étoit venu
 pour le prier d'accepter sa maison pour auberge ,
 pendant tout le tems qu'il auroit à rester dans
 la ville. Comme Daubasse s'obstinoit par géné-
 rosité à se refuser aux politesses du gentilhomme ,
 celui-ci pour le décider tout-à-fait à se rendre à
 ses vœux , lui dit qu'il avoit un service à exiger
 de lui , et qu'il falloit être dans sa maison pour
 le lui rendre. Vous me prenez par mon foible ,
 repliqua Daubasse , charmé de sa franchise , je
 me rends à vos honnêtetés pourvu toutefois
 qu'il ne s'agisse pas de trafic de cornes autres que
 de bœufs. Le gentilhomme se mit à sourire ,
 et amena Daubasse dans sa maison. Arrivé , il
 fut bientôt entouré de toute la famille. Chacun
 faisoit à qui mieux le combleroit de politesses ; si

tout une jeune et superbe demoiselle qui avoit un grand intérêt dans le service qu'on devoit demander à Daubasse. Celui-ci impatient de sçavoir à quoi il devoit être utile, le demanda au maître de la maison, qui lui dit de suite : M. j'ai fait tirer le portrait de cette jeune demoiselle que vous voyez devant vous. Je voudrois faire placer au bas un quatrin un peu flatteur. Je ne crois pas que personne au monde puisse me rendre ce service mieux que vous. Si vous avez besoin de sçavoir son nom, je vous préviens qu'elle s'appelle Clémentine. Si vous voulez, M. nous irons voir le portrait, tandis qu'il est encore grand jour.

Monsieur, reprit Daubasse, je n'ai point vû le portrait encore ; mais j'ose assurer, que quelque habile que soit le peintre, il ait pû flatter. Je vous assure que le poète devra s'estimer fort heureux, si ce qu'il dira peut approcher quelque peu de la perfection de l'original. Le Peintre a eu besoin pour faire son ouvrage de contempler à son aise Mademoiselle, le Poète n'a pas moins besoin de cette faveur. Le père qui ne pouvoit se lasser d'admirer la délicate galanterie et la finesse de l'esprit de Daubasse, eut la précaution de le faire placer à table selon ses besoins. Après quelques momens de contemplation, Daubasse se repentit de s'être fait choisir la place qu'il occupoit : il auroit voulu se trouver à un des côtés de Clémentine. Tout le tems du souper se passa dans la plus décente gaiété. On ne sçait pas si Daubasse dormit beaucoup pendant la nuit, mais on sçait qu'au premier moment possible, il fut joindre le maître de la maison pour lui faire part de son travail, et qu'il lui dicta les quatres vers suivans, qui furent

applaudis par tout le monde et sur-tout par Clémentine.

En voyant ce portrait, Vénus disoit un jour ;
Ce chef-d'œuvre de l'art, n'eut jamais son modèle.
Ma mère vous errez , repit alors l'Amour ,
Celle qu'il représente est encore plus belle.

La pièce de vers qui suit, s'adresse , sous le nom emprunté de Colas , à quelque Poète du tems , que Daubasse vouloit humilier , sans qu'il eut le droit de se plaindre de lui. Comme du tems de Daubasse , il n'existoit point dans le pays d'autre Poète que M. Barater, on augure avec quelque fondement, que le rondeau suivant étoit dirigé contre lui.

R O N D E A U.

Du vrai Marot , toujours tendre et joyeux ,
L'on chante encor les accords amoureux ;
Nul comme lui, n'eut des vers la manie
Simple et sans art , sa charmante harmonie
Flatte et nous plaît par ses sons gracieux.
Phœbus pour toi , le plus sçavant des Dieux ,
Docte Colas , ne pouvoit faire mieux :
Il t'a donné la force et le génie
D'un vrai maraud.

En prose , en vers , tes talens précieux ,
Font dépiter cent Rivaux envieux :
Mais qui pourroit égaler Polymnie ?
Je te le dis sans fard , sans ironie ,
Tu suis le train , je le vois de mes yeux
D'un vrai Maraud

Daubasse étoit à s'entretenir un jour avec quelques amis , lorsque les cloches de la paroisse annoncèrent la mort d'un Citoyen. On scût bientôt que c'étoit un nommé Salvan , homme unique dans l'art de mentir. C'étoit un don de famille , que le défunt exerçoit avec autant de zèle , que s'il en avoit eu le privilège exclusif. Il en étoit plus jaloux qu'un Gentilhomme de ses crénaux. Il n'auroit pas souffert , sans marquer de l'humeur , qu'un autre eut mieux , et plus abondamment menti que lui.

Un homme aussi extraordinaire , dit un quel- qu'un de la compagnie mériteroit bien une épi- taphé. Cette idée plut beaucoup , et Daubasse ne fut pas le dernier à y applaudir. Vous devriez vous en charger lui dit-on. Je ne le puis reprit Daubasse ; mais si les parens m'en prioient , je dirois :

É P I T A P H E.

Ci gît un Homme mort que nous regrettons tous,
 Et qui nous amusoit par certaine manie.
 Il aimoit à mentir, c'étoit là son génie;
 Les mensonges chez lui passoit comme sain-doux.
 Hier cet infortuné par un excès de zèle,
 Fit de si grands efforts , et nous en donna tant,
 Que nous vîmes , hélas ! un de cette séquelle,
 Tandis que nous rions , l'étrangler en passant.

Un Gentilhomme des environs de Villeneuve , riche et grand partisan de Daubasse, vint le prier de lui faire le plaisir de vouloir venir passer la fête des Rois chez lui , où il devoit avoir

une nombreuse et brillante compagnie. Il le pria en même tems de vouloir bien porter un plat de sa façon. Daubasse qui ne fut pas d'abord au fait, ou qui affecta de ne pas y être, répondit qu'il passeroit pour fou, si on le voyoit porter de l'eau à la rivière. Je vois, reprit le Gentilhomme, que vous ne m'avez pas compris, et qu'il faut que je m'explique clairement. Quand je vous demande un plat de votre façon, ce n'est pas certainement un plat de cornes; mais une pièce de vers ou même deux. Dans notre société il doit y avoir des Dames, à qui par la voix de votre muse je voudrois dire des choses agréables; je voudrois aussi que la poésie fut en langue française, par la raison, que parmi les Dames que j'aurai chez moi, il y en a deux, qui n'étant point du pays, ne comprendroit peut-être pas notre patois.

La seconde pièce de vers est destinée à amuser la compagnie aux dépens d'un gourmand à haute-futaie, qui n'est pas plus sensible à tout ce qu'on peut lui dire de désagréable lorsqu'il est à table, que l'est un âne du Bazacle aux injures, lors qu'il mange sa ration de son. Je ne l'ai certainement pas invité; mais je suis assuré comme de son existence, qu'il ne manquera point de nous honorer de son importunité. Il feroit quatre lieues dans une matinée, quelque tems qu'il fit, pour attraper à un bon diné. Il est assez connu dans toute la contrée, pour que vous compreniez de qui je veux parler. Si la générosité ne nous permet pas de mettre un gentilhomme à la porte, elle nous permet, au moins, de rire d'un parasite sans pudeur. Je suis au fait, dit Daubasse, et je sçais qu'on peut frapper sur lui comme sur un enclume. Quand je viendrai

chez vous , je porterai les vers tous faits dans ma tête , il ne s'agira que de les écrire.

Voici , dit le Gentilhomme comment j'ai conçu de présenter les vers que vous me ferez l'amitié de faire. J'ai un dîné et un soupé abondans , tant en gibier , qu'en viande de boucherie et volaille. La principale pièce qu'on appelle de résistance , est une Poule-d'Inde garnie de truffes. j'imagine qu'il ne seroit pas mal de placer sur le corps de la d'Inde une baguette , comme on place un mât à un navire , au bout de laquelle seroit attachée la pièce de vers en forme de pavillon ou d'oufflamme. Chacun des convives pourroit alors lire les vers à son aise , et personne n'auroit le droit de soupçonner d'auteur.

Je trouve , répliqua Daubasse , l'idée excellente ; si l'on n'en est pas instruit quand la d'Inde paroîtra sur la table , cela produira une surprise délicieuse. Votre idée , que j'ai très-bien saisie , me fait naître celle de faire parler la d'Inde dans les vers que je ferai. Tout étant arrangé , le gentilhomme prit congé de Daubasse , qui arrangea dans sa tête les vers que nous rapporterons bientôt. Il est bon de remarquer que du tems de Daubasse on parloit de déficit dans les finances de l'État , comme on en a parlé du tems de M. Calonne , et de M. Necker. Le jour arrivé Daubasse se rendit à bonne heure , et quoiqu'il eut fait beaucoup de diligence , il y trouva le Gentilhomme parasite , qui comme Sancho-Pança aux noces de Gamache , avoir déjà écumé le pot.

L'heure du dîné arrivée , tous les convives se mirent à table. On étoit déjà en train , lors qu'on vit paroître la d'Inde avec tout son cortège. La nouveauté , causa une surprise ravissante.

Il tarda à chaque convive de sçavoir ce que contenoit l'inscription gravée sur l'oriflamme.

La d'Inde aux Convives , et principalement aux Dames.

Vous que j'assemble ici pour ma pompe funèbre
Et qui ne pleurez pas de mon triste destin,
Pour rendre mon tombeau de plus en plus célèbre,
Sur ma cendre à grands flots répandez le bon vin.
Toute fois prudemment célébrez cette fête,
Deux charmans ennemis sont à votre côté ;
Souvent à plus d'un sage , ils ont tourné la tête.
Quels sont ses ennemis ? le vin et la beauté.

Ces vers furent fort applaudis sur-tout par les Dames. Le parasite se contenta de sourire un instant, sans discontinuer de manger. On fit un moment après la lecture des vers suivans. Ils avoient en tête :

La d'Inde au plus gourmand.

Famélique gulard , puis-perdu de pitance ,
Que nul festin encor n'a pû rassasier ;
Vois la table fléchir sous le poids du gibier ,
Promenne tes regards , admire l'abondance ,
Dispose ta machoire et sois ton écuyer.
Si chacun des morceaux passant par ton gosier ,
Pouvoit être soumis à des droits de payage ,
Dans ces tems malheureux que faut-il davantage ,
Pour liquider l'Etat , remplir le déficit ,
Abolir les impôts que le peuple maudit ,
Et réparer les maux d'un trop long gaspillage ?
Pour la France aux abois , ô grand dieu quel
produit !
Ton gosier deviendroit le sauveur du Royaume ;
On placeroit ton buste à côté de Suger ;

Et dans des doux transports, on diroit : voilà
 l'homme,
 Dont la dent a plus fait que tout l'art de Colber.

Daubasse avoit un proche parent établi à Toulouse, sorti de Moissac comme lui, et portant le même nom. Il étoit marié et n'avoit point d'enfans. Sa fortune n'étoit point brillante ; mais elle s'élevoit pourtant au-dessus de la médiocrité. Il avoit donné quelque espoir à son cousin qu'il ne chercheroit des héritiers que dans sa famille. En conséquence il avoit appelé une de ses filles au près de lui.

L'intérêt, l'amitié, la reconnoissance et le désir de voir sa fille l'engagerent quelquefois à faire le voyage de Villeneuve à Toulouse. Pendant les divers séjours qu'il fit dans cette grande ville, il y fit des connoissances brillantes. Parmi ses admirateurs et ses amis, le plus enthousiasmé, étoit M. le président Daguin, qui auroit voulu être continuellement avec lui, tant il le trouvoit aimable, ingénieux et modeste.

Un jour que Daubasse se trouvoit à Toulouse, son cousin eut besoin de la protection du président Daguin pour une affaire qu'il avoit à la première Chambre-des-Enquêtes. On se persuade bien que Daubasse ne se montra pas paresseux à obliger son parent, et que le président eut bientôt sa visite. Il l'eut en effet sur les quatre heures du soir. Après quelques paroles sur l'affaire du parent, le président qui avoit une autre affaire en tête, répondit à Daubasse, qu'il étoit dans l'intention de faire l'impossible pour l'obliger ; mais qu'il le prioit de revenir le lendemain à huit heures, et qu'ils parleroient à loisir. Daubasse

fut très-exact. Après les complimens d'amitié , le président lui dit qu'avant de parler de son affaire il falloit prendre une tasse de chocolat. Ils n'avoient pas encore fini leur déjeuner , qu'un laquais vint dire que le carrosse étoit prêt. Mon cher Daubasse , dit le président , le tems est beau , venez vous promener avec moi , et nous parlerons de l'affaire de votre protégé sans craindre d'être interrompus. Ils montent en carrosse sans que Daubasse sçut encore où il alloit. Dès qu'ils furent hors de la ville , le président lui dit :

Je n'ai pas voulu vous dire où je devois vous conduire , crainte que vous ne m'opposassiez des difficultés. J'ai une proche parente qui a quitté Toulouse depuis la mort de son mari pour aller habiter dans une de ses terres à une lieue et demi d'ici. Il y a quatorze mois qu'elle est veuve , quoiqu'elle n'ait que vingt-trois ans.

Elle donne aujourd'hui une fête d'amitié à un nombre des parens de son mari à l'occasion d'un procès qu'elle avoit avec eux , et que j'ai accommodé à l'amiable. Elle désire avec passion de faire connoissance avec vous , et je m'étois chargé de lui procurer cette satisfaction. Il doit y avoir nombreuse compagnie ; et je vous donne ma parole d'honneur , que vous ne serez pas celui qui sera le moins fêté.

M. le président , dit Daubasse , je suis plus que confus de vos bontés : mais permettez moi de vous observer , que vos bontés aujourd'hui , sont une trahison. Quel personnage voulez-vous que fasse un homme de mon état , parmi une si belle noblesse ? Vous le ferez superbe , reprit le président ; vous n'avez besoin que de vous même. Parlons maintenant de l'affaire que vous m'avez recommandée.

Ils étoient déjà arrivés qu'ils en parloient encore. Leurs premiers pas furent dirigés vers l'appartement de la Dame du château. Après les premiers complimens d'étiquette, ou pour mieux dire d'amitié, le président dit : ma cousine, voici le poëte de Villeneuve-d'Agen dont je vous ai parlé dans le tems, et avec lequel vous avez tant désiré de faire connoissance.

Sans attendre des éclaircissemens plus étendus, la Baronne qui avoit déjà donné le baiser d'amitié au président, donna tout de suite celui de paix à Daubasse, qui ne recula pas de frayeur. Après avoir écouté les choses les plus honnêtes, Daubasse dit à la jeune Baronne : madame, je dois à l'amicale perfidie de M. le président le bonheur de paroître aujourd'hui chez vous. Je ne croyois faire qu'une simple promenade, et je me trouve engagé dans une fête délicieuse. La persuasion où je suis, que les gens de mon état ne sont point faits pour socier familièrement avec les personnes de votre condition, auroit fait naître bien des difficultés, qu'il n'auroit pas été aisé d'aplanir. M. le président a pris le parti le plus propre à réussir sans obstacle. Vos bontés, Madame, ont converti en reconnoissance, les petites rencunes que j'aurois dû concevoir contre lui. On apporta une bouteille de blanquette de Limoux pour les deux voyageurs ; ce qui abregea les complimens. En attendant que la compagnie invitée arrivât, le président fit l'impossible pour mettre en train Daubasse, qui paroissoit un peu rêveur. La Baronne, qui auroit désiré, que le poëte eut dit vingt douzaines de paroles à la fois, paroissoit véritablement affligée. L'air morne et concentré de Daubasse se soutint jusqu'au milieu du dîné. Un interrogation du président faite

à Daubasse lui donna occasion de dérider son front , et peut-être plus encore l'enjouement de la compagnie , composée presque en entier d'une aimable jeunesse , qui ignoroit ce que tenoit Daubasse. Vous ne mangez pas , dit le président au poète ; seriez-vous malade ? Alors Daubasse répondit par les vers suivans ; ce qui fit augurer que son silence avoit été un silence , ou methodique , ou de nécessité.

Réponse.

Lorsque le blond Phœbus me tient sur le
Parnasse ,
Ou qu'une des neuf sœurs m'instruit dans le
vallon ;
Quoiqu'ils soient tous des Dieux , je sçais prendre
mon ton ,
Chanter et fredonner avec assez d'audace :
Mais tirez-moi de là , je perds mon unisson.
Lorsque je suis chez moi , mes yeux ne sont
point mornes ,
Un paisible travail appelle le plaisir ;
J'ai toujours ignoré ce que c'est que languir ,
Parce que chaque jour je travaille à des cornes ,
Qui réveillent sans-cesse un heureux souvenir.
Des grâces c'est ici le magnifique Temple ,
J'y vois les vrais plaisirs par groupes arriver ;
Plaisirs , dont tous mes sens voudroient bien
s'ennivrer :
Mais les rares beautés que mon œil y contemple ,
Se bornent par malheur à me faire rêver.

Ces vers porterent une joie délicieuse dans l'ame de la Baronne et du Président , déjà flétris par la morne contenance qu'avoit tenu Daubasse. Le reste des convives qui ne le con-

noissoit , et qui le voyoit sous un costume qui n'étoit pas celui des Adonis du jour , se regardoient avec étonnement. La Baronne , qui n'avoit encore rien dit à la compagnie de ce que tenoit Daubasse , saisit ce moment pour le faire connoître. Dès cet instant tout le monde se livra à tous les transports d'une sage gaieté ; la fine galanterie ne manqua pas d'y jouer son rôle. La Baronne comme Dame du château , n'oublia rien de ce qui pouvoit allimenter les plaisirs. Il n'y avoit que le Curé de la paroisse , que la Baronne avoit invité , qui paroissoit ne pas être à l'unisson , nous en dirons bientôt la raison.

Parmi les confitures , qui entroient dans le dessert déjà servi , la Baronne apperçut un bon-bon , qui imitoit la forme d'un cœur : elle s'en saisit sans affectation , et le mit devant elle. Un moment après elle invita Daubasse à choisir ce qui lui paroîtroit le plus de son goût , parmi les agaçantes friandises qu'il avoit devant lui. Sur l'indifférence qu'il parut montrer pour cette espèce de jolies bagatelles , elle prit le cœur qu'elle avoit devant elle , et dit à Daubasse en le lui offrant : sans doute que vous ne refuseroit pas ce bon-bon de ma main. Daubasse tend de suite le bras , et le recevant , il dit à la Baronne :

Tout ce qui vient de vous a le droit de me plaire ,
 Ce cœur inanimé que je tiens de vos mains ,
 S'il m'assuroit le votre adorable bergère ,
 Bien plus que ceux des Dieux j'aimerois mes
 destins.

Auroit été bien habile, celui qui auroit pu rendre dans toute leur énergie, les sentimens d'admiration, que produisit ce quatrain dans l'esprit de toute la compagnie. Plus habile encore auroit été celui qui auroit pu exprimer les transports d'amour-propre qu'éprouva la jeune Baronne dans ces délicieux momens. Dans les élans de sa joie celle-ci se saisit d'une bouteille, et invite toute la compagnie à boire à la santé du poëte.

Arrivés à ce moment, où après avoir pris le café, on prend la liqueur, quand on en a; la Baronne, qui se faisoit un délice de proposer tout ce qu'elle prévoyoit devoir faire plaisir à ses convives, tenant son petit verre en main se mit à chanter un couplet de chanson sur l'air *des pèlerins*. C'étoit une invitation à la promenade sous les auspices du Dieu de l'amour. Les manuscrits; ni la tradition ne nous ont point transmis ce couplet; mais il nous ont conservé en dédommagement la réponse, que Daubasse fit tout de suite sur le même air.

Des pèlerins charmante blonde
 Suivons le sort,
 Hâtons-nous de courir le monde
 Sans passe-port.
 C'est bien assez que les amours
 Servent de guide;
 Nous irons d'abord sans détours
 Dans le temple d'Egnide.

La Baronne, que de si jolies gentillesses plontoient dans l'enthousiasme, saisit dans l'instant la main de Daubasse, et la pressant lui dit: je ne puis me lasser d'admirer la fécondité de votre génie. A peine m'avez-vous ravie en admiration, par une merveille, que vous m'enchanterez par une

autre plus prodigieuse. Vous vous imaginez bien, que mon amour-propre doit beaucoup souffrir, de se voir dans l'impossibilité de pouvoir vous répondre. Pour empêcher que je me désespère, il faut que vous me fassiez l'amitié, mon cher Daubasse, de vous mettre en ma place, et de dire ce que je devois dire moi-même.

Madame, reprit Daubasse, la chose est impossible. Je sçais bien que mon ame seroit très-flattée de se trouver logée dans un aussi beau corsage que le votre. Y penser, ce seroit poursuivre une chimère. Quand je croirois à la métempsychose, je ne pourrois me persuader, que le pouvoir des Dieux peut s'étendre jusqu'à ce changement. Comment pouvoir changer, par exemple; cette barbe noire et épaisse, en ce fin et doré duvet, qui pare vos belles joues? Comment ma peau racornie par le travail, pourroit-elle parvenir à cette fraîcheur, que la Reine des fleurs doit sans doute vous envier? Pour prendre votre place, Madame, ne fut-ce que pour un instant, je trouve qu'il y a trop à ajouter, et trop à retrancher surtout. La métamorphose me paroît impossible. Pour vous obliger pourtant, je vais tenter de me mettre à la place d'une beauté ordinaire. Comme le personnage que je vais jouer est un rôle contre nature, je vous demande un quart d'heure pour m'y préparer. Daubasse en profita pour satisfaire à des besoins. Ce quart d'heure parut une année à la Baronne.

Le quart d'heure expiré Daubasse se présente, et annonce, qu'il va enfanter un monstre. C'est à nous à en juger, repartit la Baronne. Commencez, Daubasse chante.

Rien n'est si beau que ce voyage ,

Cher pèlerin :

Mais sçache qu'il faut du courage

Dans le chemin.

Pour éviter les accidens ,

A la Déesse

Nous irons offrir notre encens ;

Mais soyons sans foiblesse,

Ce que vous venez de chanter, mon cher Daubasse, ne peut être mieux. Ce sont mes sentimens ; c'est ainsi que j'aurois voulu m'exprimer, si j'avois été en état de le faire. Soit, reprit Daubasse ; dans ce cas il n'est pas juste que je vous laisse ignorer ma façon de penser et de sentir. Les leçons de ma jeune pèlerine, me sont trop précieuses pour les laisser sans réponse.

Tu connoîtras, belle Silvie,

par mon ardeur,

Que tout le bonheur de ma vie,

Est dans ton cœur.

Encouragé par tes beaux yeux,

Aimable blonde,

Avec toi, partant de ces lieux,

J'irois au bout du monde.

On parloit d'aller à la promenade, et la Baronne s'étoit déjà saisie du bras de Daubasse, lorsque le Curé portant sur le visage tous les attributs du mécontentement, s'approche de la Baronne pour prendre congé. Elle s'aperçut bien de son altération ; mais elle affecta de ne pas s'en appercevoir. Elle lui dit au contraire, que devant avoir le lendemain la même compagnie à dîner, elle espéroit qu'il voudroit bien être de la partie. Oui, madame, répondit avec une certaine émotion, le hargneux Curé ; oui je

vous en donne ma parole , que j'en serai. Cette réponse brusque , et si peu attendue fut d'abord une énigme. La conduite du Curé l'expliqua le lendemain.

Ce Curé étoit un être singulier : pour ne pas dire ridicule , et dans la conformation physique de son corsage , et dans le moral de son caractère. Sa taille étoit d'environ quatre pieds sept pouces. Une grosse tête très-aplatie sur le devant , attachée à un cou très-court , étoit placée un peu de travers sur deux larges épaules ; un gros ventre pointu , ressortant de son aplomb d'environ un demi-pied , formoit avec sa tête *un punctum cum virgula* , qui ne le rendoit pas une mignature. Avec cela il avoit des prétentions exclusives à tous les égards dans les sociétés où il se trouvoit. Comme Curé de la paroisse , il étoit habituellement très-bien accueilli dans le château. Les attentions distinguées que la Baronne avoit pour Daubasse , avoient abreuvé son cœur de la plus noire amertume. Dès qu'il fût arrivé chez lui , il se mit à composer deux couplets de chanson contre Daubasse , qui n'avoit pas seulement pensé à lui , sur l'air de ceux qui avoient déjà été chantés.

On touchoit au moment de se mettre à table , que cette espèce de Magot n'étoit pas encore arrivé. On le vit enfin paroître. Pendant tout le repas la gaieté du jour égala celle de la veille. Il n'y eut que lui qui parut persévèrement plongé dans une profonde rêverie. Qu'elle fut l'étonnante surprise de toute la compagnie , lors que sur la fin du dessert , on vit ce bon Curé sortir de sa poche un écrit , et demander en même tems quelques instans de silence et d'attention. Il chante.

Bas habitant de cornouaille,
 Non pas d'ici ;
 Qui travailles sur la rimaille,
 Cornes aussi.
 Au sexe pour plaire il faudroit,
 Pauvre Daubasse,
 Avoir pas visage si laid,
 Ni faire de grimace.



Pour aller en pèlerinage,
 Avec tendron,
 Il faut bien s'armer de courage,
 De jarret bon.
 Il faut, s'il trébuche en chemin,
 Que pèlerine,
 Pour conduire son pèlerin,
 L'emporte sur l'échine.

Madame la Baronne alloit faire éclater son indignation contre le Curé ; mais Daubasse l'en empêcha adroitement, en demandant avec beaucoup de flegme audit Curé, s'il n'avoit rien plus à chanter. Sur sa réponse qui fut négative, Daubasse ajouta : permettez donc que je chante à mon tour ; ce que je vais faire sur le même air, mais avec plus de décence.

Je suis laid, je fais la grimace,
 Je le veux bien ;
 Je sçais porter ma calebasse,
 Marcher grand train.
 En l'air j'ai toujours mon bourdon,
 Dès mon enfance ;
 Et je sçais faire bond sur bond,
 Mieux que toi courte panse.

Les applaudissemens que reçut Daubasse, le dédommagerent bien amplement des risibles outrages qu'il avoit reçus. Le Curé fut si confus et si humilié, sur tout du dernier vers qui le traitoit de *courte panse*, qu'il se leva de table, et se retira promptement chez lui sans prendre congé de personne. Le reste de la compagnie, après s'être amusée aux dépens du Curé, prit congé de la Baronne et se retira. Daubasse en auroit bien voulu faire autant; mais il fut forcé de céder aux instances de la Dame du château, qui avoit mis le président dans ses intérêts. Il eut beau représenter que sa famille avoit besoin de sa présence et de son travail, la Baronne ne voullut y avoir aucun égard. Si ma femme et mes enfans, disoit Daubasse, pouvoient vivre de mes plaisirs particuliers, je vous proteste, Madame, que je resterois chez vous jusqu'à vous ennuyer. Prévoyant qu'il pourroit avoir de nouvelles difficultés à surmonter, il partit le lendemain sans rien dire, s'arrêta à Toulouse quelques instans pour saluer son parent et vint coucher à Grisolles.

Entre Villeneuve et Moissac, est un château où vivoit une Dame veuve avec une jeune Demoiselle, seul reste de cinq enfans qu'elle avoit eu de son Mariage. Comme elle étoit riche, elle n'avoit rien épargné pour lui faire donner une éducation des mieux soignées. Daubasse qui étoit très connu et plus estimé encore dans cette maison, s'y arrêtoit toujours, soit qu'il allât de Villeneuve à Moissac sa patrie, soit qu'il en revint. La mère, sous prétexte d'orner de plus

en plus l'esprit de sa fille , approuvoit beaucoup que Daubasse lui dit des gentillesses poétiques, il l'en avoit même prié assez souvent. Le tems vint qu'il falut donner un mari à la demoiselle ; et on le lui donna. Quand cela fut fait Daubasse crut qu'il étoit de la prudence d'imposer silence à sa muse , ce qui ne fut pas tout-à-fait du goût de la jeune mariée.

Un jour que Daubasse alloit à Moissac, il s'arrêta à son ordinaire au château , où il fut accueilli par le nouveau venu avec autant d'amitié, que du reste de la famille. Etant tous à table, la jeune Dame qui souffroit beaucoup de la privation, dit en présence de sa mère et de son mari : voilà Daubasse notre bon ami , qui étoit dans l'habitude de me dire mille jolies choses en vers qui flattoit infiniment mon petit amour-propre ; et depuis que je suis mariée, il ne me dit plus rien. Madame, répondit Daubasse ; quand ma muse vous disoit des choses qui vous amusoit, c'étoit sous les yeux de Madame votre mère, et avec son approbation. Aujourd'hui c'est un nouvel ordre des choses. Mes sentimens sans changer, ont dû se renfermer dans la plus austère retenue. Mon mari, reprit la jeune femme avec vivacité, a l'esprit trop bien fait pour ne pas approuver les choses charmantes et délicates qu'enfante votre muse, toutes les fois qu'elle le veut. Il est pour le moins aussi sensible que moi aux productions de l'esprit.

Mais quel moyen, reprit Daubasse, de vous rien dire aujourd'hui que vous êtes mariée ! Un poète, qui ne joue qu'un rôle passif dans les pièces de génie, doit s'exprimer bien froidement. Votre esprit, répartit la jeune Dame, trouvera en lui-même ses ressources. Mon mari

qui vous connoît de réputation, attend avec impatience, ce que vous me direz de joli. Oui dit le mari ma femme interprète très-bien mes sentimens; et j'ajoute qu'il me tarde de grossir le nombre de vos admirateurs. Je vous avoue, repartit Daubasse, que la taxe que vous m'imposez est assez difficile à remplir, et qu'il ne me vient dans le moment aucune idée qui puisse flatter ma petite vanité. Peut-être que d'ici à demain je serai plus heureux. Il le fut en effet; et voici ce qu'il dit le lendemain pendant le dîner à la jeune Dame. Je vois qu'on peut regarder les vers que nous allons rapporter, comme les plus ingénieux de tous ceux qu'a jamais fait Daubasse.

J'ai traversé, belle Henriette,
Du Léthé les heureux flots;
Pour mon bonheur, chère brunette;
Buvez vous-même de ses eaux.

Oubliez qu'un berger aimable,
Par l'hymen vous tient dans ses bras,
Vous pourrez sans être coupable,
Disposer de tous vos appas.

Sans remord du passé, sans chaîne,
Vous pourrez répondre à mes feux;
Vous cesserez d'être inhumaine,
Et Tircis d'être malheureux.

Avant de boire de cette onde,
Je ne pouvez avoir d'amour:
J'ai bu; l'ignorance est profonde;
Pour vous je brûle nuit et jour.

Vos nœuds sacrés ne sont qu'un songe,
La foi de l'hyménée un nom,
Le titre d'époux un mensonge,
Votre couche une illusion.

Je ne vois de vrai que vos charmes ;
 Vos vertus , mes fers , mes ardeurs ;
 Et vous , ne voyez que mes larmes ,
 Mes feux , mes soupirs , mes langueurs.
 Buvez donc charmante Henriette ;
 Buvez , vous n'aurois plus d'époux ;
 Et votre nouvelle conquête ,
 Sera bientôt à vos genoux .

La satisfaction pétilloit dans les yeux et sur
 le front d'Henriette. Le jeune mari ne paroissoit pas
 moins satisfait. Il en témoigna sa reconnoissance
 à Daubasse , avec une espèce d'enthousiasme.
 Heureusement , lui dit il que ce Léthé , ou fleuve
 d'oubli , ne coule point dans ces climas et que
 tout ce que vous venez de dire , se borne à
 une pièce de vers , qui prouve ce que peut
 imaginer de beau un homme de génie. J'admire
 et j'admirerai toujours les jolies choses que vous
 venez de dire à Madame , pourvu que vous ne
 m'en fassiez pas payer la façon. Après ce court
 remerciement , il va chercher de l'ancre et du
 papier et demande à Daubasse de lui en dicter
 une copie , ce qui fut fait .

FIN.

Je ne vois
 de quel que vos charmes
 Nos vœux, nos vœux, nos vœux
 Et vous, ne vous, ne vous
 Mais tout est toujours
 Et vous, vous, vous
 Et vous, vous, vous
 Et vous, vous, vous

La terre non pétille dans les yeux et sur
 l'air de la terre. Le monde n'est pas
 un monde. Il est toujours et toujours
 à Dardard, avec une espèce d'ambiguïté.
 Honteusement, lui dit il que ce l'est, ou l'est
 double, de cette point dans ces cœurs et que
 tout ce que vous venez de dire, se borne à
 une pièce de vers, qui prouve, ce que par
 imaginer de beau un homme de génie. L'admire
 et l'admire toujours les choses que vous
 venez de dire, pour ce que vous ne
 m'en parlez pas. A propos de tout
 remède, tout est dans l'air et de
 l'air, tout est dans l'air et de l'air
 une copie, tout est dans l'air et de l'air



F. M.



